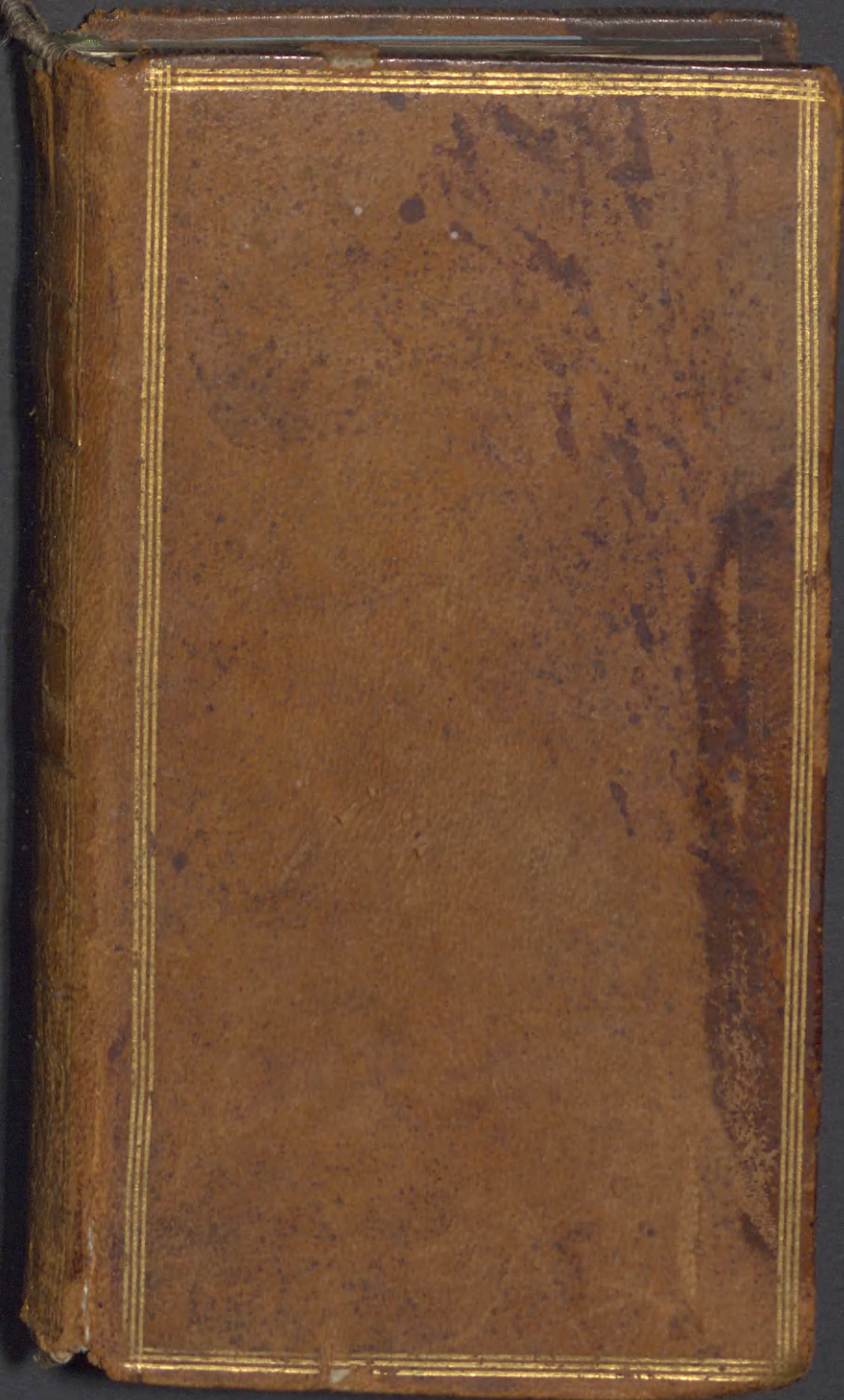
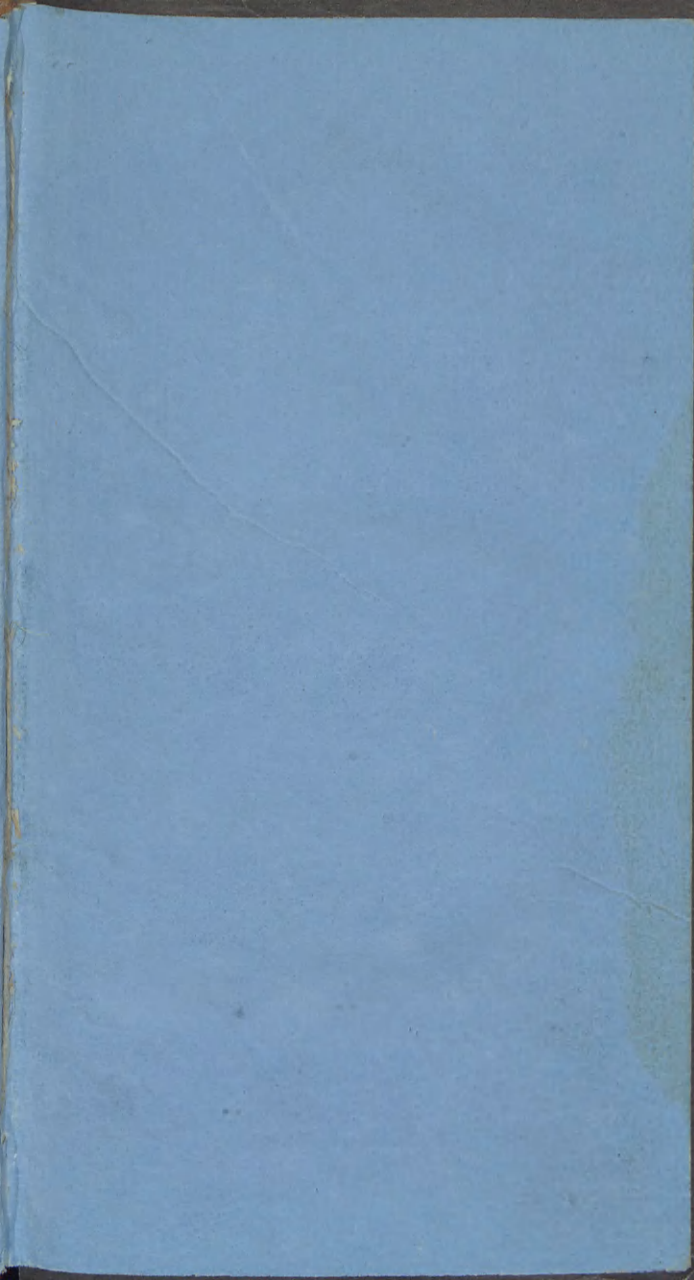
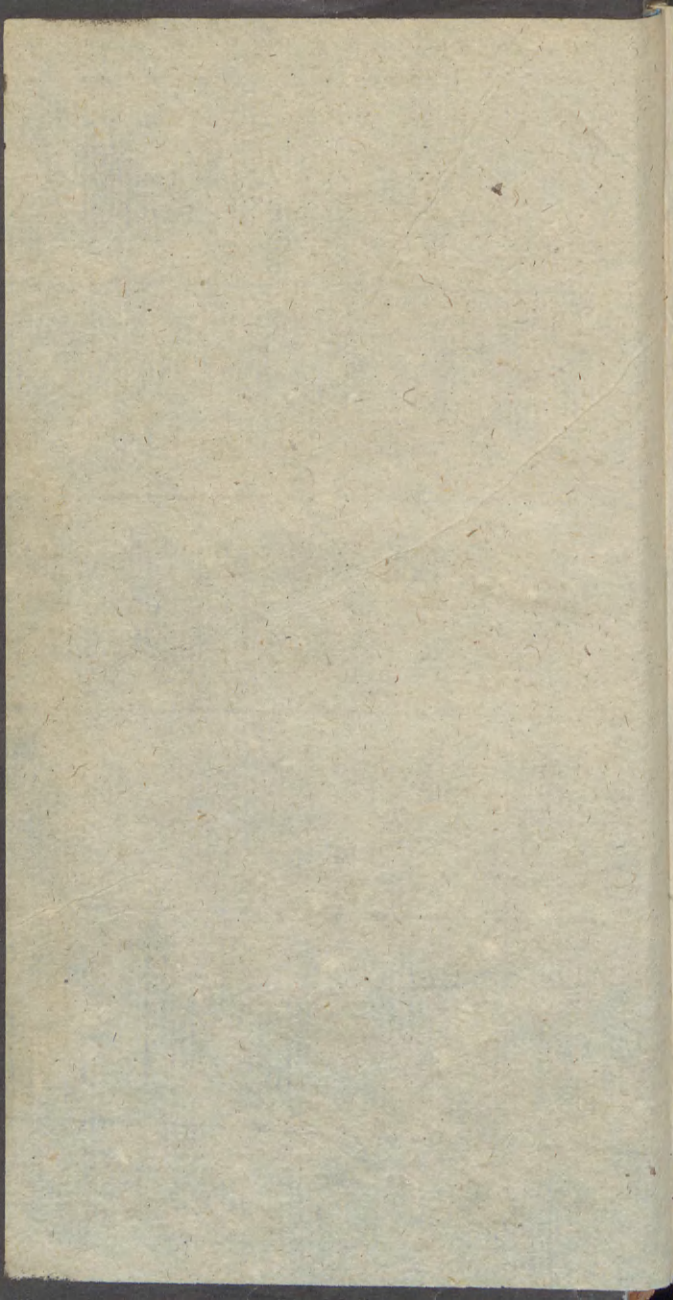
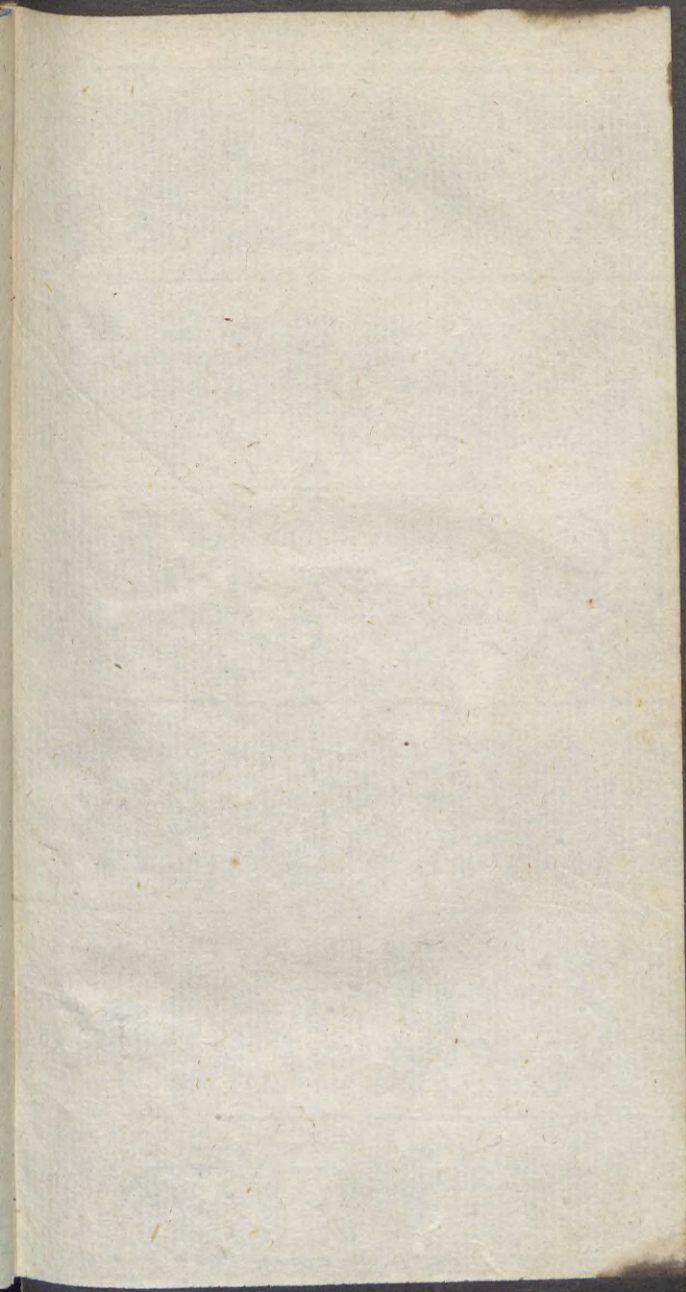


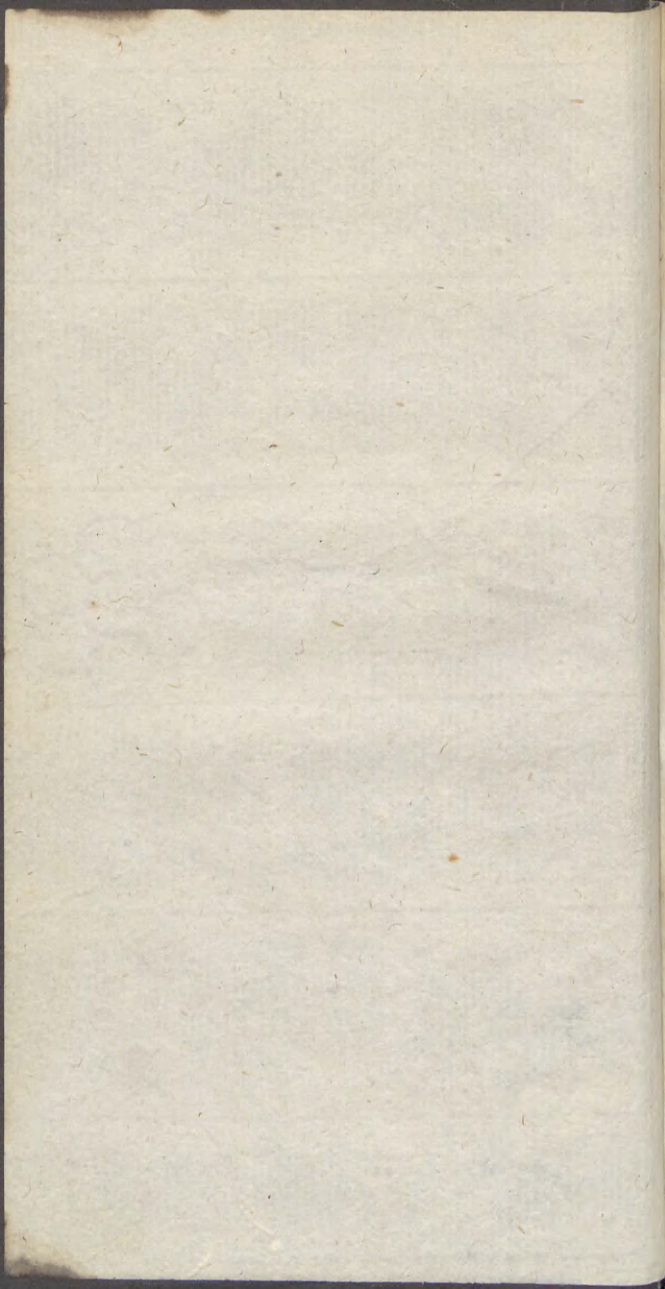












RÉVOLUTIONS
D'ITALIE.

TOME HUITIÈME.

REVOLUTIONS

D. L. T. A. L. F.

TOME HUITIÈME.

RÉVOLUTIONS
D'ITALIE,

TRADUITES DE L'ITALIEN,

DE M. DENINA,

Par M. l'Abbé JARDIN.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus
de celle de Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

REVOLUTIONS
D'ÉTAT
ET ADJUTES
D'ÉTAT

Les Notes qui se trouvent au bas des pages avec un renvoi en chiffre (1-2 & 3) appartiennent à l'Auteur : celles qui sont marquées d'une ou deux étoile (* **) appartiennent au Traducteur ainsi que tous les morceaux du texte que l'on trouvera entre deux crochets [.]



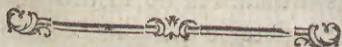
D-18-0-1179 VIII

8°-6217



RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE VINGT - TROISIEME.



CHAPITRE PREMIER.

*Causes extérieures de la Paix,
dont l'Italie jouit au commen-
cement du dixseptième siècle.*

C E seroit bien ici la place d'un état circonftancié des poffeffions & des forces que chaque puiffance d'Italie avoit à cette époque : mais outre qu'elle s'accorderoit peu avec la nature & les bornes de cet Ouvrage , l'opération ne

Tome VIII.

A

2 RÉVOLUTIONS

dévoileroit aucun des événemens subséquens. La paix dont l'Italie jouit pendant vingt ou vingt cinq ans après le traité de Lyon, par lequel les François en furent exclus, vint uniquement de ce qu'aucune puissance étrangere n'eut occasion ni envie de la troubler (1); & la guerre allumée en 1625, le fut par des causes éloignées que l'ambition des Italiens ne put ni ne dut seconder. Voyons donc plutôt, & rapidement, en quel état se trouvoient les Cours & les Puissances de l'Europe.

L'Angleterre que d'incomparables armées navales, qu'un vaste commerce & l'or innombrable en résultant, ont fait pour ainsi dire, l'arbitre

(1) Henri IV, étoit le seul, de tous les Potentats étrangers, qui put troubler cette paix. Tuano & autres Historiens de France nous disent qu'un assez grand nombre de Princes Italiens le pressaient d'entreprendre la conquête du Milanois. Mais Henri qui après tant de périls & de travaux avoit enfin affermi la Couronne sur sa tête, aimait mieux la porter telle qu'il l'avoit conquise, que l'exposer à de nouveaux hasards.

de toute l'Europe, étoit loin d'atteindre à ce haut degré de considération & de puissance. Charles I, le second des Stuards, qui s'abandonna d'abord aux conseils précipités de Guillaume Laud & du Duc de Bukingham, voulut introduire en Ecosse la Liturgie Anglicane; projet formé, exécuté à contre temps, qui commença d'embrouiller étrangement ses affaires, & amena la terrible catastrophe qui termina, comme on fait, le plus malheureux des regnes. En conséquence, & malgré la possession de l'Ecosse, unie par son pere * à la * Jacque I. Grande-Bretagne, Charles ne put prendre & ne prit en effet que très-peu de part à ce qui se passoit dans le Continent. Les secours qu'il fournît aux Hollandois & aux Princes protestans d'Allemagne, en méritoient à peine le nom.

Sorties libres, riches, puissantes & glorieuses de la plus longue, de la plus sanglante des guerres; formant un corps de République administré par des Etats généraux, les sept Provinces unies, auroient pu, sans doute, influencer dans les affaires

1 R É V O L U T I O N S

du dehors. Initiées à tous les misères, à toutes les manœuvres de la politique, aguerries, endurcies, elles pouvoient se promettre toute sorte de succès. Mais contents d'avoir acquis la liberté, attentifs à se prémunir contre tout ce que l'Espagne méditoit pour les ré-asservir; les Hollandois se bernoient, ainsi que l'Anglois à secourir les Protestans, à les défendre contre l'autorité naissante de la Maison Impériale d'Autriche.

Jaloux de longue main, ces mêmes Autrichiens; plus allarmés que jamais par les dernières victoires de l'Empereur, les Princes & presque tous les Etats d'Allemagne n'attendoient que l'occasion d'assouvir la haine qu'ils nourrissoient & contre Ferdinand lui-même, & contre le fameux Valstein, son Général, l'espoir & le plus ferme appui de la Cour de Vienne.

Envain Christiern IV, Roi de Danemarck, s'étoit mis à la tête des Protestans: distrait par les guerres de Suede, nullement comparable, d'ailleurs, aux Capitaines Impériaux, il ne fit qu'augmenter la réputation du parti Catholique, donner plus de

D'ITALIE, LIV. XXIII. 5
poids à l'autorité de Ferdinand II, &
multiplier ses triomphes. La Cour de
Vienne se croyoit même déjà si près
d'obtenir un empire absolu sur le corps
Germanique, que ses Ministres ne
craignoient pas d'insulter aux Prin-
ces protestans (). Assis dès-lors sur
le trône de Suede, élu depuis chef
des Protestans, dans l'assemblée de
Leypsic, Gustave Adolphe qui porta
de si rudes coups à Ferdinand & à
ses Confédérés, qui parloit même déjà
d'envahir l'Italie effrayée de ses me-
naces comme de celles d'un autre
Attila; ce terrible Gustave étoit à
cette époque uniquement occupé de
parer aux coups, d'éviter les pièges
de Sigismond, Roi de Pologne &
son ennemi déclaré, à raison de
la couronne même de Suede que son
pere lui avoit disputée & enlevée. De
son côté, & indépendamment de
l'animosité qu'il ressentoit contre le
Suedois, Sigismond avoit jetté ses

(1) Cette bande de misérables, disoient-ils à tout propos ! Voyez Puffendorf Hist. de Suede liv. 2.

6 R É V O L U T I O N S

vues sur la Moscovie & n'étoit pas même infiniment éloigné de l'obtenir. N'ayant rien à craindre , par conséquent , de part ni d'autre ; Ferdinand marchoit à grands pas vers cet empire absolu , que Charles-Quint son bisayeul , avoit exercé un siecle auparavant. Cependant la Cour de Vienne ne s'occupoit guere des affaires d'Italie : hors quelques investitures qu'elle y expédioit de temps à autres ; elle abandonnoit aux Espagnols , qui en possédoient la plus belle moitié , le soin de ménager les intérêts de cette Contrée.

L'Espagne jouissoit paisiblement de tous les vastes & riches Domaines laissés par Charles-Quint à Philippe II , qui , en compensation des sept Provinces détachées de la Flandre Espagnole , avoit acquis le Portugal , l'un des plus opulens & des plus illustres Royaumes de l'Europe. La soif de dominer sur toute l'étendue de celle-ci, d'y obtenir la Monarchie universelle ou de la partager avec Vienne ; cette ambition allumée , attisée du temps de Charles V & de Philippe II , n'étoit pas éteinte

D'ITALIE, LIV. XXIII. 7
dans la Cour de Madrid. L'Italie
craignoit toujours & plus qu'aucune
autre, d'en être accablée. Mais au
travers de tant de prospérités appa-
rentes, l'œil perçant de certains Po-
litiques voyoit déjà cette masse énor-
me attaquée par la base & se creu-
fant elle-même, un précipice inévi-
table. L'or qui couloit du Mexique
en Espagne & qui, éblouissant la
multitude, faisoit croire le Roi Ca-
tholique infiniment heureux & puis-
sant ne l'enrichissoit pas au point
qu'on l'imaginoit. On sut que ce qui
lui en revenoit ne montoit pas à
plus de cinq cent mille écus. La plus
grande partie de cet or, ainsi que
de celui que rapportoient Naples &
Milan, intercepté proportionnelle-
ment par les différens ordres de l'Etat,
devenoit inutile, nuisible même au
gouvernement, en ce qu'il augmen-
toit le luxe, naturalisoit les sujets
dans la paresse, énervoit toutes les
ames. Outre qu'à en suivre un peu
attentivement le cours, on le voyoit
s'écouler plus ou moins rapidement
dans les mains des Cultivateurs.

*V. hist de
Louis XIII
liv. 26 pag.
4.*

3 R É V O L U T I O N S

Artistes & Négocians étrangers (1), qui subvenoient aux besoins du peuple, aux voluptés des grands, & dans celles qui portoient les armes au service de cette couronne. La politique Espagnole que l'on croyoit cependant infiniment déliée, sublime, inimitable, ne pénétra point si avant; elle ne fut ou ne daigna pas voir que tant de richesses extraites avec tant d'avidité des Provinces qui lui étoient soumises, dissolvoient la Monarchie. Déçu, aveuglé par une multitude intéressée au désordre, le Monarque ne trouvoit, ne cherchoit pas même les moyens de vivifier l'industrie & la population, que l'on fait être inséparables & sans lesquelles il est impossible qu'aucune Monarchie ni République maintienne son crédit & sa splendeur. Doué d'un certain génie & entendant, surtout ses propres intérêts, le Comte Duc

(1) *Le Commerce de l'Espagne*, dit M. Hume, étoit en grande partie dans les mains des Anglois. Hist. de la maison Stuard. Tome 4 pages 184, 352 & ailleurs.

d'Olivarès , premier Ministre & favori de Philippe IV , ne laissoit pas de vouloir soutenir , au moins pendant son ministere , la haute réputation , dont l'Espagne jouissoit depuis plus d'un siècle. Pour s'affermir dans les bonnes graces du Roi & pouvoir combler sa famille , il devoit se garder de faire aucune faute ou perte inexcusable , & maintenir du moins les anciens sujets tranquilles & fideles , s'il ne lui étoit donné d'en acquérir de nouveaux. Il devoit surtout observer les Français , les seuls voisins qui fussent pour lors à craindre. Sous le voile donc du traité de paix & d'alliance , conclu depuis peu entre les deux Couronnes , le Comte Duc manœuvroit sans relâche , à l'effet d'occuper au loin les Armées de la France & de distraire un Ministre entreprenant , qui gouvernoit ce Royaume , avec une autorité absolue.

Devenu , successivement Evêque de Luçon , Cardinal , Membre du Conseil , Richelieu prit dans celui-ci un tel ascendant qu'il ne tarda pas de monter au grade de premier

Ministre & d'égaliser , de surpasser l'autorité de Marie de Médicis , sa créatrice. Plus fameux , par la profondeur & l'étendue de sa politique qu'Alexandre même par l'immensité de ses conquêtes ; il n'eut pas plutôt acquis la confiance de Louis XIII & la suprême administration de ses Etats , qu'il conçut , exécutat pour mieux dire , les plus vastes projets qu'eut jamais enfanté l'ambition ministeriale. Ce fut de l'ambition même , du génie sanguinaire & vindicatif de Richelieu que procédèrent toutes les Révolutions importantes que l'Europe essuya dans le siècle dernier. Jaloux de fixer dans sa main les rênes de l'Etat , d'y exercer , comme il le fit avec un succès inoui , un pouvoir absolu , despotique , illimité , il s'appliqua d'abord à relever l'autorité Royale en abaissant celle des Grands , des Princes & des Parlemens. Pour rabattre les coups de ses ennemis , à la tête desquels étoient la mere , la femme & le frere du Monarque ; il lui falloit accroître les forces & le domaine de celui-ci , en façonnant

les anciens sujets au joug, en acquérant de nouvelles Provinces, en affoiblissant surtout les Puissances rivales; ce qui avoit d'autant plus d'attraits pour son ame dure & haughty qu'il jalousoit, haïssoit même Bukinghan, & encore plus Olivarès maître sous le nom de Philippe IV, d'une immense Monarchie. C'étoit peu de gouverner lui même la France avec un despotisme égal, s'il ne venoit à bout d'exténuer la réputation de ces deux rivaux, de troubler les affaires d'Angleterre & d'Espagne; sans épargner celles de l'Empereur, à côté duquel étoient assis Valftein & Tilly, dont la célébrité ne faisoit pas moins d'ombrage au Visir François. Mais avant tout il voulut attaquer les Huguenots, les chasser entièrement du Royaume ou tout au moins des places qu'ils possédoient en différentes Provinces, & les réduire à la condition des autres sujets. On sent bien que le zele de la Religion n'y eut aucune part, puisqu'après avoir abatu les Protestans de France, il secourut & releva ceux d'Allemagne soumis ou peu s'en fal-

loit , au parti Catholique. Il ne vouloit que donner un plus libre cours à l'autorité de son Monarque contrainte par les Huguenots devenus presque indépendants de la Couronne. Il étoit charmé d'ailleurs de débiter par quelque opération , qu'il se fit passer dans le monde Catholique , pour un Prélat religieux & zélé , qui accoutuma les peuples à ne plus regarder la maison d'Autriche comme l'unique protectrice qu'eut la Catholicité. Vaincus en effet , dissipés en différentes rencontres , les Calvinistes s'étoient réfugiés dans la Rochelle , principal Boulevard du parti. Le siège en fut très-long. Richelieu y mena deux fois son Maître , & ne voulut jamais , quelque téméraire qu'elle parut à tous , se désister de l'entreprise. L'Anglois de son côté , avoit entrepris de défendre les Rochelois & résolu de faire lever le siège. Il savoit que Marie de Médicis désavouoit hautement l'expédition de Richelieu. Entraîné par le plaisir d'obliger sa belle-mère (1) &

(1) Il avoit épousé Henriette de France ,
sœur de Louis XIII.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 13
d'humilier le Cardinal , dès-lors en-
nemi déclaré des deux Reines , Charle
secouroit la place de tout son foible
pouvoir ; secondé comme on peut
croire , par l'animosité de Bukinghan
qui payoit Richelieu du plus par-
fait retour. L'Espagne attisoit le plus
sourdement qu'il étoit possible la dis-
pute engagée entre l'Angleterre &
& la France. Elle ne put cependant
à raison de sa ligue avec celle-ci ,
se dispenser d'envoyer une flotte au
secours des François. Mais attendu
qu'elle n'étoit pas moins intéressée
qu'aucune autre Puissance à faire
échouer l'entreprise , elle avoit si
bien instruit ses Amiraux que le se-
cours fut inutile aux assiégeants. C'é-
toit ainsi & avec le même art de
feindre que le Comte Duc d'Oliva-
rès prodiguoit à Richelieu les té-
moignages du plus sincere attache-
ment , qu'il ne cessoit de lui faire des
confidences , de lui écrire , de lui dé-
puter : mais par ce qui se passa pen-
dant les vingt & tant d'années qu'ils
furent aux prises , on vit bien que
la souplesse du Ministre Espagnol

*Nani liv. 6
in fine.*



étoit peu faite pour se mesurer avec le génie & la fortune du Cardinal.

Telles étoient donc les dispositions & les vues des principales Cours de l'Europe , vers 1627 , où le siège de la Rochelle & la santé vacillante de Vincent II , Duc de Mantoue , attiroient l'attention de toute la Chrétienté , surtout de l'Italie , qui prévoyoit combien la mort de celui-ci alloit causer de troubles dans les affaires de Lombardie.



CHAPITRE II.

Mort de Vincent II, Duc de Mantoue, précédée & suivie de mouvements & traités divers concernant l'Italie.

LE Duc François IV de Gonzague mort en 1612, ne laissa qu'une jeune Princesse, appelée Marie. Ses deux freres Ferdinand, auparavant Cardinal & Vincent II, qui lui succéderent l'un après l'autre dans le Duché de Mantoue, abregèrent leurs jours au sein des voluptés & des dissolutions. Tous les prétendants redoublerent donc de manége & d'efforts pour se saisir de la succession vacante. Quant au Duché de Mantoue la Loi Salique l'adjugeoit indubitablement à Charles de Gonzague, fils de Louis, Duc de Nevers guerrier & négociateur fameux sous les Rois de France Charles IX,

Henri III & Henri IV (1). Mais par rapport au Montferrat dont les Gonzagues étoient en possession depuis 1530 ; on juge bien qu'attentif comme il l'étoit à étendre ses possessions le Duc Charles Emmanuel alloit faisir une occasion si favorable de faire valoir des droits (2) que sa maison n'avoit jamais cessé de réclamer. Attendu néanmoins , que le plus foible a toujours tort , surtout de Souverain à Souverain ; il fallut que le Duc de Nevers , prétendant à la totalité de la succession & le Duc de Savoye prétendant au Montferrat , s'entendissent , respectivement , avec les Espagnols qui outre des forces plus que suffisantes pour terminer le différent en faveur de qui bon leur sembleroit , ne donnoient que trop à penser qu'ils songeoient à s'approprier , en tout ou

(1) Ce Charles de Gonzague étoit grand oncle paternel des trois derniers Ducs de Mantoue.

(2) Voyez tome VII liv. 21. chap. VI, page 278.

en partie , l'hérédité des Gonzagues , à l'unir au Milanois ; ce qui eut été un assez grand pas vers l'Empire universel de l'Italie , où cette Cour vi-
soit depuis si longtems.

Les Puissances Italiennes & sur-
tout Venise , qui croyoit avoir en
particulier des preuves non équivo-
ques de l'ambition (*) Espagnole ,

(*) Il s'agit ici probablement , de la fa-
meuse conspiration de 1618 , ourdie par le
Duc d'Ossone , Vice-Roi de Naples & par
le Vicomte de Bedemar * Ambassadeur
d'Espagne auprès de la République même * Depuis
de Venise. Embrâser l'Arsenal & différens Cadnal
quartiers de la Cité , faire sauter la Zecca , de la Cueva
piller le trésor de Saint Marc , massacrer
les principaux Senateurs & se rendre mai-
tre des postes les plus importans , voila quel
étoit en substance , le plan des conjurés , ou
celui du moins que leur prêta la renom-
mée. » Nani & surtout l'Abbé de Saint-Réal
» ajoute Muratori , n'en omettent pas la
» plus minutieuse circonstance. On diroit
» qu'ils ont eu sous les yeux toutes les
» pièces de la procédure ; ce qu'il n'est
» guere possible de concilier avec le silence
» rigoureux que la Seigneurie s'imposa sur
» cette affaire. Il n'y eut pas une syllabe de
» prononcée contre le Duc d'Ossone. L'Am-
» bassadeur d'Espagne fut admis dans le

18 RÉVOLUTIONS

en observoient plus attentivement que jamais , les desseins & les manœuvres : toutes prévoyoiént , avec effroi , combien la vacance du Duché de Mantoue , combien cette Ville , si importante par elle même & par sa position,alloient être fatales à leur liberté. En conséquence & du moment que Vincent II fut dans

» Conseil tenu à ce sujet & n'entendit pas
 » un seul mot de plainte ni de reproche.
 *Mémoires » De là l'incrédulité de *Vittorio Siri* * &
 Secrets. » de tant d'autres Ecrivains qui ont traité
 » ce complot de fiction , qui soutiennent
 » qu'a moins de délirer , il étoit impossible
 » de songer à prendre une Cité si peuplée ,
 » coupée par tant de canaux & ayant en mer
 » une armée supérieure à celle du Vice-
 » Roi. Un seul fait luit au milieu de ces
 » ténèbres ; c'est que dans les troupes de
 » la République & à Venise même , on ar-
 » rêta des Espagnols & des François , je
 » ne saurois dire à la vérité combien , dont
 » les uns furent pendus & les autres noyés
 » dans le canal *Orfano*. Malgré tant d'in-
 » certitudes on ne laisse & on ne laissera pas
 » d'imprimer que sous tel Doge , la plus
 » horrible des conjurations fut ourdie par le
 » Duc d'*Osborne* Vice-Roi de Naples & par le
 » Cueva Ambassadeur d'Espagne. *Annali d'I-*
talìa. tome XI , pages 66 & 67 , An. 1612.

un état désempéré, elles députerent à la Cour de France, suppliant Louis XIII d'abandonner le siège de la Rochelle, où il se trouvoit pour lors, le conjurant de porter ses forces en Italie, de venir mettre le Duc de Nevers en possession de Mantoue & s'opposer à ce que les Espagnols ayant envahis ce Duché, ne se rendissent Maîtres de toute l'Italie au péril manifeste des Etats de Sa Majesté très-Chrétienne. Elles pressoient en même temps & non moins vivement, le Roi d'Angleterre de faire la paix avec la France, lui démontrant la part qu'il avoit au danger, résultant de l'excessive Puissance des Autrichiens. Plus d'un Écrivain au reste prétendent qu'au premier avis du décès de Vincent II, le Comte Duc d'Olivarès avoit ordonné d'adresser les dépêches au légitime successeur Charles de Gonzague Duc de Nevers, dont les droits étoient renforcés par le mariage de son fils, Duc de Rethel, avec la Princesse Marie, fille & nièce des derniers Ducs de Mantoue. Mais comme on expédioit le Courrier, arriverent des

lettres de Gonzales de Cordoue , faisant voir combien la possession du Mantouan seroit avantageuse à l'Espagne , combien il importoit à Sa Majesté Catholique d'en écarter un Prince né François & attaché par tant de nœuds à la maison de France. Gonzales , qui ne gouvernoit le Milanois que provisionnellement , devoit naturellement chercher à s'y maintenir. On le soupçonna de vouloir embarquer son Maître dans quelque affaire qui le rendit utile & nécessaire. Quoiqu'il en fut , le Duc de Nevers trouva les Espagnols contraires ; & le Gouverneur de Milan , agissant de son propre mouvement ou de celui de sa Cour , essaya de surprendre Mantoue. D'un autre côté & sous prétexte que ce Duché relevoit de l'Empire , Ferdinand II vouloit qu'il fut séquestré dans les mains de ses Commissaires en attendant que son Conseil eut examiné les titres des prétendants. Ce système étoit celui des deux Cours Autrichiennes , Vienne & Madrid. Mais Louis XIII ou son Ministre en avoit un autre , celui d'armer les François

D ITALIE, LIV. XXIII. 21
en faveur du Duc de Nevers & de
le mettre à force ouverte en posses-
sion du Mantouan.

Maître de la Rochelle & vainqueur
des Huguenots , Richelieu n'étoit
plus occupé que d'humilier , à la
fois , l'Empire & l'Espagne. Il avoit
déjà fait proposer à Gustave Adolphe
de tomber sur l'Empereur ; négocia-
tion secrete où il s'étoit servi très-
à-propos des observations , & des ta-
lens d'un Seigneur François. Pour
charmer la douleur que lui causoit la
perte d'une femme adorée , le Ba-
ron de Charnassé avoit pris le parti
de voyager. A son retour , & p'ein
de ce qu'il avoit vu à Constantinople,
à Moscow , sur-tout à Stockolm , il
vanta beaucoup au Cardinal la va-
leur & les forces de Gustave (1).
Frappé de la relation de Charnassé,
Richelieu le renvoya secretelement en
Suede , où des défiances causées par
la réserve avec laquelle la France

(1) Voyez *Vittorio Siri* tom. 6 pages
504-580-581 & tome 7 pages 150-51-52,
Voyez aussi *Vaffor* tome 6 page 12.

agissoit , l'empêcherent de rien conclure ; mais Gustave ayant ensuite laissé entrevoir qu'il ne seroit pas impossible de renouer , le Ministre François lui députa solennellement le même Baron , qui eut ordre de visiter chemin faisant , différentes Cours d'Allemagne , pour en grossir s'il étoit possible, la ligue projetée contre l'Empereur.

Cependant il n'étoit question dans tous les conseils du Monarque François , que d'envoyer une armée en Italie , de secourir le nouveau Duc de Mantoue , dès-lors aux prises avec les Espagnols , & sur-tout de faire lever le siege de Casal formé par Gonzales de Cordoue (1). Richelieu bruloit de faire retentir l'Italie de son nom & de ses qualités guerrieres. Il ne lui fut pas difficile d'allumer les mêmes feux dans l'ame de Louis , qui n'étoit rien moins qu'insensible

(1] Il continuoit de gouverner le Duché de Milan & ne fut remplacé par le Marquis Spinola que quelque temps après.

au titre de Conquérant & y aspiroit même assez hautement depuis la glorieuse expédition de la Rochelle, où il s'étoit trouvé en personne. Sa présence, à la vérité, étoit peu nécessaire en Italie; mais impatient de s'y rendre, Richelieu n'avoit garde de laisser son maître à Paris, exposé aux suggestions, aux flatteries, aux artifices des deux Reines & de ses autres ennemis, qui n'eussent pas manqué de mettre son absence à profit, & qui ne manqueraient pas, comme on peut croire, de s'opposer à l'entreprise.

Le Cardinal de Berulle, dès-lors confident & Conseiller intime de Marie de Medicis; tous les anciens serviteurs & partisans de cette Reine, opinoient fermement à ce que l'expédition fut différée, précisément par ce que Richelieu insistoit sur la nécessité de l'accélérer; & lorsque, notwithstanding l'avis contraire, Louis eut résolu de marcher avant la fin de l'hiver au secours de Casal, d'où dépendoit en quelque sorte la décision de cette querelle, les deux Reines, c'est-à-dire la mere & la femme du Roi, jouerent si pathétiquement l'at-

tendrissement & l'effroi , qu'elles l'engagerent à laisser passer une saison si cruelle. Il fut arrêté , sans que Richelieu osât s'y opposer , que l'armée qui devoit néanmoins partir pour l'Italie , seroit commandée par Gaston , Duc d'Orléans , frere du Monarque. Mais les créatures du Cardinal se mirent aussitôt à fomentier dans l'ame de Louis sa jalousie contre Gaston , qu'il savoit être plus cher à sa mere & qui , appuyé des vœux d'une grande partie de la Nation , se regardoit déjà comme l'héritier presomptif de la couronne attendu l'apparente stérilité d'Anne d'Autriche. Au moment donc qu'on s'y attendoit le moins , Louis va de lui même trouver son ministre , lui fait part de ses peines , & tous deux résolvent de nouveau , de partir ensemble pour l'Italie , ce qui ne fut différé que de huit jours.

Il seroit difficile d'exprimer les soins & sentimens divers dont le Duc de Savoye fut agité , aux approches de Louis & des François (1). La

(1) Voyez Journal de Ballompierre , Nani liv. 7. Vittorio Siri tome 7 pag. 511 514-557-58 & suiv. Vassor tom 7 pag 19

maladie & ensuite la mort de Gonzague, qui ne pouvoit manquer de produire de nouveaux troubles en Italie, firent concevoir à ce Prince magnanime, des projets bien vastes & peut-être au-dessus de ses forces. Non content de cette partie du Monferrat, que lui offroient la France & l'Espagne, comme étant trop au-dessous des droits qu'il avoit sur la totalité de ce Marquisat ; il flotta long-temps entre divers partis & finit par embrasser le pire. Il est vrai que, tout bien considéré & même après l'événement, on eût été fort en peine d'assigner celui qu'il devoit prendre (1). S'unir aux François qui sembloient, à la vérité, défendre la meilleure cause, du moins par rapport au Mantouan, n'étoit-ce pas compromettre formellement les droits qu'il avoit sur le Monferrat ? Et de quel œil pouvoit-il regarder l'indem-

(1) Car c'est bien à tort, ou du moins beaucoup trop légèrement, qu'on a traité d'inconsidérée la manière dont il se conduisit dans la guerre de Mantoue.

nité qu'on lui offroit , consistant dans la petite ville de Trino & dans quelques autres moindres possessions, dont la totalité ne pouvoit augmenter ses revenus que de quinze ou seize mille écus ? Etoit - ce assez pour le faire consentir , concourir à l'installation du Duc de Nevers dans tout le reste des États délaissés par Vincent II ? D'ailleurs, & indépendamment de toutes les marques d'indifférence ou d'inimitié qu'il en avoit reçu , Charles Emanuel connoissoit trop l'ambition & les vues démesurées de Richelieu qui , après avoir établi en Italie un Prince dévoué à la France , après y avoir acquis du crédit & des partisans , ne l'eut certainement pas traité avec plus de ménagement que les Espagnols & les Impériaux. Et si le parti d'Autriche eut triomphé des François & Vénitiens , comme on devoit s'y attendre , vu les prospérités de l'Empereur & l'immensité de la Monarchie d'Espagne , que n'avoit-il pas à craindre du ressentiment , de l'indignation des Espagnols ? Lui auroient-ils jamais pardonné d'avoir ouvert l'entrée de l'I-

talie à une Puissance étrangere & rivale? Il n'étoit pas moins dangereux de se liguier avec les Autrichiens contre le Duc de Nevers, Venise & la France. Supposé qu'il fut aussi facile qu'il le sembloit, de transiger pour la totalité du Monferrat, comment se garantir du joug des Espagnols, quand le Mantouan eut été ajouté au trop vaste Domaine qu'ils avoient déjà en Italie? Mais ce qui fit le plus de tort au Duc de Savoye, ce qui rendit stérile un moment aussi glorieux que celui où il vit les deux premieres Cours de l'Europe le rechercher ouvertement & à l'envi, ce fut le peu de respect qu'il montrait pour ses engagements: il donna trop souvent à penser qu'il ne croyoit point à la Religion des traités. De là vint que la France & l'Espagne, avec lesquelles il s'unit tour-à-tour ne le servirent qu'à demi: delà vint que la Savoye & le Piémont souffrirent beaucoup & très-infructueusement pour leur Souverain. Combien Charles-Emanuel I est par conséquent audessous du troisiéme de ce nom actuellement régnant! Le

souvenir des tristes effets que produisit l'inquiet & avide génie de l'autre , ne peut que faire adorer la modération , l'équité , toutes les vertus de celui-ci. Heureux , mille fois heureux qui est venu dans des temps si propices !

* En 1629. Quant à ce qui se passa en Italie ; depuis l'apparition du Roi de France* ; comme l'accord de Suze , où pour prix de cette partie du Montferrat énoncée plus haut , le Duc de Savoie donnoit passage & des vivres aux François , allant au secours de Casal ; la retraite de ces mêmes François , de Louis & de Richelieu occasionnée par les mouvements que les Huguenots firent en Gascogne ; la seconde expédition de Richelieu , sous le titre de Généralissime ; ses manœuvres contre le Duc de Savoie ; la surprise de Pignerol ; l'invasion du Marquisat de Saluces ; le long siège de Casal , qui sembloit devoir décider du sort de cette guerre ; la défaite des Venitiens & du Maréchal d'Estrée ; la prise & le sac de Mantoue par le Comte de Colalto , Général de l'Empire ; les expéditions

particulieres des Maréchaux d'Estrée, Créqui, Schomberg, la Force, Monmorenci, d'Effiat, soudoyés ou envoyés par Richelieu en 1629 & 30; quant à ce qui compose, en un mot l'histoire militaire du temps, on le trouvera chez Nani *, Brusoni, Lazari **, Guichenon & autres Ecrivains Italiens & François, qui ne laissent rien à desirer. La plupart de nos lecteurs verront sans doute, avec plus de plaisir, par quelles manœuvres, tantôt publiques, tantôt secretes, de profonds politiques parvinrent à régler, loin du bruit des armes, le destin du Mantouan & du Monferrat &, ce qui étoit plus sublime encore, à faire perdre aux Autrichiens la prépondérance qu'ils avoient eu jusqu'alors dans les affaires d'Italie.

* *Baptista Nani.*

** *Motivi di guerra.*



CHAPITRE III.

Maneges employés dans la Diette de Ratisbonne , pour abattre les Autrichiens & terminer le différent , concernant Mantoue & le Monferrat.

IL n'étoit question dans tous les cabinets de l'Europe , à Rome , à Vienne , à Madrid , à Paris , chez les Suisses , que de l'affaire de Mantoue. Les uns y prenoient part , comme y étant directement intéressés ; quelques autres par amour de la justice & de la paix & tous généralement à raison de ce que la maison d'Autriche y pouvoit perdre ou gagner. Le Roi de Suède lui-même , crut devoir se montrer. Volner Comte de Ferensbak , vint de sa part , sonder les Puissances d'Italie & leur faire des offres. Quelle apparence cependant que du vivant de Charles-Emanuel , les choses pussent tourner

comme le desiroit la plus grande partie de ces Cours ? Grièvement offensé par le Ministre François, aigri sans doute encore par la perte de Pignerol, par l'invasion de Saluces, par celle de la Savoye, où Louis s'étoit porté avec une partie de ses forces tandis que Richelieu battoit le Piémont avec l'autre ; le Duc de Savoye alloit prendre le périlleux, mais presque inévitable parti de s'unir aux Espagnols ; ce qui eut entraîné peut-être l'entier asservissement de la Lombardie. Mais ce Prince qui, monté d'abord au plus haut degré de gloire & de célébrité, avoit fini par être l'un des plus tristes jouets de la fortune, termina sa carrière en 1630 * ; & sa mort, qu'il faut moins attribuer au poid * A Savignone. des années (1) qu'à ses disgraces, fit changer tout-à-coup la face des affaires.

Sans être moins jaloux des droits de sa maison, Victor Amedée I (2)

(1) Il n'avoit pas plus de soixante ans.

(2) Son fils aîné, qui lui succéda dans un âge mur.

avoit des inclinations plus pacifiques, fruits des revers peut-être & des chagrins qui venoient d'empoisonner son pere. N'ayant d'ailleurs aucune raison particuliere d'en vouloir à Richelieu, il s'entendit volontiers à un traité d'alliance ou de neutralité avec la France; traité qui lui parut d'autant plus convenable qu'il se trouvoit beaufrere de Louis XIII. La confiance, l'activité d'Urbain VIII & de son Nonce Pancirolo en furent augmentées. Ils redoublerent de soins auprès du nouveau Duc & des Généraux Autrichiens & François, à l'effet de procurer une paix ou trêve à l'Italie. Cependant ils eurent peu de part aux suspensions d'armes & moins encore au traité (1) conclu dans le même temps à Ratisbonne. La gloire en est due à Jule Mazarin & au Capucin Joseph du Tremblay qui étoient vendus sans reserve à Richelieu & avoient peu d'égaux

(1) Concernant les mêmes affaires d'Italie.

en fait d'intrigue , de manège & d'astuce.

Simple Gentilhomme laïque , Mazarin étoit sorti de Rome , sa patrie : à la suite du Nonce , qui lui étoit inférieur de tout point & fut bientôt obligé de lui céder la première place dans la confiance du Pontife. Pancirolone conserva qu'un vain titre. L'essentiel , tous les secrets de la commission furent dans les mains de son secrétaire. Une éloquence naturelle , parée jusqu'à un certain point des trésors de l'étude & des Lettres , lui concilia si rapidement la bienveillance des Princes & des Ministres avec lesquels il eut occasion de traiter , qu'il ne lui fut pas difficile d'en pénétrer le caractère , les sentimens & les plus *sacrés Arcanes*. Il plut surtout & infiniment à Richelieu : il le vainquit à la première entrevue , s'aperçut comme on peut croire de l'impression qu'il faisoit sur une telle ame & jeta les fondemens de la fortune immense qu'il fit dans la suite. Il est vrai que Mazarin , qui n'avoit pourtant encore d'autre caractère que celui d'Agent de la Non-

ciature de Turin , payoit bien le Cardinal de retour. Il lui auroit sacrifié dès-lors & le Nonce & le Pape & le Duc de Savoye , témoin la conquête de Pignerol qu'il ménagea , disoit-on , au Ministre François & dont il se rapelloit ensuite le souvenir avec tant de complaisance. Son histoire au reste prouve bien que la fortune veut être poursuivie , prise de force ; qu'il ne faut pas attendre ses faveurs , au sein de l'indolence & de l'oïveté. L'infatigable Mazarin étoit continuellement en course. Ce qu'il déploya de vigilance & d'activité pendant tout le temps que dura l'affaire de Mantoue est prodigieux , incroyable. Il vint enfin à bout de conclure une suspension d'armes entre les troupes Autrichiennes & Françaises , qui étoient déjà rangées en bataille & prêtes à se charger.

Cette trêve qui couta tant à Mazarin , étoit bien plus précieuse qu'on ne l'imagina d'abord ; elle faisoit cesser des hostilités qui ne pouvoient qu'apporter obstacle aux négociations entamées à Turin & à Ratifi-

D'ITALIE, LIV. XXIII. 35
bonne. La Diette d'Allemagne avoit
été convoquée dans celle-ci , peu
de temps avant la mort de Char-
les Emanuel , c'est-à-dire au mois
de Juin 1630. L'Empereur Ferdinand
II, s'y rendit en personne accom-
pagné de l'Impératrice & de ses trois
fameux Généraux, Valsstein, Anhalt
& Tilli. Les Electeurs & autres Prin-
ces Germaniques y arriverent pres-
que aussi-tôt , suivis du plus pom-
peux attirail : jamais Diette peut-
être n'avoit été célébrée avec autant
de solemnité, ni composée d'un si
grand nombre d'augustes personna-
ges. Affermir sa puissance, engager
les Princes assemblés à lui fournir
des subsides abondans & qui le mis-
sent en état de faire face au Roi de
Suede , de réduire l'Electeur Pala-
tin (1), de soutenir en Italie les
droits de sa couronne (2), ou de
dicter la paix à telles conditions,
qu'aucun membre du corps Impérial

[1] Déclaré rébelle à l'Empire.

(2) Compromis dans l'affaire de la suc-
cession de Mantoue.

ne put désormais regimber contre le Chef, telles étoient les vues de l'Empereur & de ses Ministres. Mais qu'elles furent loin de se réaliser (1) ! les Princes Germaniques n'avoient garde de s'y prêter, de concourir aveuglement à ce qui devoit rehausser la dignité Impériale, devenue presqu'héréditaire dans la maison d'Autriche. Ils cherchèrent au contraire, ils saisirent tous les moyens de l'abatre, & furent merveilleusement secondés par les envoyés de Richelieu.

Bruflart de Léon, auparavant Ministre de la Cour de France auprès des Suisses, parut encore ici revêtu du titre d'Ambassadeur. Mais il ne fut à Ratisbonne que ce que le Nonce

(1) Combien elles sont dangereuses, ces assemblées ayant ou prétendant avoir une portion quelconque de l'autorité suprême ! Tout en est à craindre quelque espoir qu'ait celui qui les convoque de les amener à ses fins. Il y a bien plus d'un siècle, au reste que nos Souverains paroissent en être universellement & intimement convaincus.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 37
étoit à Turin & le fameux Pere
Joseph, confident intime de Riche-
lieu, fut précisément sous Bruflart,
ce que Mazarin étoit sous Pancirolo,
c'est-à-dire l'homme de confiance,
le dépositaire de tous les secrets. Il
paroît, d'après ce qu'on a pu re-
cueillir des actes de cette assemblée,
que le Capucin fut le principal, le
véritable agent, l'artisan & le redac-
teur de tous les arrêtés (1). Il ne lui
fut pas difficile à la vérité d'animer
les Electeurs, dépouillés pour la
plus part ou grévés du moins con-
sidérablement par les expéditions de
Valstein, & tout éclipsés, humiliés
par ce fastueux & superbe vainqueur,
dont la pompe effaçoit presque celle
du César. On juge bien qu'ils sou-
haitoient d'une commune ardeur de
le voir abaissé & ne pouvoient man-

(1) L'Abbé Richard, qui passe pour
être l'auteur des deux différentes vies du P.
Joseph, assure que la déposition du Géné-
ral Valstein fut l'ouvrage de cet intrigant
Capucin. Voyez celle qui est intitulée : *le*
véritable Pere Joseph part. 3 pages 12 &
suivantes.

quer de saisir l'occasion offerte par Ferdinand qui redoubloit d'instances auprès de chacun d'eux pour faire élire son fils Roi des Romains. Ce fut alors que l'intriguant Capucin déploya ses talens. Il monta l'assemblée au ton sur lequel il falloit demander la déposition du formidable général, usa de tant de détours qu'il amena Ferdinand au point de l'accorder & finit par y faire consentir Valstein lui-même. Il est bien certain, au reste, que la destitution d'un si grand Capitaine fut la cause immédiate de la décadence des Autrichiens en Allemagne, soit parce qu'elle mit Ferdinand dans l'impuissance de faire face à Gustave (1), soit à raison de la cruelle & mémorable vengeance que Valstein en tira. (2) Il est très-certain encore,

(1) Gustave Adolphe, qui tomba bientôt après sur l'Allemagne.

(2) Rentré au service de l'Empereur il conjura, se fit un parti & devint la terreur de son maître comme il l'avoit été de ses ennemis.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 39
que l'affaire de Mantoue & du Mon-
ferrat fut réglée dans Ratisbonne &
par le même Pere Joseph.

Ce fameux Capucin avoit des notions suffisantes sur l'Italie, acquises à la suite des différents Généraux & négociateurs qu'il y avoit accompagnés. Il prenoit d'ailleurs un vif *Nini liv.*
intérêt aux affaires du nouveau Duc *9. chap. 8.*
de Mantoue, non-seulement pour servir Richelieu avide d'établir un Prince François en Italie, mais encore pour le Duc lui-même, dont il étoit dès-longtemps auparavant le confident & le Mentor. Du vivant & du règne des autres Gonzagues, Joseph avoit infatué le Duc de Nevers d'une nouvelle Croisade, à la tête de laquelle il ne lui promettoit rien moins que de chasser le Grand-Seigneur de Constantinople. N'avoit-il pas même chanté d'avance la conquête dans un Poème intitulé, *la Turciade*, approuvé, dit-on, & fort goûté par Urbain VIII (1) ? Déjà

(1) Voyez Vassor, Histoire de Louis XIII.
Tome 7 page 427.

dit-on encore un assez grand nombre de Seigneurs François, Espagnols & Polonois se dispoſoient à partir pour cette guerre Sainte. Mais on ſent bien que la ſucceſſion de Mantoue, à laquelle Nevers fut appellé dut faire diverſion. Entré d'ailleurs, & fort avant, dans les bonnes grâces de Louis XIII & de Richelieu, le Capucin conçut l'eſpoir de devenir Cardinal; ce qui lui fit oublier le projet romaneſque de conquérir la Turquie, ſans le refroidir néanmoins, ſur le compte de ſon héros déſigné.

Les Miniſtres de l'Empereur eurent donc ordre de ſ'asſembler en particulier avec l'Ambaſſadeur de France & le Pere Joſeph à l'eſſet de régler, le plus convenablement qu'il ſeroit poſſible, la ſucceſſion de Mantoue & du Monferrat. En conſéquence, on avoit envoyé à Ratisbonne la notice de tout ce qui ſ'étoit paſſé à Turin, entre les Légats du Pape & autres négociateurs, c'eſt-à-dire entre Mazarin, agiſſant au nom du Cardinal Barberin ainſi que du Nonce Pancirolo, & les Mi-

nistres de Savoye , de France & d'Espagne. Mais Ferdinand qui attendoit de jour en jour , la nouvelle de la réduction de Casal , assiégée par le Marquis Spinola , n'étoit pas fort empressé de conclure. Richelieu , lui-même , qui pour se rendre plus précieux à son maître , se plaisoit à tenir le fardeau de la guerre & des négociations suspendu sur sa tête , auroit volontiers éloigné la conclusion , si les circonstances n'en eussent ordonné autrement. Louis étoit dangereusement malade & servi par les deux Reines , qui , profitant de tous leurs avantages , signifient au Cardinal qu'il eut à faire la paix , n'importoit à quel prix. Richelieu qui savoit plier à propos , enjoignit à Bruflart & au Pere Joseph de conclure sans délai ; & il fut arrêté : qu'au moyen d'une humble requête , à l'Empereur , de certaine somme payable annuellement aux Gonzagues de Guastalla , & de ce qu'il céderoit au Savoisien , la ville de Trino & autres terres , jusques à la concurrence de dix-huit mille écus de rente ; le Duc Charles seroit investi du Du-

ché de Mantoue ; que les Allemands désarmeroient dans tous les points : que les Espagnols évacueroient le Piémont & le Monferrat , & que des places qu'ils occupoient ci-devant , les François ne retiendroient , encore pour un certain temps , c'est-à-dire , jusqu'à l'entiere exécution du traité , que Pignerol , Veillane , Suze & Briquerasque.

Le traité de Ratisbonne ne fit que des mécontents , on entendit toutes les parties intéressées se plaindre & reclamer ; aucune cependant avec autant de fracas que Richelieu , dont les fureurs contre l'Ambassadeur Bruslart & surtout contre le pere Joseph , allerent jusques aux convulsions. Celui-ci fut chassé de la Cour & relégué dans son Couvent. Mais le courroux du Cardinal n'étoit qu'un jeu , une grimace politique : il ne tarda pas de rappeler son cher & fidele Capucin , lui fit même , en dédommagement de la pénitence qu'il venoit de lui faire subir , un état de maison égal à celui des plus hupés courtisans. Louis s'étant parfaite.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 43
ment rétabli , Richelieu démonta
plus facilement que jamais les bat-
teries , dressées contre lui par les
deux Reines & leurs adhérens ; &
reporta toute son attention sur les
affaires d'Italie , qu'il n'avoit jamais
perdu entièrement de vue.



CHAPITRE IV.

*Suite des négociations , concer-
nant la succession de Mantoue.
Paix de Querasque.*

LE traité de Ratisbonne fut signé le 15 Octobre 1630 , temps auquel expiroit la trêve de Lombardie , conclue par les soins de Jule Mazarin , qui eut encore occasion de déployer son éloquence & sa dextérité. Il s'agissoit d'amener à la paix ces divers Ministres & Généraux , qui se trouvoient à Turin , dans l'armée campée sous Casal & ailleurs , dont aucun n'avoit d'ordres précis , ni même envie d'exécuter les articles redigés dans la diette. Attendu le mécontentement général , il fallut assembler un nouveau Congrès , qui se fut dans Querasque , Ville du Piémont.

Cependant le rôle de Médiateur principal continuoit d'être rempli par

D'ITALIE, LIV. XXIII. 45
le Pape Urbain VIII, au nom duquel agissoit Mazarin, muni des instructions que Richelieu & le Pontife lui faisoient passer & qui étoient un secret pour le Nonce lui-même. Les Impériaux, de leur côté commençoient à desirer la paix en Italie, afin de pouvoir porter toutes leurs forces en Allemagne & défendre les Domaines Autrichiens, sur lesquels Gustave-Adolphe venoit de se jeter (1). Sans doute que le Comte d'Olivarès étoit mortifié de la guerre peu glorieuse, qu'il venoit de faire en Italie; sans doute qu'il brûloit de remonter son crédit par quelque entreprise d'éclat. Mais sous quel prétexte eut-il pu refuser la paix, du moment que les Ministres Impériaux en pressoient la conclusion & que l'Empereur avoit investi Nevers du Duché de Mantoue? Ayant rempli leur objet principal, qui étoit d'établir leur client en Italie, les

(1) A l'instant même où se terminoit le traité de Ratisbonne. Ce fut peu de temps après que les Protestans assemblés à Leypsic l'éburent Chef de leur parti.

François devoient être bien plus disposés à terminer la guerre. Quant au Savoisien, dont les États se trouvoient inondés de troupes étrangères, on peut juger avec quelle ardeur il desiroit la paix.

Mais un très-grand obstacle à cette paix tant désirée, étoit que Richelieu vouloit retenir Pignerol ; ce qui ne pouvoit plaire au Duc de Savoye, ni agréer aux Espagnols, souverainement intéressés à ce que tout accès en Italie fut interdit aux François. De-là ce stratagème de théâtre, ce traité secret & risible qu'Armédée fut néanmoins obligé de souscrire, & au moyen duquel les Ministres de France éludèrent d'avance le traité conclu solennellement à Querasque. Mazarin entreprit de persuader au Duc, qu'outre le plaisir extrême qu'il feroit au tout-puissant Cardinal de Richelieu, qui avoit infiniment à cœur l'acquisition de Pignerol, la cession en tourneroit à l'avantage de son Altesse même, en ce qu'étant plus à portée des secours de la France, les Ducs de Savoye seroient beaucoup plus respectés des

Espagnols & tiendroient plus aisément la balance entre les deux Nations rivales. Il lui montrait encore la possibilité, la facilité même de recouvrer, un jour, cette place, sur la possession de laquelle Richelieu, ou sa Nation légère ne tarderoit pas de se refroidir, & faisoit sonner bien haut l'offre d'ajouter la Ville d'Albe & son territoire à la portion du Monferrat qui lui étoit adjugée par le traité de Ratisbonne. Soit qu'il ne put obtenir la paix à meilleur marché; soit qu'Albe lui parut un équivalent; soit enfin qu'il se promit que lui-même ou ses successeurs recouvreroient dans d'autres temps, ce qui alloit être détaché du Piémont, Victor-Amedée signa tout ce qui plut au Mazarin & à Richelieu.

Au moyen de cet accord secret, & antérieur à l'ouverture du Congrès de Querasque, composé des Ministres du Pape, de l'Empire, de la France, de l'Espagne & d'autres puissances intéressées, cette assemblée n'eut pour ainsi dire, à régler que le cérémonial. Des disputes d'étiquette & de préséance, inévitables parmi

des représentans orgueilleux & jaloux , occuperent longtems le tapis. Nous n'en dirons pas davantage sur ce Congrès , quelque influence qu'il ait eu sur les affaires d'Italie. Tant d'autres ouvrages en parlent & dans un si grand détail qu'il est bien inutile d'en charger celui-ci. Il suffira de remarquer , qu'en vertu de la convention qui précéda la paix de Querasque , c'est-à-dire , de la retention frauduleuse de Pignerol , les François eurent un pied en Italie , une porte ouverte pour y descendre quand bon leur sembleroit ; ce qui ne fut guere moins douloureux , pour la Cour de Madrid , qu'agréable au Pape & aux Vénitiens , qui jouissoient d'avance des rivalités & disputes inévitables entre les François & les Espagnols ; rivalités qui alloient soulager les Etats d'Italie , peines depuis si longtems de l'excessive puissance de ces derniers. Quant à Victor-Amedée , il reste peut-être encore à savoir si dans les circonstances , la cession de Pignerol lui fut avantageuse ou nuisible.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

*Rupture & négociations dont la
paix de Querasque fut suivie.
Passage du Cardinal Infant,
Don Ferdinand.*

LA paix de Querasque ne dura pas trois ans. Richelieu qui avoit pour maxime d'employer loin de la Cour, & hors des frontieres, les personnes, qui lui étoient odieuses ou suspectes & dont la conduite ne lui fournissoit pas des moyens suffisans pour les perdre, faisoit indistinctement tout motif de rupture. Avec quelle avidité par conséquent, il saisit l'occasion que lui présentait la Cour d'Espagne ! Pour se venger avec plus d'éclat de la Reine mere & du Duc d'Orléans, il avoit engagé Louis à les chasser, non-seulement du Conseil & de la Cour, mais encore de son Royaume. S'étant retirés l'un & l'autre en Flandre, ils

y furent accueillis & fêtés par l'Officier qui commandoit au nom du Monarque Espagnol. C'en fut assez pour que Richelieu dont le ciel, les éléments & tous les êtres devoient épouser les ressentiments & la vengeance, rompît avec l'Espagne & lui déclarât la plus sanglante guerre. A l'égard de la Cour de Vienne, quand même Richelieu n'auroit pas eu contre elle des ressentimens particuliers, ne lui suffisoit-il pas de voir que la mort de Gustave, tué par hasard ou trahison à la bataille de Lutzen, y avoit ranimé l'espoir d'obtenir la Monarchie universelle, du moins en Germanie? En conséquence & tandis que pour fatiguer les deux maisons d'Autriche, il secouroit les Protestants d'Allemagne & s'unissoit, en Flandres, avec les Hollandois, il manœuvroit sans relâche en Italie, où il ne se proposoit rien moins que de chasser les Espagnols du Milanois; peut-être même du Royaume de Naples, si les traités qu'il négocioit avec les puissances nationales eussent pu avoir lieu.

D'un autre côté, & ne pouvant se diffimuler combien ils avoient depuis trois ou quatre ans perdu de leur réputation en Italie, les Cours Autrichiennes cherchoient avidement les moyens de la rétablir. Espagnols & Impériaux, tous étoient persuadés que cette décadence venoit, en grande partie de ce qu'Urbain VIII avoit constamment favorisé les François. Ils travaillèrent donc, d'abord & de concert, à se venger du Pontife, à réimprimer dans l'esprit des Romains la terreur du nom Autrichien. En 1632, Urbain avoit banni de Rome le chaleureux Borgia & autres Cardinaux non moins attachés à la maison d'Autriche. L'année suivante, le Roi Catholique y envoya l'Evêque de Cordoue & un Jean Chiunazzero, ayant l'ordre toujours importun, d'insister sur la nécessité d'une réforme, surtout dans la datte-rie & de requérir pour augmenter la terreur, la convocation d'un Concile général, affront le plus cruel qu'il soit possible de faire à un Pape. Ils en vinrent même jusqu'à le menacer d'assembler tous les Cardinaux Al-

lemands (1) dans la Capitale du Milanois d'où l'on iroit à Rome se réunir aux autres Cardinaux Espagnols & Italiens de la faction d'Autriche , & proceder à l'élection d'un nouveau Pontife. Le Vice-Roi avoit ordre de diriger , de mener cette cabale , d'appuyer de toutes les forces du Royaume de Naples , le schisme projeté.

Cependant le Cardinal Infant , frere de Philippe IV destiné depuis deux ans , au Gouvernement de Flandres (2) , passa par l'Italie. La présence & l'autorité d'un tel personnage étoient bien faites pour accroître toutes ces terreurs de réforme , de Concile & d'anti-Pape , que les Ministres d'Espagne avoient jetté dans l'ame du Pontife. Ce qui est certain , c'est que Don Ferdinand

(1) Voyez *Vittorio Siri* tome 7 pages 753-54 & *Vassor Histoire de Louis XIII*, tome 7 liv. 34 pag. 99.

(2) A la place de l'Archiduchesse Isabelle , qui s'étoit démise de ce Gouvernement,

D'ITALIE, LIV. XXIII. 53
n'avoit pris un si long détour que
pour reconcilier s'il étoit possible ,
les Italiens avec le Gouvernement
Espagnol. Il prit terre à Ville-Fran-
che de Nice , où le Duc de Savoye
fit des efforts incroyables , excessifs
même , pour lui témoigner son invio-
lable attachement ; réception célè-
bre , en ce que le titre d'Altesse
Royale y fut employé pour la pre-
miere fois , & déferé à l'Infant Don
Ferdinand , qui de son côté , ne
négligea rien pour acquérir le Duc
dont l'amitié étoit comme on peut
croire l'un des principaux objets de
son voyage. Le différent que la mai-
son de Savoye avoit depuis seize ans
avec la Republique de Gênes & sur
lequel les Parties étoient enfin con-
venues de s'en rapporter à la Cour An. 1633.
de Madrid , fut terminé à la satis-
faction de Victor-Amedée. L'Infant
se rendit ensuite à Milan où , pen-
dant un assez long séjour , il reçut les
hommages , non-seulement des sujets
de l'Espagne , mais encore des Po-
tentats étrangers qui le visiterent
par Ambassadeurs & le traiterent en
Roi. Les réjouissances , au reste , les

fêtes , les cérémonies ne firent point diversion aux affaires.

Richelieu , qui avoit pour principe de négocier partout & sans cesse & particulièrement à la Cour de Rome (1) , se hâta de vivifier , de grossir le parti de la France , de rabatre les manœuvres de l'Infant , tendantes à relever le crédit des Espagnols. Le Comte de Brissac , Ambassadeur de France auprès du Souverain Pontife , avoit été rappelé. Le Comte de Noailles devoit lui succéder ; mais y ayant ensuite réfléchi plus murement , Richelieu jugea que pour dissiper les épouvantails que le parti d'Autriche faisoit jouer sur l'esprit du Pape , & pour entraîner les Princes Italiens , il falloit envoyer à Rome quelque personnage important & décoré , dont le rang augmentât l'éclat qu'il vouloit donner à cette Ambassade. En conséquence le Maréchal Duc de Créquy , qui joignoit au crédit que donne

(1) Voyez le Testament politique de Richelieu , part. 2 chap. 61.

les richesses la réputation de Négociateur & de Guerrier, fut député au Souverain Pontife, sous le titre d'Ambassadeur extraordinaire. L'arrivée d'un tel Ministre qui suivi de trois cent personnes, venoit renouveler, au nom de Louis XIII, les assurances d'obéissance filiale, fit taire aussitôt les batteries qui tonnoient contre Urbain; sans produire néanmoins l'effet principal que la Cour de France en attendoit & qui étoit d'engager le Pape ainsi que les autres Puissances d'Italie à se liguier secrètement avec elle, contre l'Espagne. Richelieu protestoit de l'air le plus ingénu, qu'il ne cherchoit, dans l'expulsion des Espagnols que l'avantage d'abaisser une puissance rivale de la France. Il offroit aux Italiens la portion des dépouilles qui leur conviendrait le mieux. Mais Urbain qui étoit cependant, comme on fait, fort porté pour la France (1)

(1) Voyez Brusoni liv. 3 *in fine* page 95 & Guichenon, Histoire généalogique de la R. maison de Savoye, tome 2.

ne put jamais se résoudre à prendre un parti si vigoureux, croyant sans doute que c'étoit assez d'avoir refusé à l'Empereur les secours qu'il lui demandoit si instamment contre les Protestants d'Allemagne (1) & banni de Rome les Cardinaux Espagnols qui avoient osé censurer sa conduite & sa politique. Au reste ; & ce fut peut-être ce qui, plus que tout autre motif, les empêcha d'entrer dans la conspiration que tramoit Richelieu ; le Pape & Venise avoient un démêlé, très vif au sujet de leurs limites, & autres querelles particulières qui ne peuvent manquer de naître entre les Puissances chrétiennes & la Cour de Rome, si l'une ou l'autre partie ne se détermine à la condescendance. On juge bien que le grand Duc de Toscane, Ferdinand II, qui étoit resté jusques alors dans une exacte neutralité, répugnoit encore plus que le Pontife & les

(1) Crainte que l'oppression de ceux-ci ne rendit Ferdinand trop redoutable aux Catholiques.

Vénitiens à s'embarquer dans une guerre contre l'Espagne. Outre les liens du sang qui l'unissoient à l'Empereur, il se trouvoit, à raison du Sienois, Vassal du Monarque Espagnol; double motif, par conséquent pour fermer l'oreille aux ennemis de la maison d'Autriche. D'ailleurs la Toscane étant séparée des Domaines Espagnols & défendue par les États du Saint-Siège, de Gênes, de Modene, de Parme & de Mantoue; ne lui suffisoit-il pas de voir que la réputation des Autrichiens étoit sensiblement diminuée? Ne pouvoit-il pas se reposer sur les Puissances plus voisines & plus exposées du soin de les affoiblir encore? Aussi l'Ambassadeur de France, qui crut cependant lui devoir une visite, ne daigna lui faire aucunes propositions, ou s'il lui en fit, elles furent rejetées sur le champ. Les Ducs de Modene & de Mantoue ne montrèrent qu'incertitude & variations. Jeune, courageux & offensé récemment par les Espagnols, Odoard Farnèse, Duc de Parme, n'hésita pas de se liguer avec les François. Mais il importoit,

sur tout à Richelieu de gagner le Duc de Savoye , situé avantageusement entre la France & le Milanois & plus en état qu'aucune autre Puissance , de seconder l'expulsion des Espagnols.

La Cour de France le flattoit par écrit & par l'organe de ses Envoyés , des plus magnifiques espérances , lui adjugeant d'avance & comme une conquête infaillible, la meilleure partie du Milanois. Bien plus, Richelieu , qui contenu par les Pyrenées , barriere naturelle entre la France & l'Espagne , vouloit du moins étendre le Domaine de son maitre jusqu'au Rhin & aux Alpes , s'engageoit , pourvu que Victor-Amédée cédât la Savoye , à le mettre en possession de tout le Milanois & même du Monferrat , au lieu duquel le Duc de Mantoue prendroit le Cremonois , faisant encore partie de la dépouille Espagnole. C'est la premiere fois , si je ne me trompe , qu'il ait été question d'échanger la Savoye contre le Milanois , & de former aux Princes Savoisiens un Royaume en Lombardie ; projet remis souvent

sur le tapis , dans les Cabinets des Princes & bien plus encore dans les cercles des nouvellistes. Le Duc Victor qui avoit la politique de son pere sans en avoir la précipitation & l'impétuosité , n'embrassoit pas volontiers des chimeres. Il voyoit qu'avec tout son génie , le Ministre de Louis ne parviendroit jamais à chasser les Autrichiens de la Lombardie ; que le terrain quelconque dont les François & leurs Confédérés pourroient s'emparer , deviendroit infalliblement la proie de l'insatiable Richelieu , dont lui & les autres Alliés partageroient au plus , la dépense & les travaux. Il voyoit enfin qu'après s'être élevés sur les ruines des Espagnols , les François déjà maîtres du passage des Alpes , par le moyen de Pignerol , le feroient bien-tôt du Piémont. Mais c'étoit envain qu'il cherchoit tous les moyens de rester neutre ; envain il reclama pour cet effet , les bons offices d'Urbain. Le Cardinal revint à la charge & lui envoya le Président de Bellievre. Ces troupes Françaises qu'il avoit à ses côtés , c'est-à-dire ,

à Pignerol , ne laissoient pas de le gêner. Enfin , après avoir tenu ferme & assez long-temps contre les cajoleries & les offres de Richelieu , il fallut céder aux menaces de ce Ministre qui devenoit moins endurant & plus emporté , à mesure qu'il prenoit plus d'empire sur l'ame de son Maître. Mais dans le temps que Richelieu s'efforçoit de soulever les puissances d'Italie contre les Espagnols , & que Louis & Victor étoient sur le point de conclure cette ligue , regardée dès le principe , comme inévitable : les deux freres du Duc rompirent brusquement avec lui & avec la France , & passerent l'un dans le parti de l'Empereur , l'autre au service de l'Espagne.

Le Cardinal Maurice qui étoit l'aîné , & qui , fixé à la Cour de Rome , avoit rempli jusqu'alors la charge de protecteur de la France , y renonça en 1634 , pour prendre celle de protecteur de l'Empire. Dans le même temps & après de longues , de secretes négociations , menées de la part des Espagnols , par un noble Gènois , le Prince Thomas qui gou-

D'ITALIE, LIV. XXIII. *En*
vernoit la Savoye au nom de Victor
partit subitement pour la Flandres ;
après avoir envoyé sa femme & les en-
fants à Milan. Les foibles raisons qu'il
en donna, dans une lettre écrite au Duc
avant son départ , font assez voir
que celui-ci n'avoit aucun tort avec
lui. Quoiqu'il en soit on vit en mê-
me temps les trois freres suivre , l'un
le parti de la France , l'autre celui
de l'Empire & le troisiéme à la tête
des troupes Espagnoles. Les Fran-
çois jugerent , non sans quelque appa-
rence , que Maurice & Thomas ne
s'étoient jettés chez l'ennemi que du
consentement de Victor Amedée ,
qui vouloit se ménager des ressour-
ces , en cas que la Ligue vint à
échouer. On conçoit bien aisément
que , dans la dure nécessité où il se trou-
voit d'unir ses armes à celles de France,
le Duc cherchat les moyens & de ren-
dre sa position sensible aux Autri-
chiens & d'empêcher que le souvenir
de tout ce qu'il avoit fait pour eux n'en
fut entierement effacé. Cependant
le plus célèbre Historien du temps , *Nani liv. 2*
nous dit positivement , qu'aspirants p. 421.

62 R É V O L U T I O N S

dès lors à sa succession (*) & jugeant par sa foible santé qu'il avoit peu de temps à vivre , les deux freres se mirent d'avance sous la protec-

(*) A sa succession ... ! Et Victor-Amedée avoit dès-lors deux enfans mâles, François Hyacinte & Charles Emanuel. Quand Nani ne les feroit aspirer qu'à la Régence il n'en seroit pas plus satisfaisant. Par quelle règle d'Astrologie ces Princes auroient-ils donc jugé si prochaine la mort d'un frere qui comptoit à peine quarante-sept ans ; qui malgré sa prétendue foible santé , combat , négocie , gouverne avec la plus grande activité , & va faire incessamment trois campagnes consécutives ? Mais à quoi bon ces apologies , tournures & circonflexions ? Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici de sauver l'honneur de la maison de Savoye ? C'est quelque chose de curieux que de voir des plumes Italiennes biaiser sur un trait de politique aussi sublime. Impatienté par tant de lénitifs hors de saison plus d'un lecteur a sans doute prévenu l'observation & admiré comme nous , la savante manœuvre du Savoisien qui tint par ce moyen les trois Cours dans sa main. Comme cela étoit vu ! Comme toutes les mesures sont bien prises pour donner le change à l'atrabilaire Richelieu , qui le prit au reste en perfection & finit par croire Victor si sincèrement courroucé contre ses freres qu'il le nomma, comme

tion des Autrichiens , afin de se pre-
munir contre les manœuvres de
Christine de France, leur belle sœur.
Mais quels que fussent leurs motifs,
les François en pressèrent plus vive-
ment le Duc Victor. Outre qu'ils s'ef-
forçerent de lui faire craindre que
sous couleur de porter la guerre en
Bourgogne & en Franche-Comté,
les Espagnols ne voulussent au moyen
de leur alliance avec Thomas , le
dépouiller de la Savoye , ils en re-
vinrent à le flatter de la Souverai-
neté du Milanois. « J'ai ordre , lui
» disoit le Comte Duplessis Ambas-
» sadeur de France à Turin , de vous
» offrir dix mille hommes d'infan-
» terie & deux mille de cavalerie,
» qui seront entretenus pendant trois
» ans , aux dépens du Roi mon Maî-
» tre : si votre Altesse & quelques
» autres Princes d'Italie veulent s'u-

on verra bientôt , Généralissime des troupes
de la ligue. Grand Richelieu ! Idole tant
fêtée , tant encensée ! Que serois tu si Marie
de Médicis , Gaston , Buckingham , Olivarès &
les autres avoient eu la moitié du génie qui
te fut opposé dans cette rencontre ?

» nir à nous pour chasser les Espa-
 » gnols du Milanois. Et Sa Majesté
 » n'y prétend rien : elle n'en demande
 » pas la moindre portion. Les Po-
 » tentats Italiens ses confédérés,
 » partageront entre eux la conquête.
 » La démolition des fortifications de
 » Monmélian, la cession de Cavor,
 » de Revello & des vallées en dé-
 » pendantes ; c'est tout ce que de-
 » mande le Roi mon Maître, & ce
 » qui, bien loin de vous être oné-
 » reux, tournera évidemment à votre
 » avantage à raison de la facilité, de
 » la célérité avec laquelle vous re-
 » cevrez les secours de France » (1).

Par ces raisonnements & autres
 semblables, il n'étoit pas difficile de
 juger que les François ne vissoient
 qu'à se rendre toujours plus maîtres
 du passage des Alpes, non pour être
 mieux à portée comme ils disoient
 de secourir l'Italie, mais pour la te-
 nir en respect & y prendre la place

(1) Voyez Mémoires du Maréchal Du-
 plessis & Vassor, hist. de Louis XIII, tome
 2. page 117.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 65
des Espagnols. Qu'ils sont petits quelquefois ces profonds & sublimes politiques ! Ils ne rougissent pas d'employer les plus vulgaires , les plus grossiers artifices. Que pouvoit-on imaginer qui ne fut audeffus du prétexte , allégué pour tirer des mains du Duc de Savoye & Revello place munie dès-lors de bonnes fortifications , située au debouquement de la vallée du Po , par laquelle on descend de Dauphiné en Italie ; & Cavor , qui servoit pour ainsi dire de retranchement à Pignerol , aux vallées de la Perouse , autre porte de l'Italie , ainsi qu'au reste du Piémont ? Maîtres de ces deux postes , les François n'avoient plus de passage à demander aux Ducs de Savoye. Victor Amedée voyoit donc clairement que Richelieu ne vouloit qu'aggraver la servitude où il s'étoit mis en cédant Pignerol. Il voyoit que toutes ces belles espérances sur le Milanois n'étoient que du vent , & qu'à tout événement il lui seroit fort inutile d'étendre ses possessions en Lombardie, si les François devenoient maîtres absolus des Alpes , c'est-à-

dire de le fatiguer, de l'attaquer toutes les fois que bon leur sembleroit. Ces considérations l'affermissoient dans le dessein de rester neutre. Elles le soutinrent contre les instances du
 * M. de Sa-
 bran. nouvel Ambassadeur *, comme elles l'avoient soutenu contre celles du Duc de Crequi. On juge bien que le Pape, les Vénitiens & le grand Duc, qui avoient rejeté la confédération à la première ouverture & dont la position n'avoit point changé, résistèrent plus inébranlablement encore que le Savoisien, aux nouvelles sollicitations de Richelieu.

An. 1635. Il y avoit cependant près de trois ans que les deux Cours, & sur-tout celle de France, manœuvroient fourdement l'une contre l'autre, & qu'elles se préparoient à la guerre. Elles éclatèrent enfin, & publièrent des manifestes où, avec bien plus d'animosité que de raisons, chacune s'efforçoit de prouver qu'elle ne pouvoit se dispenser d'allumer un incendie qui alloit embraser toute l'Europe, & qui indépendamment de la rivalité subsistante depuis si long-temps entre les Maisons d'Autriche & de France,

tiroit immédiatement son origine des ressentimens particuliers de Richelieu, contre la vie duquel on venoit de découvrir une conjuration ourdie, à ce qu'on croyoit, ou à ce qu'on vouloit faire croire, par la Reine mere Marie de Médicis, qui s'entendoit avec les ennemis de son fils & avec ceux du Ministre (1).

Ce pas décisif étant fait; je veux dire la déclaration solennelle de guerre entre les deux couronnes, signée par Louis, le 11 Juin 1635: les Princes d'Italie qui se trouvoient dans le cas de craindre la France, en furent traités avec moins d'égards. Bellievre, le troisiéme que Richelieu envoyoit extraordinairement en Italie, ainsi que Duplessis, Ambassadeur ordinaire à Turin, eurent ordre de signifier au Duc qu'il eut à choisir sur le champ, de la ligue ou de la guerre. Ces longues menées aboutirent donc enfin à un traité conclu

(1) Voyez Grotius, lettres 409 & 410. Vassor, hist. de Louis XIII, page 401, An. 1635.

33 RÉVOLUTIONS

le 11 Juillet *, entre le Roi de France
 * *A Rivoli.* & les Ducs de Savoye , de Parme
 & de Mantoue. Celui-ci qui devoit
 tout aux François & qui venoit
 d'essuyer de la part des Espagnols ,
 des demandes indiscrettes , accompa-
 gnées même de menaces , y fut
 entraîné par gratitude & par ressentiment ; le jeune Farnèse par effervescence, par amour de la gloire (*) ;
 mais Victor obéit à la nécessité, il

(*) Amour aveugle & qui faillit à lui
 coûter bien cher ! Son expérience, jointe
 à tant d'autres plus tristes encore, apprend
 aux petits Souverains combien ils doivent
 être réservés à prendre parti entre deux
 Puissances du premier ordre. Il faut tou-
 jours qu'il y ait quelqu'un de sacrifié
 dans ces occasions ; & le sort a manqué
 rarement de tomber sur celui qui étoit le
 moins en état de le conjurer ; comme ces
 humeurs acres & malignes qui après avoir
 fouetté le sang plus ou moins longtems ,
 vont se jeter sur la plus foible partie de
 notre machine. Indépendamment de l'exi-
 guité de ses propres forces, le Duc de Parme
 étoit le plus exposé aux coups des Es-
 pagnols. Il sentit dès la premiere campagne
 tout ce qu'il avoit à craindre, courut assez
 étourdiment à Paris & en rapporta des pro-

D'ITALIE, LIV. XXIII. 69
ne lui fut pas possible de garder , ainsi
que Rome , Venise & Florence , cette
neutralité pour laquelle il combat-
toit depuis si long temps. Il est vrai
qu'ayant été fait Généralissime des
troupes de la ligue , en deça des
Monts , il se conduisit avec tant de
modération , qu'en total cette guerre
fut peut-être plus avantageuse que
nuisible à l'Italie. Peu nombreuses &
montant au plus à vingt mille hom-
mes , les armées Espagnoles & Fran-
çoises assiégèrent lentement de for-
tes places , en sorte que la Lombar-
die elle-même , théâtre des hostilités,
n'en recevoit aucun dommage , tan-
dis que la consommation & l'entre-
tien des troupes enrichissoient une infi-
nité de particuliers. Victor-Amedée
n'auroit eu même qu'à se féliciter de

messes magnifiques avec lesquelles il ne
put cependant que mesurer l'étendue de ses
pertes. Heureux encore que le Gouverneur
de Milan daignat lui tenir compte de sa
rénonciation à la ligue & surtout que son
domaine, envahi ou ravagé par les Espa-
gnols , relevat du Saint-Siège. Voyez Mu-
ratori, An. 1635-36.

la violence que lui avoient fait les François , si une mort prématurée ne l'eut enlevé sur la fin de la troisiéme campagne.

An. 1637.

La mort du Duc de Savoye fit tenir d'étranges propos en Italie & dans toute l'Europe ; si ce n'étoit même que Richelieu & les François en général , n'ont jamais passé pour empoisonneurs , on auroit pu croire qu'elle avoit été préparée dans un festin que lui donna le Maréchal de Créqui. (*) Quoiqu'il en soit , il est

(*) » Victor-Amedée , le Comte de Ver-
 » rue son Ministre & le Marquis Villa son
 » Général avoient mangé , le 26 Septembre
 » chez le Maréchal de Créqui. Peu de tems
 » après ils tomberent malades. Le Duc &
 » le Comte en moururent , mais le Marquis
 » plus robuste , en fut quitte pour trois ou
 » ou quatre jours d'indisposition. Il y avoit
 » eu précédemment de vives disputes entre
 » le Duc & Créqui ». Elles avoient com-
 » mencé avec la guerre. On juge bien que
 » cette *modération*, avec laquelle Victor se con-
 » duisit , irrita les François & Richelieu , qui
 » ne purent plus douter des intentions & des
 » vues de leur Généralissime. Il étoit clair que
 » celui ci ne s'occupoit que de maintenir l'équi-
 » libre entre les deux Puissances , d'empêcher

certain qu'une partie de l'Italie, & tout le Piémont, en furent plongés dans les horreurs des guerres civiles & étrangères. Peu s'en fallut que Richelieu ne s'emparât du gouvernement des Etats Savoisiens qu'il prétendoit dévolus à son maître, oncle maternel des enfans du feu Duc; & maître du Piémont, que n'auroit-il pas fait en Lombardie? Avant que Victor eut rendu le dernier soupir,

que les Espagnols, dont il pouvoit au besoin se prévaloir contre les François, ne fussent écrasés par les François mêmes. De là ces cris de fureur dont retentissoient la Cour & l'Armée de France & dont Victor-Amedée se moquoit avec tant de raison.

» De-là tous ces jugemens téméraires sur
 » la mort de ce Prince, tous ces bruits ex-
 » cités, accrédités par d'oisifs nouvellistes.
 » Indépendamment de la réputation de loyau-
 » té dont jouissoient les François, ajoute
 » Muratori, le fait est qu'il n'y eut rien,
 » que de très-naturel dans les symptômes
 » & les progrès de sa maladie & que les
 » Chirurgiens qui l'ouvrirent n'apperçurent
 » aucune trace de poison. » *Annali d'Italia.*
 tome XI. page 162. Voyez aussi Nani liv.
 10. Lazari, Motivi di guerra, part. 3 & Bru-
 zoni, liv. 5 page 1637.

l'Ambassadeur de France (1) imagina de s'emparer de Verceil, qui étoit, après Turin, la principale cité du domaine de Savoye. Il se fut même, par ses seuls artifices & sans le secours de Créqui, rendu maître de cette place, si le Marquis Villa n'en eut à propos renforcé la garnison. Sans doute que l'Emeri n'avoit point encore reçu d'ordre à cet égard; mais on vit dans la suite, qu'il avoit parfaitement interprété la volonté de son Ministre. Au premier avis de la mort du Duc, Richelieu lui envoya des instructions qui constatoient son projet de régir, au nom de Christine *, l'Etat de Savoye & d'en faire une annexe au visiriat de France (2). Il enjoignoit à l'Emeri de mettre tout

* Duchesse
Régente.

(1) L'Emeri, né dans la fange & monté à ce grade par la faveur de Richelieu, qui le jugea propre à ses desseins.

(2) Voyez Mémoires pour servir à l'Hist. du Cardinal de Richelieu, tome 2 pages 514, 557-58, & suiv. Vittorio Siri tome 8. page 481, & Vassor tome 9 pages 317 & suivantes.

en

en œuvre pour que le Conseil de la Duchesse fut composé en entier de personnages dévoués aux François, c'est-à-dire, de ses créatures. Il lui recommandoit sur toutes choses, d'écarter de Turin le Cardinal Maurice de Savoye, à qui, moyennant qu'il resteroit à Rome, il consentoit que l'on fit toucher les rentes confisquées par Victor Amedée (1). Quant au Prince Thomas, également ennemi des François & ayant quelque droit sans doute, de s'ingérer dans les affaires de Piémont, Richelieu s'en mettoit peu en peine. Ce Prince faisoit pour lors, la guerre en Flandre, & le Cardinal se flattoit d'avoir rangé le Piémont sous ses loix, avant qu'il lui fut possible de s'y rendre.

Il étoit encore un autre personnage sans lequel il ne pouvoit rien & dont, pour surcroît d'embarras, il avoit tout sujet de se méfier, le Pere Monod, confesseur de la Duchesse Christine & disposant souverainement de

(1) Lorsque Maurice eut embrassé le parti d'Autriche.

la pénitente, du Comte d'Aglié, son favori, ainsi que du Marquis de Saint Maurice, Ambassadeur en France (1). Il avoit paru quelques années auparavant, un petit Poème latin (2), où l'ingénieux & pétillant Jésuite ridiculisoit le génie martial, les campagnes de Richélieu, & surtout l'expédition de Pignerol. L'implacable Cardinal avoit juré, selon sa coutume, de faire payer cher à l'Auteur, ce satyrique badinage; mais des intérêts plus graves firent taire son ressentiment: on voit même encore une lettre de Richelieu, au Pere Monod, écrite à l'occasion d'un magnifique présent qu'il lui fit * au nom de Louis XIII, & par les mains de la Duchesse, pour y ajouter sans doute un nouveau prix. Mais le pré-

*Du vivant
de Victor
Amedée.

(1) Voyez premiere instruction à l'Emeri chez Vassor, page 319.

(2) Il étoit intitulé, *Presul Galeatus*, le Prélat cuirassé.

(3) Voyez Tesauro, *origine della guerra civile del Piemonte*, page 52 & suivantes.

sent & la flatteuse épître du Cardinal furent inutiles. Monod ne l'en aimap
pas davantage : suivit la cabale du
fameux Pere Caussin *, tendante à * Confes-
la destitution de Richelieu, qui ne seur de
scut pas d'abord à quel point le Con- Louis XI
fesseur de Chrifline y avoit trempé(1).
Cependant soit qu'il en eut quel-
que soupçon, soit que ses talents
& sa dextérité lui fissent ombrage,
soit enfin qu'il désespérât de se l'asser-
vir jamais entièrement, il auroit
bien voulu l'éloigner de la Régente.
Mais quand il eut découvert sa cor-
respondance avec Caussin, on ne sau-
roit imaginer l'emportement avec le-
quel il le poursuivit. Il faut avoir
lu ses dépêches au Ministre, rési-
dent alors à Turin, pour concevoir
une partie de ses fureurs. Indifférent
sur tout le reste, il sembloit que Ri-
chelieu eut attaché la destinée des
deux États & la sienne à la perte
de ce Jésuite. Est-ce à l'inconfidé-
ration de celui-ci, ou bien à l'aveu-
gle haine que lui portoit Richelieu,

(1) Il en étoit peut-être, l'Auteur.

qu'il faut attribuer ce qui se passa pour lors en Piémont , en Italie , & entre les Armées Espagnoles & Françoises ? Il est , (1) du moins certain qu'en cédant à l'opiniâtre poursuite de Richelieu , en confinant son Jésuite dans le Château de Monmélian , la Duchesse de Savoye crut enflammer la Cour de France & en être infiniment mieux servie (2).

Cependant le Prince Thomas de Savoye étoit passé de Flandres en Italie. S'il n'apporta pas les troubles en Piémont , devenu dès-lors le

(1) Voyez les lettres du Cardinal de la Vallete & du Comte Philippe d'Aglié au Cardinal de Richelieu , dans l'histoire du règne de Louis XIII , *in-fol.* & Guichenon tome 2 , page 928.

(2) J'ai fait d'autant plus volontiers mention de ce Jésuite , qu'il eut une part très-considérable aux affaires du temps ; quel dommage qu'avec tant de zèle & de fidélité il n'ait pas été plus modéré & plus circonfpect ! C'est lui , s'il eût été moins occupé d'intrigues & Richelieu moins acharné à la perte de quiconque osoit lui résister , qui auroit pu nous donner une histoire exacte & curieuse du Piémont.

théâtre des hostilités , sa présence rendit cette guerre bien plus vive & plus cruelle. Maurice & lui firent cause commune : ayant contractés de nouveau avec le Marquis Leganès , Gouverneur de Milan , ils voulurent forcer Christine à quitter la Régence, à leur abandonner la tutelle de Charles Emmanuel II, qui avoit succédé quelques mois après le décès de Victor , à François - Hyacinte , son frere aîné. Mais les événements divers de cette guerre civile ou domestique ; ce qu'en eurent à souffrir les États de Savoye , divisés en deux partis , & non moins tourmentés par les Espagnols , ligués avec les deux freres , que par les François défenseurs de la Duchesse ; tous ces détails , recueillis si avidement dans les cercles de l'Europe & ensuite , dans les Mémoires concernant les affaires d'Italie , appartiennent à l'histoire particulière du Piémont & seroient déplacés dans celle-ci. Ce n'est pas que la maison de Savoye ne fut menacée d'une révolution : peut être que , dans le fond il s'a-

gissoit bien plutôt d'ajouter le Piémont aux Etats d'Espagne ou de France que de décider qui, des oncles ou de la mere du jeune Duc devoit avoir la Regence. Mais les choses eurent une autre issue ; & après tant de chocs , de contre-marches & d'assauts , de Siéges (*) entrepris & levés, de places

(*) Celui de Turin est remarquable par deux particularités , dit Muratori. Le Maréchal d'Harcourt avoit serré indissolublement le corps de la place. Le Prince Thomas qui la défendoit, manquoit de poudre & ne pouvoit plus communiquer avec le Marquis de Leganès , arrêté par des contre-vallations inattaquables ou jugées telles. » Dans ces extrémités , les Espagnols qui » se trouvoient plus à portée de la place , » imaginèrent de jeter dans la place même des bombes contenant environ dix livres de poudre. D'autres assurent que les » assiégés avoient commencé par envoyer à » Leganès des boulets qui portoient dans » leur sein des lettres & avis ; que le canon d'où partoient ces boulets étoit appelé *le Courier* ; & que de-là vint aux » Espagnols l'idée de faire voler dans la » Cité de plus vastes globes , chargés eux-mêmes de poudre & de salpêtre. On dit » encore que ces bombes munitionnaires, » dont d'autres mortiers , chargés simple-

emportées & rendues , d'accords conclus avec beaucoup de peine (1) & rompus aussitôt ; on finit par se retrouver au même point d'où l'on étoit parti. Les Espagnols , malgré toutes les manœuvres de la Cour de France , conserverent leurs Etats de Lombardie ; les François eurent ,

» ment à poudre , annonçoient le départ ;
 » étoient de l'invention d'un Bergamasque
 » appelé François Zignoni. L'autre parti-
 » cularité est que parmi les morts que les
 » assiégés laisserent dans une sortie , on trou-
 » va une Allemande qui n'avoit jamais vou-
 » lu se rendre. Entrée fort jeune & sous
 » l'habit d'homme dans un Régiment de
 » Cavalerie , elle étoit montée à force de
 » bravoure & de promesses au grade de
 » Capitaine. On l'appelloit le Capitaine
 » Cappone , à raison de son menton eunu-
 » cal. Ce Capitaine femelle avoit une com-
 » pagne qu'il disoit être sa femme. Il faisoit
 » très-assiduellement sa cour aux dames & n'é-
 » toit pas même des moins entreprenants.
 » Son audace lui couta la vie dans cette
 » rencontre & à la dépouille on reconnut
 » son sexe. *Annali d'Italia*, tome XI, page
 179 , An. 1640.

(1) Entre la Duchesse Régente & les Princes Maurice & Thomas ses beaux freres.

80 R É V O L U T I O N S

comme auparavant Pignerol en propriété & Casal en dépôt, & les autres confédérés la même étendue de terrain énoncée dans le traité de Quarasque. Cependant se voyant nantis de la forte place de Casal, située au centre de la Lombardie ; possesseurs de Pignerol qui leur assuroit le passage des Alpes ; maîtres sous prétexte de défendre leurs nouveaux Domaines de s'ingérer dans les affaires d'Italie ; les François en vinrent jusqu'à se croire en état de le disputer aux Espagnols, qui possédoient une si grande partie de la contrée.



CHAPITRE VI.

Duché d'Urbain dévolu au Saint-Siège. Vastes desseins, travaux, & intrigues des Barberins : leurs querelles, avec différentes Puissances d'Italie.

L'ITALIE enfantoit d'ailleurs assez de différens, de contestations & de débats, où les François s'introduisoient, tantôt à l'invitation des Italiens mêmes, tantôt de leur propre mouvement, c'est-à-dire de celui de leur ambition & de leur vanité qui, exaltées par les progrès qu'ils faisoient audelà des Monts, brûloient de se montrer endeca. Et ce ne fut pas seulement en Lombardie, où ils n'avoient cessé de combattre depuis 1630, qu'ils voulurent étaler leur puissance : Rome elle-même, Naples & la Toscane en furent successivement le théâtre. Mais il convient de reprendre d'un

peu plus haut les affaires de la Rome & des Provinces voisines.

L'octogénaire Duc d'Urbin , François Marie de la Rovere , n'avoit eu , ou pu élever qu'un fils , le licentieux , l'effréné Frédéric Ubald , qui fut trouvé mort dans son lit , sans aucun symptôme précédent de maladie. L'événement appartient à l'année 1623 , & fut expliqué selon l'usage , d'une infinité de manieres , malgré la notoriété des dissolutions du défunt. Il n'en resta qu'une fille posthume , appelée Victoire , que son ayeul se hâta de fiancer & d'envoyer malgré les rigueurs de la saison , à François II, Grand Duc de Toscane. On trouva bien assez étrange que le bon vieillard livrat en d'autres mains une jeune & tendre enfant qui formoit toute sa postérité & renonçât au doux (1) plaisir de la voir croître sous ses yeux. • Il est à propos , • répondoient les apologistes & les • confidens , que la Princesse soit • élevée en Toscane , qu'elle en ap-

(1) Voyez Catalan , *pref. ad Murat* tome 21 , page 12. Edit. de Rome.

» prenne de bonne heure, la langue
 » & les usages. Peut-elle connoître
 » & captiver trop tôt la Cour de
 » son futur ainsi que le peuple sur qui
 » elle doit régner? » Mais le prétexte
 tout plausible & spécieux qu'il étoit,
 n'en imposoit à personne. On savoit
 combien l'ambitieux Comte Mam-
 miani, favori du vieux Duc; com-
 bien le Duc lui-même avoit d'aver-
 sion pour la famille Pontificale; &
 ce fut en effet ce qui précipita les
 fiançailles ainsi que le départ de
 Victoire.

Le Duché d'Urbin étoit, comme
 on sait, Domaine du Saint-Siège.
 Jule II ne l'avoit d'abord conféré
 à sa famille que pour trois généra-
 tions. Paul III, en considération de
 sa nièce mariée à Gui Ubald de la
 Rovere, l'avoit inféodé à perpétuité;
 c'est-à-dire jusqu'à l'extinction de la
 ligne masculine; extinction très pro-
 chaine ainsi que la dévolution, at-
 tendu la décrépitude de François-
 Marie (1). Le Comte Mammiani,

(1) Voyez *Memorie Storiche*, concer-
 nenti la devoluzione dello Stato d'Urbino alla
 sede Apostolica. page 14 & suivantes.

qui servoit chaleureusement le grand Duc & qui connoissoit l'instabilité de son vieux Maître , se hâta donc d'envoyer à Florence la jeune Victoire, de la faire passer dans les mains de l'époux qui lui étoit destiné ; ce qui écartoit toute idée de la donner à d'autres. Possesseur de l'unique héritière des la Roveres , on sent bien que Ferdinand , malgré l'exclusion prononcée contre les femmes n'étoit pas sans espoir d'obtenir le Duché d'Urbin ; soit en s'assurant , à force ouverte & du vivant du Duc régnant , des plus importantes places ; soit à la faveur de quelque heureuse négociation avec la Cour de Rome.

Outre les Toscans , prétendants en vertu des droits que la Princesse d'Urbin leur apportoit à la succession , pour ainsi dire vacante , il étoit beaucoup question des Ducs de Lorraine, comme uniques héritiers & descendants de Catherine Médicis , Reine de France , héritière elle-même , & propre fille de Laurent Médicis , fait Duc d'Urbin sous Léon X. On fait qu'en matière d'Etat des titres à peine colorés , mais

soutenus à propos par des forces supérieures, l'ont emporté mille fois sur les droits les plus clairs, les plus incontestables. Si les Lorrains donc ou les Toscans eussent réussi à se mettre en possession de l'Etat d'Urbain, ou ils s'y seroient maintenus, ou pour les en chasser, l'Italie auroit vu s'allumer une guerre aussi longue & sanglante que celle qui se fit en Lombardie pour la succession de Mantoue. Mais la mort du Comte Mammiani, qui fier de sa toute puissance sur l'ame de son Maître, se vantoit d'en départir les Etats à qui bon lui sembleroit, soulagea la Cour de Rome. Ses droits ne trouverent plus d'oppositions, pas même de la part du Toscan & du Lorrain, qui se désistèrent faute de moyens & d'appuis.

Monté au plus fort de cette fermentation sur le Trône sacerdotal, Urbain VIII s'en occupa sans réserve, tant la réunion de ce Duché lui parut propre à illustrer son Pontificat. Animés, probablement par l'espoir d'en être investis à leur tour, ses parents le seconderent avec un

Memor.

Storiche.

ubi sup. p.

19.

zele égal. Deux Prélats encore , Santorio & Gessi , qui se haïssoient autant & plus qu'ils ne différoient de caractere & de mœurs le servirent admirablement. Pourvu de l'Archevêché d'Urbin , Santorio gagna par ses vertus , l'estime & l'amour des citoyens. Le Cardinal Gessi , qui y fut envoyé par le Pape en qualité de Gouverneur réussit malgré la haine publique , à maintenir le vieux Duc dans la résolution d'abandonner ses Etats aux Ministres Pontificaux. Le Cardinal de Saint - Onufre lui-même , que le Pape son frere avoit tiré d'un Couvent de Capucins & envoyé à Sinigaglia , Cité du Duché d'Urbin eut part aux opérations ainsi qu'au succès. Telles furent en un mot , l'activité , l'intelligence , la souplesse des Ministres & créatures du Pontife qu'il jouit réellement & du vivant même du Duc (*), & resta

(*) » Sageffe , pénétration , amour des
 » lettres , bienfaisance , affabilité , on ne sa-
 » voit , dit Muratori , laquelle étoit plus do-
 » minante dans le caractere du Duc Fran-
 » çois Marie. Pere de son peuple , non idéa-

paissible possesseur en 1631, où la dévolution fut consommée par le décès de François-Marie. Le Grand Duc de Toscane, qui avoit besoin

» lement comme le sont tant de Souverains,
 » mais effectivement & dans toute la rigueur
 » du terme ; il étoit payé du plus tendre,
 » du plus ardent retour. Les vexations &
 » les dangers, où sa mort alloit exposer
 » ses chers sujets, le firent trembler. Cette
 » considération l'emporta dans son ame in-
 » finiment sensible, sur toutes les autres &
 » le détermina, dès 1625, à remettre ses Etats
 » au Pape, sous la condition expresse qu'il
 » n'y seroit levé aucun nouvel impôt & se
 » réservant jusqu'à sa mort le droit de re-
 » mettre, de moderer les quotités, de faire
 » aux contribuables toutes les graces qu'il
 » jugeroit à propos. Le bon vieillard choisit
 » pour retraite *Castel-Durante*, qu'Urbain
 » VIII, éleva depuis au rang de Cité, sous
 » le nom d'Urbanie. Le Cardinal Berlingieri
 » Gessi, prit au nom du Pape, possession
 » de ce Duché composé des Cités d'Urbain,
 » de Pesaro, de Gubbio, de Sinigaglia, de
 » Fossombrune, de Saint-Léon, de Cagli,
 » de la susdite Urbanie, & d'autres places
 » ou Châteaux, le tout situé dans un Pays
 » charmant quoique montueux. . . . François
 » Marie survécut près de six ans, non sans
 » se repentir, comme on peut le croire. Il
 » étoit journellement mortifié par la cham-

38 R É V O L U T I O N S

d'une dispense de Rome pour épouser la petite fille du feu Duc, sa cousine Germaine (*), ne put ou n'osa rien entreprendre contre le Pontife & se contenta des allodiaux. C'est ainsi que de trois maisons élevées d'autorité Pontificale au rang de Souveraines, Farnèse, Médicis & la Rovere; celle-ci fut la première à défaillir, environ un siècle après sa création; & il étoit arrêté que les deux autres qui disparurent cependant plus tard, ne compteroient que deux cents ans de règne.

Au reste, Urbain VIII donna,

» bre Apostolique. Disons mieux, il se re-
 » pentit dès le second instant. A peine eut-
 » il dépêché son Plénipotentiaire à Rome
 » qu'il lui expédia un courrier avec défense
 » de faire usage de ses pouvoirs. Mais l'en-
 » voyé sacrifia la retractation au soleil le-
 » vant & se hâta de conclure. *Annali d'Ita-*
lia, tome XI. pages 102 & 3, An. 1626.

(*) Comme étant fille de Claude Médicis, sa propre tante. Mais pourquoi cette considération ne l'avoit-elle pas arrêté d'abord, ou pourquoi l'arrête-t-elle en ce moment ?

dans cette occasion , une preuve infiniment rare de sa modération , de son zèle pour les intérêts du Saint-Siège. Y auroit-il du cynisme à dire que l'on n'a jamais vu les parents des gens d'Eglise en adopter , en respecter seulement les pieuses intentions ? Aggrandir , enrichir la famille fut toujours , selon le monde la première obligation des grands bénéficiers ; & l'on juge bien que les Barberins ne se piquoient pas de penser mieux que leur siècle. Ils comptoient fermement que l'un d'eux alloit être investi du Duché d'Urbin ; une foule même de courtisans , de flatteurs , d'ames intéressées à l'aggrandissement de cette famille , y pouffoit le Pontife ; traitant de rêveries toutes les bulles ou ses prédécesseurs défendoient si sévèrement l'inféodation des Etats d'une certaine importance. Ouvrons les Annales de Rome & nous verrons combien le népotisme y trouva , de tout temps & dans tous les ordres , de fauteurs & d'apologistes ; combien ils furent toujours fertiles en prétextes pour aveugler le Pontife régnant sur l'am-

bition des siens : & celui-ci devoit sentir d'autant plus d'attraits à gratifier un frere ou neveu de cet appanage, délaissé successivement par les Montefeltro & la Roveres, qu'il n'avoit rien à craindre des autres Puissances.

Loin d'y former opposition, elles s'y prêtoient de la meilleure grace : toutes lui faisoient à ce sujet les plus vives instances. Les Espagnols surtout, qui ne pouvoient que perdre à l'ampliation de l'état Ecclésiastique si voisin du Royaume de Naples, auroient été charmés que le Pontife eût inféodé de nouveau le Duché d'Urbin, se flattant d'y prendre le même ascendant que sous les derniers Ducs. C'étoit ainsi, ou à-peu près, que raisonnoient les Cours de Florence, de Parme, de Modène & la République de Venise, toutes plus ou moins intéressées à ce que le Domaine des Papes, qui les confinoit, ne s'étendît pas au point de former une Puissance trop menaçante. La France elle-même ne montrait, ne sentoit aucune répugnance à voir un Barberin Duc d'Urbin, estimant

D'ITALIE, LIV. XXIII. 91
plus avantageux que nuisible à ses
desseins sur l'Italie que celle-ci eût
à lui opposer plusieurs Souverainetés
foibles & retrécies au lieu d'un
petit nombre de grands & redoutables
Terriens. Mais tout fut inutile,
Urbain inébranlable, & le Duché
réuni à l'Etat du Saint-Siège

Les Barbérins ne laisserent pas
d'avoir une part considérable à la
dépouille des Ducs d'Urbain. L'extinction
de cette famille fit vaquer la
préfecture de Rome, dignité ou charge
héréditaire, transmissible aux hoirs
mâles à la maniere des fiefs & qui,
indépendamment d'un honorifique
immense, valoit douze mille écus
de rente. La famille Pontificale en
fut investie dans la personne de Dom
Thaddée Barbérin; ils eurent pendant
le long pontificat d'Urbain, assez
d'autres occasions de satisfaire leur
ambition, d'accumuler les dignités,
d'étendre leur crédit & leur puissance.
Il est vrai que le choc des armes Autrichiennes & Françoises, dont l'Italie
retentit durant tout le regne de ce
Pape; que la nécessité où étoient
tous les Potentats d'Italie de se tenir

sur leur garde, & les peines qu'Urbain lui-même fut obligé de se donner, comme pere commun, pour amener les deux grandes Puissances à la paix, ne permirent pas aux Barbérins d'entreprendre rien de mémorable contre les Princes voisins. Mais comme l'ambition, loin de s'atiédier au sein des grandeurs, y devient, au contraire, plus active, plus dévorante, les neveux d'Urbain conçurent sur la fin de sa vie des projets étranges : ils voulurent marcher sur les traces des Médicis, & même des Borgia. De-là l'incendie de plusieurs cantons d'Italie ; incendie où la Romagne, la Toscane & le Duché de Parme, furent menacés de tous les maux dont l'Espagne, la France & les Princes de Savoye affligèrent le Piémont & la Lombardie.

L'étincelle qui l'alluma jaillit des démêlés d'Odoard de Parme avec les Barbérins. [Ceux-ci convoitoient depuis long-temps le Duché de Castro, premier apanage des Farnèses, situé dans le voisinage de Rome. Ils imaginèrent d'abord d'épouser une fille du Duc

de Parme , qui ne jugea pas à propos d'acheter leur alliance à si haut prix. Mais Odoard ne tarda pas de sentir les effets de leur vengeance. Les Barbérins enclouèrent la traite de ses grains de Castro , qui en formoient le plus clair revenu , ameutèrent ses créanciers & lui firent mille autres indignités. Furieux , ne doutant plus que les neveux d'Urbain ne voulussent lui enlever ce domaine, Farnèse se prépara dès-lors à les recevoir & se hâta de faire réparer les fortifications de Castro ; ce qui fut traité par les Barbérins de rébellion commencée , & suivi, bien-tôt après , d'un monitoire , enjoignant au Duc de raser ces fortifications, sous peine d'attirer sur sa tête toutes leurs foudres spirituelles & temporelles.

On a dit que ce Duc de Parme n'enfantoit que des projets démesurés & gigantesques ; on le voit trop souvent , en effet , oublier l'exiguité de ses Etats. Mais que dire des Barbérins & de leur aveugle confiance en l'autorité d'un oncle décrépît ? N'y avoit-il pas de la folie à vouloir élever l'édifice de leur grandeur

sur une telle base. C'est un problème plus difficile qu'on ne pense , de savoir qui des contendans méconnoissoit davantage sa position. Outre que les Barbérins furent évidemment les agresseurs , Odoard déploya une audace , une intrépidité qui ressembloient fort à l'héroïsme & qui n'ont été que médiocrement senties des Historiens.] Enfin , les Barbérins en vinrent à la guerre ouverte ; le Duché de Castro fut assailli par les troupes Pontificales ; il fut envahi.

An. 1641.

L'invasion de Castro , qui annonçoit une ambition effrénée , fit faire de sérieuses réflexions aux Princes Italiens , qui étoient tous plus ou moins mal avec les Barbérins & devoient craindre , par conséquent , que l'oppression du Duc de Parme ne fût le prélude de celle de quelqu'autre. Le Duc de Modène , François I (*) étoit , après Farnèse , le

(*) Et non Alphonse III, comme le dit M. de Nina. Cet Alphonse , fils & successeur de César d'Este , vivoit bien encore : mais au fond du Tirol & sous l'habit de Capucin , qu'il avoit pris en 1629 , quatre

plus aigri contre le Pape & même le plus effrayé, comme étant le plus foible. Outre le chapeau refusé à son frere & quelques autres griefs plus ou moins récents, François n'ignoroit pas qu'Urbain montroit, à tous ceux qui entroient dans son cabinet, les prétendus titres de l'Eglise sur Modène & Reggio, titres qu'il ménaçoit assez souvent de faire valoir à force ouverte. Le Grand Duc de Toscane, Ferdinand II, n'étoit pas moins ulcéré des clameurs & satyres des Barbérins contre sa famille, que ceux-ci avoient traitée d'usurpatrice, appellant tous les Médicis tirans de la Toscane & de Florence, où ils avoient eux-mêmes parû avec distinction du temps de la République. Ces semences de haine, produites par un souffle d'esprit Républicain qui restoit encore aux citoyens de Flo-

ou cinq mois après son avènement au Duché de Modène. Son fils, François I, régnoit par conséquent depuis plus de dix ans & d'une manière qui ne faisoit nullement regretter son pere, Voyez *Annali d'Italia*, tom. XI, page 118. An. 1629.

rence, avoient été depuis fomentées par d'autres dégoûts effuyés & donnés dans le temps qu'Urbain n'étoit encore que Cardinal, & sur-tout par la succession de la Rovere & de Montefeltro, que les Grands Ducs prétendirent disputer au Saint Siège. Quant à la République de Venise, le Sénat avoit arrêté, pendant la dernière vacance du trône Pontifical, que les lettres de Noble Vénitien, expédiées jusqu'ici aux neveux des Papes, sans qu'ils eussent besoin de les demander, ne seroient accordées à l'avenir que sur requête. En conséquence il fallut que les Barbérins postulassent un titre, dont il sembloit alors qu'on ne pût se passer; ce qui leur parut bien amer. Mais ce qui suivit de leur part le parut bien davantage à la Seigneurie. On lisoit au bas d'un grand tableau, représentant l'entrée d'Alexandre III dans Venise & placé dans la grande sale du Vatican, un pompeux éloge de cette République gravé du consentement & par ordre exprès de Pie V: Urbain le fit radier, ce qui étoit une marque non équivoque & infiniment sensible de son

son animosité contre le Sénat. Outre les querelles étouffées quelques années auparavant par l'interposition de la France & réveillées sous Urbain , les Vénitiens ne pouvoient encore lui pardonner qu'à l'occasion de la Bulle déférant aux Cardinaux le titre d'Eminence , il eût refusé si opiniâtement de comprendre la Seigneurie dans l'exception des Têtes Couronnées. Toutes ces aigreurs , qui stimuloient depuis plus ou moins longtemps Urbain VIII & les autres Potentats d'Italie , furent d'abord tempérées par le commun & suprême intérêt qu'ils avoient tous à veiller sur ce qui se passoit en Lombardie où la France & l'Autriche se portoient les plus rudes coups. Mais quand on vit les deux Puissances réduites à des forces égales ou plutôt également affoiblies ; quand on vit que cette guerre étoit définitivement resserrée dans les limites du Milanois & du Monferrat , pour lors chacun écouta ses mouvemens de haine ou de défiance contre le Pontife & ses neveux.

Il n'y en avoit cependant aucun ;

Tome VIII.

E

excepté Odoard le plus fougueux & le plus offensé, qui n'eût préféré la défensive à une guerre ouverte. [Ils pensoient que des dispositions si manifestes , à faire cause commune avec le Parmesan , suffiroient pour en imposer aux Barberins. Mais ceux-ci qui sembloient prendre plaisir à les désabuser , avoient déjà rassemblé une Armée nombreuse & demandoient fierement le passage au Duc de Modène pour tomber sur l'excommunié & rebelle Odoard. Il n'y avoit plus moyen de reculer. François d'Este , le grand Duc & Venise se montrèrent donc , mais point encore assez au gré de Farnèse , qui , sans compter le petit nombre de ses soldats traversa l'Etat de Modène malgré toutes les remontrances du Duc , son beau frere , & fut chercher l'Armée Pontificale , campée vers Bologne (*).

(*) Il avoit sous lui le Maréchal d'Etrée , qui n'y étoit pas cependant au nom de la France , mais seulement en attendant le retour des bonnes grâces de Louis XIII qu'il avoit perdues. Voyez *Annali d'Italia*, p. 190.

Odoard n'avoit point pris conseil de son seul désespoir, comme l'ont imaginé tous les Historiens. Il étoit sous les armes depuis cinq ou six mois comptant toujours que les trois Puissances voisines alloient lui donner le signal ou le lui demander. La levée & l'entretien de sa petite Armée lui avoient déjà fait engager & vendre ses plus précieux joyaux. Il falloit, de toute nécessité, la licentier ou la mener à l'ennemi. Nul danger d'ailleurs ne menaçoit ses Etats de Parme & de Plaisance, que les Vénitiens, le Toscan & le Modenois, au terme surtout où ils en étoient, n'auroient eu garde de laisser entamer. Enfin il crut, par ce trait de vigueur & d'audace, échauffer entraîner, ses défenseurs. Tous ces motifs échapperent à la foule des spectateurs peu faite, comme on fait, pour creuser si avant. On ne vit que vingt mille hommes du côté des Barberins, & quatre à cinq mille du côté de Farnese, qui fut regardé par conséquent comme un téméraire qui couroit évidemment à sa perte. Mais on cessa bientôt de le blâmer ou de

le plaindre , pour s'égayer aux dépens des Pontificaux. Cette nombreuse Armée se dissipa comme un essain de passereaux devant l'aigle ou le vautour. Le Général , Thaddée Barberin , ne prit haleine que dans la forte enceinte de Ferrare. La terreur , qui se propage avec la rapidité du son , alla frapper les portes du Vatican & le vieil Urbain voulut se retirer dans le Château Saint-Ange.

Odoard parcourut donc en vainqueur une partie de la Romagne. C'étoit le cas , peut être , de s'établir , de se fortifier dans cette riche Province , non moins propre à faire subsister ses troupes qu'à lui procurer une paix avantageuse. Mais par un trait de modération , que son caractère & ses succès rendent presque incroyable , il l'évacua , sans y avoir même fait le moindre dégât , & rangeant les frontières de Toscane il vint s'établir à Castiglione d'où il envoya , sur le ton à la vérité d'un vainqueur , faire des propositions aux Barberins. Enchantés de le voir se jeter dans leur élément , dans une

carrière où ils auroient infailliblement la supériorité qu'il avoit eu dans l'autre ; les Barberins saisirent avidement l'ouverture, nouerent la négociation, & gagnèrent un temps considérable, pendant lequel on vit leurs bataillons se rassurer & grossir, tandis que l'oisiveté, la désertion, l'apparente proximité de la paix éclaircissoient ceux de Farnèse. Enfin l'hyver arrive ; & trop certain d'être joué, furieux contre ses alliés qui le livroient à lui-même dans une circonstance si décisive, Odoard ne peut que reprendre le chemin de Parme.

Ce n'est pas que sa destinée eût cessé d'occuper les Puissances dont il croyoit tant avoir à se plaindre. François d'Este, l'un des plus intéressés à conjurer l'orage, s'y étoit appliqué avec une telle ardeur que les Vénitiens & le grand Duc avoient enfin unis leurs forces aux siennes & déclaré la guerre au Pontife, ou, pour mieux dire, aux Barberins. Mais les confédérés n'avoient point encore de plan & tandis qu'ils délibèrent, avec leur lenteur ordinaire, sur les moyens

de sauver Farnèse, il part de nouveau, comme un trait; va se jeter sur le Ferrarois; & quoiqu'il n'eût que six Régiments d'infanterie, autant de cavalerie ou de dragons, & huit pièces d'artillerie, emporte d'emblée Bondeno & la Stellata, places importantes qu'il se hâta de fortifier encore. Nanti, à tout événement, de l'équivalent de Castro, Farnèse ne songea plus qu'à s'y maintenir, laissant aux alliés le soin de terminer la guerre & de châtier les Barberins.

Battus dans presque toutes les rencontres, tantôt par le Comte de Montecuculi (*), Général des troupes de Modène, tantôt par Louis d'Este commandant les troupes Vénitiennes, tantôt par le grand Duc Ferdinand II, ils persistoient avec la plus folle opiniâtreté.] Rome gémissoit, murmuroit même

(*) Que François I, Duc de Modene avoit fait venir d'Allemagne & qui acquit ensuite tant de célébrité à la tête des troupes Impériales.

hautement de leur voir dissiper avec une fureur si aveugle les trésors de l'Eglise. Mais ils investissoient si assiduement leur vieil oncle, que la vérité ne pouvoit percer jusqu'à lui. *Brusoni, lib. II.* Enfin il se trouva des ames assez vigoureuses pour se faire jour & représenter au Pape combien cette guerre allumée par l'ambition & les querelles particulieres de ses neveux *An, 1644.* endommageoit le Domaine ecclésiastique, scandalisoit la Chrétienté, & réussissoit mal à ses propres auteurs. Urbain, dont l'esprit, malgré le poids énorme des ans, conservoit une grande partie de sa vigueur *Nani, lib. I pag. 2* & de son feu, voulut la paix à tout prix. Le Parmesan rentra donc dans son Duché de Castro; & tout ce que recueillirent les Barberins, fut d'avoir augmenté indéfiniment l'animosité de leurs ennemis du dedans & du dehors, d'avoir aiguisé les traits qu'on leur lança de toutes parts à la mort de leur oncle. Cependant la paix faite avec Odoard Farnèse ne leur fit point quitter les armes: ils voulurent même les retenir après le décès d'Urbain VIII,

qui mourut au reste en la même année 1644, & auroit laissé une mémoire précieuse sans la dernière entreprise de ses [neveux. Son Pontificat fut d'ailleurs assez heureux. Parmi les louanges qui lui sont dues il en est une dont le sujet appartient à ce genre d'ouvrage & mérite plus particulièrement d'y être inscrit ; celle d'avoir été le premier, le seul même dans l'espace de plus d'un siècle, qui par des élans opportuns vers la France ait sçu contre-balancer les forces des Espagnols, qui rabattirent beaucoup en effet de cette hauteur insultante avec laquelle ils parloient à Rome & dans la plûpart des autres Cours d'Italie.



CHAPITRE VI.

Le Cardinal Mazarin succède à Richelieu : premieres opérations de ce Ministre sur l'Italie.

RICHELIEU, qui dirigeoit ou troubloit l'Europe à son gré, avoit précédé Urbain VIII au tombeau. Son Maître; je me trompe ! Son pupille, son disciple, son esclave, Louis XIII, en un mot, l'avoit suivi de fort près. On prédisoit, en tous lieux, que cette double mort, aggravée d'une minorité, d'une régence & des troubles qui en sont inséparables, alloit changer tout l'ordre des choses. Les calculs des politiques & des novellistes furent démentis. Le nouveau Ministère adopta, suivit même sans reserve & sans écart, les documens & les systêmes du précédent : en sorte que la marche des affaires intérieures & étrangères fut exactement la même jusqu'en 1648, où

naquirent les troubles si fameux de la fronde , excités directement contre Mazarin , créature , coadjuteur , successeur enfin de Richelieu & monté non-seulement au grand Visiriat de France , mais encore au même degré de considération , de pouvoir & d'autorité.

C'étoit effectivement sous les auspices de la Maison Barberin que Mazarin avoit fait les premiers pas vers tant de grandeur. Mais ne seroit-ce point un excès de simplicité de croire à la gratitude d'un ambitieux , d'un politique , d'un homme d'Etat ? Quoiqu'il en soit , Mazarin n'oublia pas de parer d'un motif si honnête tout ce qu'il fit au nom de Louis XIV & de la Régente , en faveur des neveux d'Urbain ; & sa reconnoissance étoit d'autant plus sublime , qu'ils venoient d'encourir , de ressentir même son indignation pour avoir fait élire le Cardinal Pamphile * , son ennemi. Malheureusement pour les admirateurs d'un si rare sacrifice on ne peut s'empêcher d'entrevoir qu'il le fit bien moins au souvenir du passé qu'à l'é-

* Innocent
X.

tat présent des choses, c'est-à dire, à sa politique, à son ambition. Né, élevé dans Rome, le Cardinal Mazarin y avoit encore son pere, des freres, des parens plus ou moins proches & quantité de ce qu'on appelle anciennes connoissances. Quels délices d'environner tout cela de sa gloire; d'en faire l'espoir ou la terreur de sa patrie; d'étaler dans la Capitale du Monde Chrétien, cette autorité suprême qu'il exerçoit sur la France; d'allarmer enfin, d'humilier cet Innocent X, qui avoit refusé la pourpre à son frere (1) ! C'est ainsi, & non sans de fortes raisons, qu'en jugerent les François, ennemis de ce Cardinal : leurs conjectures acquirent les droits de l'évidence, quand on le vit envoyer de ce côté les vaisseaux & les troupes du Roi qu'il auroit pu, ce semble, employer ailleurs avec plus d'avantage. Soit au reste que Mazarin n'écoutât que les mouvemens secrets de l'or-

(1) Pour lequel il avoit obtenu la nomination du Roi de Pologne.

gueil & de l'ambition ; soit qu'il eût en vue d'entraver la communication de l'Espagne avec le Royaume de Naples , & de ménager aux Escadres Françoises une échelle qui faciliteroit au besoin une descente dans ce Royaume même ; le Conseil de Régence arrêta qu'on iroit attaquer divers postes que les Espagnols occupoient sur la côte de Toscane.

Le Cardinal étoit ou paroissoit étroitement uni avec le Prince Thomas de Savoye , qui avoit pour ainsi dire passé du service d'Espagne à celui de France : du moins celle-ci n'avoit - elle point en Italie d'agent plus zélé ni de Coriphée plus intrépide. C'étoit au nom de Thomas qu'avoient été répandus , en 1642 , ces manifestes séduisans , où l'on invitoit les Puissances d'Italie à se liguer avec la France , qui leur promettoit le terrain à conquérir & autres gratifications. Le Monarque François ne cherchoit , disoit-on , que la sureté des Italiens & l'abbaiffement des Espagnols. Thomas , en son particulier , offroit au Duc de Parme ou à tout autre qui voudroit

s'unir avec la France , les Cité & territoire de Tortone dont il avoit été investi , sous le titre de Principauté (1). Un tel champion ne pouvoit manquer d'être recherché par Mazarin. Il le pressa de se rendre à Paris ; & entre ce Prince & lui fut concertée cette entreprise sur l'Italie , qui jetta les Espagnols , le Pape & les autres Puissances d'en deça les Monts , dans une si grande surprise , qui fut même , pour l'Europe entière , une preuve aussi convaincante qu'innattendue des forces de la France & de l'activité de son Ministre.

Les François n'avoient point encore acquis de réputation ni même d'expérience dans la Milice de Mer. On ne s'attendoit à rien moins , par conséquent , qu'à voir quarante cinq vaisseaux ou fregates de guerre & soixante autres voiles sortir des ports de Provence (2) , surgir aux

(1) Voyez l'histoire d'Italie de Jérôme Brusoni lib. 10 , page 243 , édit. de Lucques.

(2) Sous les ordres du même Prince Thomas & de l'Amiral Duc de Brézé , qui fut tué dans la bataille , livrée bientôt après à la hauteur de Telamone.

côtes de Toscane & débarquer fix mille hommes dans cette partie du Siénois, appelée *Maremma*. Le fort des Salines, Telamone & Saint-Etienne furent emportés rapidement. Mais il fallut s'arrêter devant Orbitello, place fortifiée par la nature & l'art & dans laquelle une troupe de braves avoit eu le temps de se jeter. Le siège étoit poussé & soutenu avec une vigueur égale, & cependant la flotte Espagnole venoit à toute voile sur celle des François. La bataille fut moins sanglante qu'on ne l'imaginoit : séparées par un coup de vent, après quelques bordées peu meurtrières, les armées retournèrent à l'ancre, chantant toutes deux victoire, & l'une avec autant ou aussi peu de fondement que l'autre. Mais le Vice-Roi, qui étoit revenu de sa surprise, ainsi que de ses terreurs pour Naples, ne s'étoit pas contenté de déployer toutes ses forces navales : il avoit, en même temps dépêché fix mille hommes de cavalerie & trois ou quatre d'Infanterie, que les François ne jugerent pas à propos d'attendre dans leurs lignes,

ni même dans aucun des postes qu'ils occupoient. En sorte que la perte de son jeune & brave Amiral (*), celle d'une partie de ses troupes & de ses vaisseaux fut tout ce que l'expédition valut à Mazarin.

Toute la France se déchaîna contre lui & contre ses engouements, seuls auteurs, disoit-on, du discredit où la Nation alloit infailliblement tomber en Italie. Mais loin d'être abattu par un tel revers & par les clameurs qu'il excitoit, Mazarin réquiepe sa flotte avec une vitesse incroyable, la fait voguer vers les mêmes parages, & Piombino ainsi que Portolongone ou l'Isle d'Elbe sont emportés plus ou moins rapidement (**). La conquête imprévue

An. 1646.
Octobre.

(*) On qualifioit le Duc de Brezé d'Amiral, parce qu'il en faisoit les fonctions. Mais il n'étoit réellement que sur-Intendant des mers, titre substitué à la charge d'Amiral, vacante ou supprimée.

(**) Les Historiens d'Italie assurent que Piombino fut vendu au Maréchal de la Meilleraie par François Bezza, qui passa au service de la France. Voyez *Annali*

112 R É V O L U T I O N S

de ces deux places , bien autrement importantes qu'Orbitello , fit changer de langage aux frondeurs & presque de système aux Italiens qui , voyant les François , contents jusqu'alors de figurer au pied des Alpes , se porter maintenant aux extrémités de l'Italie , crurent être menacés de tout ce que l'Espagne leur avoit fait essuyer ou craindre dans le siècle précédent.

d'Italia , tome XI. An. 1646. Au reste , Mazarin en savouroit d'autant mieux la possession qu'il étoit pour ainsi dire conquis sur le neveu d'Innocent X , qui en avoit le domaine utile.



CHAPITRE VII.

Fameux tumultes de Palerme & de Naples, en 1647. De Masaniello Chef des Rébelles Napolitains. Caractère, actions & fin de cet étrange personnage. D'un nommé Joseph Lest, devenu Chef des Palermitains à l'exemple de Masaniello. Pacification de la Sicile proprement dite.

LA guerre qui ravagea le Piémont, le Milanois & la Romagne, n'avoit osé, ce semble, approcher du Royaume des deux Siciles; mais ses belles Provinces ne laissoient pas d'être les plus malheureuses de l'Italie. Tous les coups qui se frapperent en Lombardie & dans les plus lointaines contrées de l'Europe, furent ressentis à Naples & presque aussi douloureusement que sur le théâtre des hostilités.

Ces répercussions jointes à l'administration la plus monstrueuse , faisoit que l'Etat se consumoit au sein même de cette paix profonde , qu'aucun ennemi du dedans ni du dehors n'avoit altérée jusqu'ici , c'est-à dire jusques vers le milieu du dix-septieme siecle.

La Cour d'Espagne y levoit continuellement des milices ; non pour la défense & la garde du Royaume même , ce qui eût été supportable : mais pour alimenter les guerres de Lombardie , de Flandres , de Catalogne, où elle avoit tantôt des rebelles à dompter , tantôt des ennemis étrangers à combattre , & toujours , par conséquent , des armées à nourrir. On conçoit quel vuide il en devoit résulter à la longue dans la population : les champs , les ateliers en étoient dévastés. Mais ce qui désoloit sur tout ces contrées ; ce qui en chassoit les malheureux habitans & les faisoit se jeter en foule sur les terres du Grand Seigneur , c'étoit l'énormité des tributs que les Vice-Rois exigeoient sous le nom de don gratuit & avec autant d'insolence que d'avidité. L'or des Napolitains cou-

loit perpétuellement & fans retour dans les mains des Espagnols. On compta cent millions d'écus extraits de ce Royaume dans l'espace seulement de treize ans que durèrent les vice-regnes de Montereï & de Medina de las Torrès, c'est-à-dire de 1631 à 1644. A peine en entroit-il, à la vérité, un cinquième dans les coffres du Roi : ses Ministres, ses Favoris, les Grands d'Espagne se partageoient tout le reste. Pour surcroit, le fardeau des gabelles & des impôts tomboit tout entier sur le bas peuple ; outre que la plupart des Barons & nobles Napolitains avoient l'art ou le crédit de s'y soustraire, la maniere de lever les tributs étoit si vicieuse qu'ils en percevoient eux-mêmes autant ou la moitié plus qu'il n'en passoit à Madrid.

Accoutumés de longue main à dévorer l'or du Royaume (1) de Naples, les Ministres Espagnols se le figuroient inépuisable. On ne ces-

(1) Voyez Jérôme Brusoni, liv. 13, pag. 443, édit. de Turin, & page 489, édit. de Lucques.

soit de leur représenter , de leur démontrer que la quantité d'espece enlevée par l'excès & la continuité de ces prétendus dons gratuits étant immense & ce que la circulation en rapportoit aux contribua-
bles évidemment nul , la source en devoit nécessairement tarir : il n'étoit pas possible de le leur faire entendre. Cependant la Cour d'Espagne avoit à soutenir des guerres coûteuses , qui renaissoient sans cesse & de toute part, qui rendoient chaque jour ses besoins plus vastes , plus urgents & lui faisoit épuiser l'art de pressurer les Napolitains au lieu de les soulager, D. Alphonse Enriquès *successeur de Medina, qui vit d'abord & s'efforça de faire voir à sa Cour l'impossibilité d'augmenter les tributs, d'exiger même les sommes arriérées (*), fut traité d'esprit lourd , d'homme nul , igno-

* Amiral
de Castille.

(*) Je souhaite bonne fortune à mon successeur , avoit dit Médina en partant de Naples : mais ce que j'y laisse est , à coup sur , très-peu de chose : cinq ou six droles de bon appétit pourroient aisément n'en faire qu'un repas , Brusoni , liv. 15.

rant , inbécille , & enfin rappellé comme il le demandoit. Se croyant un génie rare parce qu'il avoit l'ame infiniment dure (*), le Duc d'Arcos promit des merveilles & ne fut pourtant imaginer qu'un impôt tenté vainement sur les fruits , herbages & autres végétaux , devenus la ressource du peuple depuis que la mal-tote Espagnole avoit fait monter les viandes , le poisson & autres comestibles plus substantiels à un prix exorbitant. Les exacteurs trouverent un matin leurs comptoirs réduits en cendres. Ils en élevent d'autres & se consolent en maltraitant un jeune Pêcheur pris en contravention. Ce léger incident développa & mit dans son jour l'un des plus singuliers personages qu'on ait vus sur la scène du monde. Général , Monarque , Pere de la Patrie , on ne fait lequel de ces titres lui convient mieux , ni

(*) Il ne nous reste plus rien , lui dirent les députés du peuple qui vinrent le complimenter. — *Eh bien, leur répondit-il, vendez l'honneur de vos femmes & de vos filles & apportés m'en le produi.* Brusoni, liv. 15.

dans laquelle de ces fonctions il se montra plus admirable. Cet homme unique & d'autant plus incompréhensible que né & nourri au plus bas rang, il n'avoit pas la moindre teinture des lettres ni de politique, ni de guerre: ce jeune Pêcheur (1) surpris en contrebande, s'appelloit Masaniello, contraction ou corruption de *Tomaso Aniello*. C'est ainsi que Florence avoit vu, trois siècles auparavant (2), un Cardeur de laine marcher, pieds nuds & couvert de haillons, à la tête du parti populaire, créer une puissante République & se mettre à côté des plus grands hommes qu'eut produits cette Cité. Si le regne de Michel Lando fut de plus longue durée, Masaniello figura sur un plus vaste théâtre, ayant en quelque sorte pour spectateurs, tous les peuples d'Europe, attentifs, intéressés au dénou-

(1) Ou Marchand de cornets à tenir & prendre le poisson, comme d'autres Ecrivains l'ont prétendu. Quant à son âge, on convient généralement qu'il n'avoit que vingt-quatre ans.

(2) Lors de la révolution de Ciompi.

ment d'une si piquante tragédie. L'oubli d'eux-mêmes, au reste, leur zèle pour le bien public parut également vrai : ils montrèrent autant de désintéressement que de prévoyance & de vigueur. [Mais comme ces nouvelles convulsions de Naples renferment les plus grandes leçons que l'histoire puisse donner aux peuples & aux Souverains ; comme il ne seroit pas impossible que, dans ce siècle de longanimité, elles parussent tenir du romanesque & même du fabuleux ; nous ne pouvons gueres nous dispenser d'en montrer l'enchaînement avec d'autres secousses non moins violentes. Il n'est qu'un tableau en grand où l'on puisse faire sentir la liaison d'événemens si étranges, leur action & réaction les uns sur les autres ; & donner de la vraisemblance, c'est-à-dire, plus de force à la vérité.

L'immense Monarchie d'Espagne crouloit ou vacilloit de toutes parts. Le signal de sa dissolution, donné ce semble à Lisbonne, fut entendu en Catalogne & répété avec moins de succès à la vérité, mais d'une manière encore plus distincte peut-être. Son

infanterie venoit de perdre à Rocroi le titre d'invincible. De si grandes disgraces en devoient produire bien d'autres. Racontées chez les Siciliens, le plus inflammable de tous les peuples soumis à l'Espagne & vexé non moins cruellement que les Napolitains, elles y exciterent, sur-tout dans la capitale, une fermentation prodigieuse. Les Palermitains rougirent de subir si patiemment un joug que les Portugais des deux mondes venoient de briser sans efforts. L'intempérie, ou la négligence, ou l'avarice, ou peut-être toutes les trois ensemble voulurent que le grain

Brusoni
Muratori.

manquât ; fleau inconcevable dans une Isle appelée de tout temps le grenier de l'Italie & qui ne frappe gueres, comme on fait, que sur ce qu'on appelle si barbarement le vil peuple. La portion la plus affamée de ces malheureux, court assiéger l'hôtel du Prêteur, demandant à manger du ton que ses maîtres prenoient si souvent pour l'en empêcher. Le Magistrat ne répond qu'en lâchant toutes ses gardes sur cette canaille insolente, d'autant plus criminelle & méprisable

méprisable qu'elle étoit sans armes, mais qui, s'en faisant à l'instant même de tout ce qu'elle rencontre, charge, dissipe la soldatesque & applique la torche à l'hôtel, d'où l'Edile & ses assistans se sauvent par une porte secrete. De là, & sans vouloir écouter les PP. Théatins qui leur garantissoient le pardon & le retour de l'abondance, ils courent au Palais du Vice-Roi. Le Marquis de Los-Velès, de dessus un balcon, & plusieurs autres Seigneurs, qui osèrent descendre, leur crièrent qu'on avoit donné les ordres les plus précis; que les mesures les plus justes étoient prises & que dans quelques heures la ville seroit approvisionnée. Des paroles si positives firent effet, & la nuit qui survint parut avoir entierement ramené le calme. Mais à peine dura-t-il trois heures. Ayant malheureusement réfléchi sur le dégât qu'ils pourroient faire à la faveur des ténèbres, les plus factieux reprenent les armes, vont briser les prisons &, grossis de cinq ou six cent malfaiteurs, ils fondent la flamme à la main sur l'hôtel du Duc de la Montagne, Rece-

veur général du Domaine. Les Jésuites sortis processionnellement contr'eux & portant même le Saint-Sacrement, sont repoussés brutalement dans leur église. L'incendie des douanes, bureaux, livres & registres termina les horreurs de cette nuit.

Brusoni
Muratori.

Enfin, le jour vint éclairer tant de ravages, ainsi que l'augmentation prodigieuse & continue des rebelles. Hommes, femmes, enfans & vieillards, tous couroient se ranger sous l'étendart de la sédition, tous faisoient retentir les airs de ces mots, les plus durs que put entendre l'avarice Espagnole: *à bas les Gabelles*. Un escadron de Nobles, qui au surplus étoient restés, & restèrent tous fidèles au Vice-Roi, se présente à la troupe ennyvrée, essayant de calmer les esprits, leur annonçant de la part du Marquis, l'affranchissement des plus communs objets de consommation (*): Mais des faveurs si grandes, si précoces, publiées d'ailleurs par des

(*) Comme la farine, la viande, l'huile, le vin & le fromage.

bouches qu'ils avoient vues trop souvent caresser la tyrannie, leur parurent infidieuses. Ils alloient y répondre par un redoublement de fureur..... L'aspect d'un homme de bien, qui *Brusoni lib.* survint ou qu'ils n'avoient point encore ^{15.} apperçu, les arrête. — Soyez notre Chef, s'écrient-ils, notre *Tribun*, notre *Ange tutelaire*. . . ! Ce personnage adoré, étoit un descendant des premiers Rois Normands, François de Vintimille, Marquis de Gierace, qui frémit d'abord du danger où l'exposoient cinquante ans de vertus, mais qui n'eut garde pourtant de se démentir. » J'accepte, leur dit-il, en tendant tous » les ressorts de son ame ; j'accepte le » titre honorable que vous me dé- » férez, mais je ne veux protéger ni » la révolte ni l'oppression. Jurez-moi » donc, jurons tous de rester fideles » au Prince — *Vive le Roi* s'écrient-ils avec transport & à plusieurs reprises — Il suffit, ajoute Vintimille ; je cours plaider votre cause auprès de celui qui représente le Souverain ; je défendrai vos intérêts, j'espère fermement être écouté... Cependant que chacun attende paisiblement

mon retour. « Il s'éloigne & ne tarde pas de revenir avec la confirmation de tous leurs anciens privilèges , avec la concession même de quelques autres plus ou moins précieux. On s'élançe , on l'entoure , on veut le voir , l'entendre, l'adorer. Les plus heureux, ceux qui ont pu presser ses genoux , l'élevent entre leurs bras , le montrent à la multitude & le portent en triomphe à son Hôtel. Une si douce ivresse promettoit , assuroit le retour de l'ordre. Mais le despotisme , qui est si rarement de bonne foi & toujours si avide de vengeance , prit plaisir à détruire l'œuvre du sage.

Brusoni
Muratori.

Les Marchands représenterent qu'ils ne pouvoient baisser les denrées emmagasinées , à moins que le fisc ne leur remboursât les droits. Los-Velez, malgré l'engagement pris avec Vintimille , leur permit de s'indemniser sur quelques articles en les débitant au prix que bon leur sembleroit. Des mugissemens , des éclats même & des violences en furent la suite. Mais loin d'en être effrayé , le Vice-Roi s'en félicita. Il avoit gagné & fait armer en sa faveur , le Corps des

Arts, la Noblesse & le Clergé lui-même (*). Quatre rebelles furent pris & pendus malgré l'opposition des Artistes, qui ne s'étoient rangés sous l'étendart Royal que pour contenir le reste du peuple & qui commencerent à s'en repentir. D'autres dégouts & injustices les jetterent enfin du côté des rebelles, ce qui emporta si sensiblement la balance, que le Vice-Roi parla d'accommodement. Deux Consuls des Arts, se rendirent au Palais, malgré toutes les répugnances du peuple : l'impatience fit imaginer à celui-ci qu'ils tardoient trop à reparoitre, qu'ils avoient été surement immolés La fureur ne connut plus de bornes. Les deux Consuls ont beau se montrer : la populace ne les voit pas :

(*) Croira-t-on que peu content d'excommunier les rebelles, l'Espagnol Ferdinand d'Andrada, Archevêque de Palerme, ait armé contre eux tous ses Prêtres ? C'est pourtant ce qu'assurent Nani, Brusoni, Muratori, &c. Et qu'on ne me dise pas qu'Andrada recommanda aux siens de cacher leurs armes ; car je rougirois de répondre.

elle est yvre, écumante de rage, elle veut exterminer les Espagnols.

Ils étoient dès-lors poursuivis avec acharnement par les Napolitains. Les désastreuses scènes de Palerme occupoient depuis plusieurs jours toute la Ville de Naples. Les enfans eux-mêmes en savoient tous les détails. C'étoit ce qui avoit fait brûler la bicoque élevée sur le marché pour la perception du nouvel impôt : ce qui avoit mis le peuple en fermentation, préparé tous les succès de Masaniello, allumé enfin, un second incendie non moins terrible que l'autre & qui va l'exciter, l'animer à son tour, lui prêter de nouvelles forces malgré la masse d'eau qui l'en sépare.

Furieux d'avoir perdu son poisson interlope & reçu divers outrages, Masaniello rejoignit ses camarades. *Osez me suivre*, leur dit-il, & nous allons purger Naples de tous ses tyrans. Courant ensuite de boutique en boutique, il persuade aux fruitiers & fruitières de n'acheter ni revendre aucun hortolage qui eût payé la taxe. Ces menées firent que les provisions manquèrent ; que le peuple s'ameuta,

s'attroupa : saisissant l'instant , Masaniello monte sur des tréteaux , perore avec cette éloquence agreste & pétulante , qui a changé plus d'une fois la face des Etats , & cinq cent de ses auditeurs viennent lui jurer obéissance & fidélité. Marchant à la tête de sa brigade qui monta bientôt à deux mille hommes , il la précipite sur les comptoirs , hôtels & maisons des traitans. Livres , caisses , meubles , tapisseries , peintures , bijoux , argenterie , tout est livré aux flammes , ainsi que l'avoit ordonné Masaniello & sans qu'aucun ose en distraire une seule pièce. Cette expédition , achevée sans résistance , doubla l'audace & le nombre des séditieux , qui se grossirent encore de tous les scélérats dont ils brisèrent les fers , & marcherent du même pas au Palais du Vice Roi , en criant , *Vive le Roi d'Espagne , & meurent ses indignes Ministres !* Le Duc d'Arcos leur remit aussitôt l'impôt sur les fruits & partie de celui que payoient les grains & farines. — *Nous voulons qu'ils soient tous ôtés ,* répondent les séditieux : & tombant sur les soldats qui faisoient

6 Juillet.

mine de vouloir défendre la porte ; ils les renversent , les désarment & saccagent tous les appartemens du rez-de-chaussée. Des bulletins jettés par le Vice-Roi & scellés du Sceau Royal , leur promirent satisfaction & franchise entière. *A quoi bon ces billets , s'écrient-ils , qu'il descende & vienne lui-même traiter avec nous ?* Le défi étoit capable de faire reculer les plus intrépides . . . A peine l'ont ils prononcé qu'ils voyent le Duc d'Arcos descendre , s'avancer & leur parler du ton le plus affectueux. S'appercevant , néanmoins , ou croyant s'appercevoir que sous prétexte de lui baiser les mains on cherchoit à l'attirer au centre de la masse , il eut encore assez de force ou d'adresse pour se dégager & s'élancer dans son carosse. Mais l'équipage fut enveloppé. Ses domestiques eux-mêmes , les gardes qui accoururent n'eussent fait probablement que hâter sa détention ou sa mort : une centaine de Minimes vint fort à propos le secourir. Ces bons Religieux déployerent si pathétiquement les terreurs & les promesses du Christianisme qu'ils le leur

D'ITALIE, LIV. XXIII. 129
enleverent moitié de gré, moitié de
force, & l'emportèrent dans leur
Eglise (*). Masaniello & ses princi-
paux Lieutenants ne sentirent le prix
infini d'un tel gage qu'après l'avoir
laissé échapper. Pour s'en ressaisir ils
ordonnent l'assaut du Temple & la
premiere porte tombe à l'instant sous
leurs efforts. Le Cardinal Ascagne
Filomarin, Archevêque de Naples,
veut les arrêter en leur présentant un
nouvel écrit que leur adressoit le
Vice-Roi ; mais comme il n'offroit
que la suppression de l'impôt sur les
fruits & la réduction de celui sur les
farines, les assauts redoublerent.
D'Arcos évadé par une fausse porte
court se jeter dans le Château Saint-
Elme & bientôt après dans Castel-
Nuovo.

Cependant plusieurs bandes Espa-
gnoles & Allemandes viennent se
ranger en bataille devant le Palais.
Masaniello qui crut y voir les ap-
prêts d'un combat, dépêche aussi.

(*) Saint-Louis, Temple & Monastere
situés sur la place du Palais.

tôt un détachement à la tour des Carmes pour sonner le Tocfin , un autre pour aller fouiller dans les maisons , boutiques , magasins & se saisir des épées , lances , mousquets , arquebuses , ainsi que du plomb & de la poudre qui s'y trouveroient ; & observe ensuite l'ennemi d'autant plus fierement qu'il se voyoit dès-lors , à en croire les relateurs , suivi , entouré de cinquante mille ames ; multitude presque aussi redoutable que prodigieuse , en ce qu'elle étoit composée , en grande partie , de villageois & payfans , accourus de toutes les campagnes d'alentour. Informé , dans le même temps , que le Vice-Roi faisoit venir de Pouzzole un renfort d'Allemands & Italiens , Masaniello fait marcher une partie de son monde audevant de ces milices & tout est dissipé , pris ou massacré. Ce fut alors que le Duc d'Arcos lui écrivit une lettre si flatteuse , terminée par les plus fortes assurances que toutes les gabelles seroient abolies. Cette démarche ne fit qu'augmenter indéfiniment l'orgueil , les demandes , les prétentions des rebelles ,

Le Vice-Roi ne laissa pas de nouer la négociation & enfin les révoltés consentirent à mettre bas les armes pourvu qu'on les fit jouir du privilège accordé par l'Empereur Charles V à la Ville de Naples (*) & que l'acte de concession leur fut remis en original. On juge bien que cette Charte ne put se trouver : les séditieux eux mêmes s'y attendoient & ne répondirent à tous les gémissemens des médiateurs sur l'inutilité des recherches, qu'en emportant la Tour ou le Fort Saint-Laurent qui leur fournit seize pièces d'artillerie & des munitions de guerre en abondance. Un tel avantage fit chercher plus soigneusement & déterrer enfin la concession de Charles V. L'original en fut remis à Masaniello par le respectable Archevêque de Naples, qui ne cessa d'agir en pere commun & se tint invariablement entre son trou-

(*) Portant qu'il n'y seroit jamais question de gabelles ni d'impôts, mais seulement d'un don gratuit pour la fixation & répartition duquel, les trois Ordres s'assembleroient par députés.

peau & le Vice-Roi. Suivit la lecture de l'Edit ou Déclaration de celui-ci , abrogeant les susdits impôts , confirmant le privilège & remettant , au nom du Souverain , toutes les peines encourues pour fait de *rebellion* Ce seul mot , regardé comme impropre & flétrissant , souleva tous ceux qui l'entendirent & faillit à causer la plus violente rupture. Mais ayant revolé auprès du Vice-Roy , le zélé Prélat revint avec une autre version qui guérit les esprits : & chacun le suivit gaiement vers l'Eglise des Carmes où il proposa d'aller sur le champ , rendre grace à la divinité.

On n'attendoit , pour entonner le *Te Deum* , que l'arrivée du Duc d'Arcos , au lieu duquel le peuple répandu dans l'Eglise , l'avenue & les environs , vit avancer deux cent cavaliers très-bien montés & venus à ce qu'ils disoient pour servir sous les ordres du célèbre Masaniello. Qu'ils mettent pied à terre , leur fait dire celui-ci : leur refus augmentant ses soupçons ; il vint lui-même leur assigner un poste & leur ordonna de

s'y rendre à l'instant. Loin d'obéir ils piquent de son côté — *Nous sommes trahis*, s'écrie Masaniello en se jetant dans l'Eglise. Vingt coups de fusil tirés sur lui presque à bout portant, attesterent qu'il disoit vrai. Le hasard voulut qu'aucun ne le touchât & le peuple de crier au miracle, de bénir le Ciel qui protégeoit si visiblement leur invincible Général. Les Carmes ne manquèrent pas de faire observer que Masaniello étoit muni de leur scapulaire. Mais avant tous ces fanatiques commentaires, le peuple s'étoit jetté sur les assassins & en avoit massacré plusieurs. L'un d'eux confessa dans les tourmens, qu'ils étoient venus à l'instigation du Duc de Matalone, dont on ne put suivre la trace, & de D. Joseph Caraffe, qui fut arrêté & mis en pièces. Malgré ce tragique incident; malgré de si violens soupçons contre le Vice-Roi, le charitable, l'inépuisable Archevêque parvint à renouer, à consommer la négociation.

La proposition de se rendre chez le Vice-Roi pour y signer les articles convenus, n'étonna point Ma-

sanfello. Mais on eut bien de la peine à lui faire quitter ses haillons & vêtir l'habillement de Général ou de Grand d'Espagne que d'Arcos lui avoit envoyé. Il sembloit pressentir le changement que cette parure alloit produire dans son ame simple. Combien la politique Espagnole seroit admirable & sublime si elle avoit conçu toute la subtilité du piège & se fut contentée de l'attaquer avec de semblables armes ! C'étoit la robe de Nessus : on y voit sans beaucoup de perspicacité le principe du vertige qui va bientôt le saisir. Cependant le charme ne commença d'opérer que le sur-lendemain : il le porta impunément pendant plus de vingt-quatre heures. Monté sur un superbe coursier, vêtu d'or & de soie, la tête ombragée d'un brillant & vaste panache, Masaniello s'avançoit au Palais suivi de tout le peuple qui n'avoit point encore quitté les armes. Avant d'entrer, il se tourne vers cette multitude immense que les relateurs portent à cent vingt mille ames. » Je suis né pauvre, leur dit-il en substance &

» après leur avoir fait crier *vive le Roi*
 » & je veux mourir pauvre. Je n'ai Brusoni
 » été mu, ni par l'ambition, ni par Muratori,
 » l'intérêt, ni par l'esprit de rebel-
 » lion. Vous délivrer d'un Gouverne-
 » ment oppresseur a été mon uni-
 » que objet. Il y a peut-être de la
 » témérité à m'aller remettre dans
 » les mains du Vice-Roi; mais l'in-
 » térêt général m'y appelle & je n'é-
 » coute que lui. Cependant si je
 » tardois plus d'une heure à revenir
 » hâtez-vous de venger ma mort. Le
 Duc d'Arcos lui fit des caresses, lui
 rendit des honneurs inexprimables,
 & l'on procéda le plutôt possible à
 la lecture, ratification & signature
 du traité. Soit que tout ceci exigeât
 un tems considérable, soit que l'im-
 patience commençât de faire illusion,
 un bruit terrible s'éleva tout-à-coup
 dans la place. Le mugissement re-
 double; le Vice-Roi pâlit... Mafa-
 niello vole sur le plus prochain balcon,
 fait signe du doigt qu'on se taise &
 tout se tait. Le plus profond, le plus
 vaste silence a succédé à la tempête.
 Le Neptune de Virgile enchaîne

moins rapidement les vents (*). D'Arcos ne sçait plus s'il veille, si ce n'est point quelque dieu ou démon qui se joue de lui sous la forme de ce misérable pêcheur. Il l'engage, par politique ou par terreur à garder le titre & l'autorité de Général dont il offroit de se démettre par astuce ou par ostentation. Enfin ils levent la séance. Le Cardinal Filomarin les conduit à la Métropole où l'on publia, où l'on jura solennellement d'observer la capitulation; & le calme fut rétabli.

Les réglemens les plus judicieux, les plus directs à l'ordre & au bien public; une distribution de corps de garde, sentinelles & patrouilles que les plus savans Ediles & Tacticiens eussent admirée; un front sévère & majestueux comme celui de la justice; une impartialité dont ses plus proches parens se ressentoient: telles furent les prémices du Règne ou

Brusoni
Muratori.

(*) Sic ait, & dicto citius tumida

Æquora placat,

Collectas que fugat, nubes

Enéide, Liv. I.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 137
Consulat de Masaniello. Noblesse,
Clergé, Bourgeoisie, populace : tout
plioit sous sa Loi. Le moyen qu'un
pêcheur de vingt-quatre ans conservat
sa tête à un si haut degré de puissance
& de gloire ! Il savoura , dès le se-
cond jour , le plaisir de commander
& fut yvre dès le troisième. Sa fem-
me , que la Vice-Reine traîtoit pour
ainsi dire en égale ; sa femme qui
étoit tourmentée au milieu d'un si
beau songe par l'idée de le voir fi-
nir , fomentoit avec l'art & l'assi-
duité de son sexe , l'ambition qu'elle
voyoit éclore dans son ame. Qu'ils
sont simples , ces historiens , de l'a-
voir crus désorganisé , les uns par
l'effet de certain breuvage pris chez
le Vice-Roi , les autres par l'action
du feu , que six jours de contention &
de fatigue avoient allumé dans ses
veines ! Le pouvoir suprême , la gran-
deur , les hommages , voilà le filtre
qu'il but à longs traits & qui le jetta
dans le délire. Ces prétendus sym-
ptômes de folie , que sont-ils , que
des faillies d'amour propre , d'or-
gueil , de vaine gloire ? Leur ana-
logie avec les causes énoncées est

palpable. Le Cardinal Théodore Trivulce, assistant du Vice-Roi, est le seul qui ne soit pas venu le saluer dans sa boutique; Masaniello, qui a sçu l'y contraindre, prend le ton léger : *Quoiqu'un peu tardive*, lui dit-il, *la visite de son Éminence m'est bien précieuse*. Dans une collation qu'on

Muratori.

lui donne au Palais, il est qualifié de Duc par le Vice-Roi & sa femme de Duchesse par la Vice-Reine; il leur propose, tout uniment d'aller promener & souper à Pusilippo, fameux par ses bons vins. Croyant ou feignant de croire à la migraine du Duc d'Arcos il lui emprunte sa barque ou gondole, va prendre l'air sur la côte & jette, chemin faisant, quelques sequins aux plongeurs. A

Brusoni.

son retour, il mande l'Architecte Fonseca & lui ordonne de couper dans le plus beau marbre un nombre de tables, égal à celui des places & quartiers de la Cité, sur lesquelles il falloit graver : *De par Thomas Aniello, Prefet & Capitaine Général des Napolitains les plus fideles sujets du Roi d'Espagne; il est ordonné*

qu'on obéisse désormais au Seigneur Vice-Roi, Duc d'Arcos. On a sans doute qualifié celui-ci de démente, parce qu'on n'y a vu que le faste des expressions & la vanité d'éterniser le souvenir de sa grandeur. Mais il falloit y voir en même temps un lenitif appliqué sur les venimeuses blessures du Duc d'Arcos ; une maniere adroite de tempérer l'extrême impatience ou il le voyoit de ressaisir son autorité, de lui faire entendre qu'il étoit toujours prêt à quitter la sienne & ne restoit encore à la tête du peuple que pour achever de le guérir. Ces marbres, d'ailleurs, qu'il vouloit répandre dans la Cité ne pouvoient être taillés, polis, chargés de la fastueuse légende qu'au bout d'un certain temps ; & il se flattoit avec quelque fondement que le Vice-Roi le laisseroit du moins jouir jusque là. Enfin sa conduite, ses actions, ses idées ne parurent à celui-ci que trop conséquentes & suivies, puisqu'il se hâta si fort de s'en défaire. Le 16 Juillet 1647, c'est-à-dire le dixième jour de son Ré-

gne (*), il fut criblé de coups de fusil dans le Cloître des Carmes où il se promenoit seul, après avoir entendu la Messe. Les assassins se hâtèrent de lui couper la tête & de la porter au Vice-Roi, qui après s'en être rassasié la fit jetter dans un fossé.

C'est lui qu'on prendroit bien volontiers pour un insensé. Tout-à-coup le prix du pain doubla presque de moitié (**), comme s'il eut craint que le peuple ne sentît pas assez vivement la perte de Masaniello. Les murmures, les clameurs, les attroupemens se succèdent avec rapidité. —
 « La patrie, s'écrie-t-on, douloureux
 « sement, les pauvres, les malheureux
 « n'ont donc plus de pere ni de ven-

(*) A datter de celui où le peuple l'avoit proclamé.

(**) Le prix ne doubla pas littéralement : ce fut le poid qui baissa : les pains de 40 onces furent tout-à-coup réduits à 28. Voilà toute la finesse que d'Arcos y mit : il est vrai que la flotte Espagnole étoit en route & sembloit le dispenser d'y en mettre davantage.

» geur ! Il est mort, nous l'avons laissé
 » massacrer. . . . recueillons du moins
 » ce qui nous en reste. » Bientôt il
 passe pour constant que la tête a
 repris sur le tronc. Il a parlé aux
 uns, donné sa bénédiction aux au-
 tres : tous ont flairé l'odeur suave que
 son corps exhale, & le calendrier
 populaire est augmenté de Saint-
 Aniello. Jamais convoi n'approcha
 de celui-ci : tous les Corps eccle-
 siastiques, réguliers & séculiers ; tous
 les Ordres de la Cité, Artistes,
 Bourgeois, Magistrats, Nobles &
 grands Seigneurs, furent obligés d'y
 assister. On se rendit à la tombe par
 les plus longs circuits & des torrens
 de larmes, des cris de douleurs, des
 hurlemens terminerent la cérémonie.
 Mais le passage de l'attendrissement
 à la rage ne fut pas long.

S'apercevant qu'on violoit insen-
 siblement tous les articles de la ca-
 pitulation, que plusieurs des siens
 étoient enlevés en détail, & mis pro-
 bablement à mort ; le peuple reprend
 les armes, fond sur le Palais du Vice-
 Roi & engage un combat avec les
 Espagnols qui dura trois jours.

D'Arcos fuit dans Castel - Nuovo & y est a peine entré que les séditieux en entreprennent le siège , ainsi que du Château St. Elme : mais il leur manquoit un Chef. Quelques émissaires ou partisans secrets du Vice-Roi nomment François Toraldo , Prince de Massa de la maison d'Arragon. Sans le méfier des indicateurs & frappé seulement de la réputation du personnage dans le metier de la guerre , les Napolitains le proclament. Toraldo résiste , paroît ne céder qu'à la violence & sous prétexte de rendre les attaques plus régulières , les rallentit au point que d'Arcos , menacé d'être affamé , a le temps & les moyens de se ravitailler. Crainte néanmoins de l'éclairer sur le choix qu'il venoit de faire , le Vice-Roi , qui d'ailleurs ne voyoit point arriver la flotte annoncée , offrit au peuple de confirmer l'accord fait avec Masaniello ; ce qui ne tarda pas d'être accepté & fit cesser la tempête.

Cette lueur de paix ne fut ni moins perfide ni plus durable que les précédentes. Don Juan d'Autriche , fils naturel de Philippe IV , parut enfin à la tête de trente vaisseaux.

Quand on songe que Naples, Palerme, Catane, Agrigente, Messine étoient soulevées & mugissantes depuis plus de quatre mois (*), sans que Los-Velez & d'Arcos eussent reçu le moindre secours de Madrid, ni les revoltés d'aucune Puissance ennemie pas même des François qui de Piombino & de Portolongone pouvoient, d'un seul & foible élan décider ce semble la chute des Espagnols : quand on se rappelle ce que les Vêpres Siciliennes, qui n'étoient en comparaison qu'une étincelle, couterent à Charles d'Anjou ; on est effrayé de l'Empire, de l'aveuglement, des bifarreries de la fortune. Les approches de Don Juan & de la flotte Espagnole ne firent pas, à beaucoup près, l'impression qu'en attendoit le Vice-Roi. Les rebelles étoient plus nombreux, plus redoutables, plus audacieux que jamais. Les Étudiants

(*) A compter du vingt Mai, où commença la sédition de Palerme, jusqu'au premier Octobre où Don Juan & la flotte Espagnole parurent à la hauteur de Naples.

avoient déterré je ne fais quelle constitution de la Reine Jeanne & pris les armes pour la remettre en vigueur.

Brusoni Les Satinaires reclamoient sur le
liv. 16. même ton la jouissance de certains privilèges ; les Fermiers , Metayers & Jardiniers un rabais de vingt pour cent sur les baux courans. Les Mendians eux-mêmes étoient attroupés & soulevés contre les peres de Saint-Martin qui au lieu de distribuer les aumônes à l'Incoranata comme portoit la fondation , les faisoient venir à leur Couvent , situé à l'extrémité de la Ville. Tous se pénétrèrent , s'enthousiasment de la légitimité de leurs prétentions , de la Justice de leur cause & députent à Don Juan pour lui demander audience. La réponse , dictée par le Vice-Roi , fut que les Napolitains ne jouiroient de l'aspect du Prince qu'après avoir rendu les armes & s'être abandonné à la clémence de Son Altesse. — A sa clémence, réplique-t-on d'une commune voix !... A la clémence Espagnole ... ! Nous saurons combattre & mourir. » La fureur , le désespoir se peignirent si énergiquement

quement sur tous les fronts , qu'on se hâta de leur annoncer que le Prince confirmoit la capitulation , consentoit même à leur laisser les armes pourvu qu'ils s'abstinissent désormais de tous actes d'hostilité. Le peuple accepte , se retire & la joie éclate dans tous les quartiers.

Cependant Toraldo , mandé par Don Juan , est retenu de force ou de gré , à bord de l'Amiral. Ses principaux Lieutenans & autres Syndics du peuple , appelés par le Vice-Roi sous prétexte de cimenter la paix , sont enfermés dans Castel-Nuovo. La flotte approche , vomit plusieurs bataillons qui se joignent à ceux qu'a lâchés le Duc d'Arcos. En même temps la foudre part des vaisseaux & des trois Châteaux. Le feu , la terreur & la mort volent de tous les points : les cris des enfans , les hurlemens des meres remplissent les courts intervalles que laisse le bruit du canon. Les peres , les époux , tous les citoyens voyent clairement qu'on a résolu de les exterminer (*). Ranimés par l'hor-

(*) O Américains , vos exterminateurs sont incurables !

146 RÉVOLUTIONS
reur même du danger & de l'appareil, agguerris d'ailleurs par deux ou trois mois de fédition, ils barricadent les rues, garnissent tous les postes dont ils s'étoient rendus maîtres sous Masaniello & surtout le Fort Saint-Laurent. Les femmes, changées en furies, jettent sur les Espagnols des pierres, des briques, toutes sortes de matieres & liqueurs enflammées. Les hommes leur opposent tour-à-tour le désespoir & la présence d'esprit, la rage & l'intelligence, & au bout de trois heures, pendant lesquelles on se figurera, si l'on peut, l'effroyable aspect de Naples, les Espagnols, qui sentoient croître à chaque instant le courage & la fureur du peuple, arborerent drapeau blanc. Mais celui-ci, arborant drapeau noir, continue de charger, de frapper, de massacrer, avec un acharnement qui se soutint pendant plusieurs jours & ne fut assouvi que par le supplice de Toraldo (*). Repassons

(*) Il eut l'incroyable témérité de revenir à la tête du peuple, qui le mit aux fers.

Maintenant le Phare, il est temps de revenir à la Capitale de l'autre Sicile, tourmentée par des convulsions presque aussi curieuses & terribles que celles de Naples.

Nous avons laissé les Palermitains se baignant dans le sang des Espagnols, vengeant avec la plus aveugle frénésie, la perte imaginaire de deux Consuls, appelés & retenus trop longtemps à ce qu'il leur sembloit au Palais du Vice-Roi. Un incident avoit réellement prolongé la séance. A peine étoient-ils entrés chez le Marquis de Los-Velez que celui-ci reçut un paquet de Naples qui l'obligea de passer dans son cabinet. C'étoit le Duc d'Arcos qui lui peignoit l'horreur de sa position & le conjuroit de lui envoyer toutes les troupes dont il pourroit se passer. Los-Velez étoit foible : qu'on imagine ce qu'il devint au bruit des coups que portoient les séditieux ? Il les crut in-

l'interrogea, le jugea, lui fit trancher la tête & l'attacha par les pieds à une potence élevée pour cet effet sur la place publique.

formés des troubles de Naples. Cependant ils ne le furent qu'au bout de quinze ou vingt jours, pendant lesquels la fièvre, qui les dévorait, se soutint avec des redoublemens plus ou moins fréquens, & ne sembla se rallentir que pour leur permettre de savourer ce que la renommée publioit de Masaniello. Douze artisans assemblés dans une taverne, décident, après avoir analysé les prouesses, les succès, le Gouvernement du Pêcheur Napolitain, qu'il faut absolument que l'un d'eux se mette à la tête du peuple. Ils vont aux suffrages, & les voix se partagent sur Pierre Pertuso & Joseph Léfi, tireurs d'or. Il fallut par conséquent recourir à l'urne du destin : le flacon qu'ils vuidoient en tint lieu, & la première rasade amena le nom de Pertuso, qui la but au milieu des acclamations des convives. Mais Léfi, appella tacitement de l'arrêt du sort. Il parla, dans un ameutement excité quelques jours après, avec tant de véhémence & de succès, qu'il fut proclamé Capitaine général des Palermitains. Pertuso accourt, le tire à l'écart,

Brusoni
liv. 15.

15 Août.

Idem.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 149
le fait souvenir que c'est lui-même
que le fort a nommé « Voici un
» traître, s'écrie Léfi, en se tournant
» vers la multitude, si vous m'êtes
» fideles qu'il soit mis à mort & mon
» pouvoir scellé de son sang... Per-
tuso n'est plus Déjà même ses
assassins ont emporté l'Arsenal, net-
toyé la salle d'armes, le magasin à
poudre & braqué l'artillerie contre
le Palais du Vice-Roi. Los - Velez
éperdu se jette avec toute sa famille,
dans le premier bâtiment qui se pré-
sente & se sauve à Castelmare.

De ce moment Léfi, suivit un plan
bien différent de celui qu'annonçoit
son début, & le plus opposé peut-
être, aux vrais intérêts d'un Chef de
révoltés. Son premier soin, au grand
scandale des assaillans, fut d'empê-
cher le Sac du Palais, de faire res-
pecter les possessions des Nobles & du
Clergé, qui n'en furent que plus har-
dis à l'attaquer, à le poursuivre, à le
perdre, & se hâterent de tourner
contre lui les forces, qu'il leur laissoit,
augmentées du mécontentement &
de l'aliénation du peuple. Elle est
cependant bien étrange cette ligne de

séparation , tracée en Sicile & à Naples , entre le peuple & la Noblesse , & si constamment , si universellement respectée de celle-ci ! Pas un Noble du côté des féditieux ! Nous savons que les naturalistes connoissent peu d'espèces plus antipathiques, que rien ne répugne aux Grands comme de voir une vile populace vouloir être quelque chose. Mais il y avoit plus ici : les tyrans épargnoient , ménageoient ; s'associoient la Noblesse. Outre le système de finance , indiqué dans le préambule (*) on voit qu'en Sicile & à Naples , le corps des Traitans & publicains n'étoit pour ainsi dire composé que de Nobles. Voilà ce qui les tint si étroitement , si inviolablement attachés aux dominateurs , & voilà principalement , ce qui conserva les deux Siciles à l'Espagne : car par lui-même le peuple n'est point en état de consommer une révolution. Il ne fait marcher que sur la même ligne ,

(*) Voyez le commencement du présent chapitre page 117.

pouffé par le sentiment presque toujours aveuglé de ses maux & de ses propres forces. C'est aux Nobles qu'il appartient de luyoyer, de modifier la manœuvre, de calculer, d'observer au plus fort de la tempête, d'avertir par d'intelligibles signaux l'ambition & l'intérêt des Puissances ennemies ou rivales ! Ils avoient joué jusqu'ici, très-partialement à la vérité, le rôle de médiateur. Les ménagemens de Léfi, qu'ils prirent pour autant d'aveux de sa bassesse & de leur supériorité, les déterminèrent à donner la chasse aux rebelles. On combattit pendant deux jours avec des succès divers. Suivirent les intrigues, les menées tendantes à détacher entièrement le peuple de Léfi. Ils le peignirent, dans un colloque, des plus noires couleurs. Le début de la fatyre ne parut aux populaires qu'une déclamation vague. Mais l'article du faste qu'étaloit leur Général, cette garde de trois ou quatre mille hommes qui le précédoit & suivait partout ; cette multitude d'équipages & l'état, surtout, de ce que sa maison leur coutoit journal-

lement , firent la plus vive impré-
 sion. Léfi eut beau se réduire à cent
 hommes de garde , à deux carosses ,
 au cortège le plus modeste ; il fut
 abandonné. Ayant apperçu certai-
 nes dispositions autour de son loge-
 ment , il prit la fuite & alla se tapir
 dans un aqueduc. Eveillé en sursaut
 son frere se leve d'auprès de sa nou-
 velle épouse , court aux informa-
 tions & tombe percé de coups. Léfi
 lui même ne tarda pas d'être déterré &
 mis en pièces (*).

L'offre d'un pardon général &
 d'abolir tous les impots , que les dé-
 putés du Vice-Roi faisoient aux ré-
 belles , en fut mieux reçue. Déjà
 même la capitulation étoit redigée
 & Los-Velez prêt à retourner dans
 sa Capitale...un nouvel accès saisit
 tout-à-coup les Palermitains. Ces
 Siciliens , qu'on a vus si souvent se
 débattre dans leurs fers sans pouvoir

(*) Le 22 Août, n'ayant régné par con-
 séquent que sept jours : sa destinée & celle
 de Masaniello sont peu propres à grossir la
 liste des Chefs de rebelles.

jamais les briser, étoient pourtant un composé assez rare & le plus analogue ce semble à la liberté : infiniment prompts à s'enflâmer, ils ne s'amortissoient que très-difficilement ! Cette dernière secousse, jointe aux reproches de foiblesse & d'inconduite qu'il essuyoit de la part de sa Cour, précipita Los-Velez au tombeau. Son successeur le Cardinal Théodore Trivulce, qui avoit fait ses preuves à Milan & même à Naples où d'Arcos eut bien mieux fait de l'écouter, ne tarda pas d'arriver à Palerme. *Je vous apporte la Paix & un nouveau Code*, cria-t-il d'abord au peuple, enchanté de voir enfin un Vice-Roi Italien. Les Magistrats, la Police & les Loix eurent bientôt repris leur Empire ; & non-seulement dans la Capitale, mais dans toutes les Cités où l'épidémie s'étoit manifestée avec plus ou moins de malignité. (*)]

(*) Tout ce qui est entre les deux crochets c'est-à-dire entre les page 113 & 154, est ajouté par le Traducteur.

CHAPITRE VIII.

*Suite des convulsions de Naples.
Projet d'ériger cette Capitale
en République. Nouveaux
choix des séditieux. Il est ques-
tion de leur envoyer le Prince
Thomas de Savoye.*

T ANDIS que Trivulce guérissoit les Siciliens & les forçoit avec douceur à rentrer dans l'ordre, la maladie des Napolitains empirait, s'envenimoit, faisoit tout craindre aux Espagnols. Jusqu'ici les séditieux n'avoient eu réellement en vue que de chasser d'indignes Ministres & de secouer le fardeau des gabelles, sans attaquer directement la Majesté ni l'autorité Royale. Mais le perfide, l'abominable assaut qu'ils venoient de repousser leur fit arborer hautement l'étendard de la rebellion. On se déchaîne contre l'Espagne; les images, les armes de Philippe IV,

sont abattues. *République & Liberté* crie-t-on de toute part ! Les places, les Eglises, les maisons, les boutiques, les magasins de Naples ne résonnent plus que de dissertations, d'argumens & de systêmes. Enfans & vieillards, ignares & lettrés, tous les ages, sexes & états veulent concourir à la création du nouveau Gouvernement. Ils ne négligerent, comme on peut croire, ni le Pape, Seigneur Suzerain du Royaume de Naples, ni la Maison de France, représentant les Comtes d'Anjou qui avoient régné anciennement sur les deux Siciles. Mais le Pontife, qui craignoit de se flétrir à pure perte, ne voulut point se mettre à la tête de ce peuple rébelle. Quant à la France, on n'étoit point d'avis de se ranger positivement sous ses loix, crainte de retomber dans les mêmes inconvéniens, c'est-à-dire, d'avoir un Souverain trop éloigné de Naples. Le parti de Couronner le jeune Duc d'Anjou, frere de Louis XIV sembloit insuffisant dans la circonstance, & celui de se donner à son oncle, Gaston d'Orléans, dont le caractère

étoit si foiblement prononcé, ne le paroïssoit guere moins. Le vœu général étoit que, sous la conduite de quelque personnage illustre & renommé & sous la protection de quelque Puissance émule de l'Espagne, Naples & les Cités, qui voudroient accéder, s'érigeassent en République fédérative. C'étoit la Hollande, en un mot; c'étoit ce peuple, naguere vainqueur des mêmes tyrans, qu'on se proposoit pour modele (1). Mais tout sol n'est pas propre au Gouvernement libre. Il lui faut pour matrice, une certaine égalité (*) primitive qui ne se trouve point, qui ne peut même se trouver dans les Provinces fertiles & se-

(1) On ne parloit point encore d'imiter le systême d'Angleterre, parce qu'elle étoit pour lors au plus fort de ses discordes avec Charles I. Discordes terribles & sanglantes, qui devoient produire le plus singulier des Gouvernemens.

(*) C'est à-dire, moins d'inégalité dans les états, conditions & fortunes. Voyez Tome 6, page 215 ou le principe est développé & fixé par une autre application.

mées de Villes opulentes. De ce principe , fondé sur l'expérience de tous les siècles , il suivoit évidemment que le Royaume de Naples étoit , de tous les pays de l'Europe le moins fait pour devenir république ; surtout par une crise comme celle-ci , ou le peuple & la Noblesse s'étoient donnés réciproquement tant de sujets de mécontentement & d'aigreur. On ne laissa pas de mettre la main à ce grand œuvre. Voyant la multitude si éloignée de tout accord avec les Espagnols , le Cardinal Archevêque de Naples ne se fit aucun scrupule d'indiquer les procédés les plus exacts & les plus surs (1).

Cependant la charge de général des Napolitains , vacante par la mort violente de Toraldo , Prince de Massa , étoit échue à Gennaro Anese , du même étage que Masaniello , non moins versé dans l'art de la guerre que Toraldo , mais plus rusé , plus malin qu'eux , & plus propre

(1) Voyez Lazari , *Morivi di guerre*. Liv. 22 part. 3.

par conséquent à conduire des rebelles. N'avoit-il pas d'ailleurs présidé, quoique sans se montrer, à la naissance des troubles ? Fauteur, instigateur secret de la rébellion, quel autre lui promettoit plus de succès ? Toutefois les Napolitains & leur Général lui-même avec tous ses talens, se flattoient peu, ou désespéroient pour mieux dire de résister par eux-mêmes, aux efforts des Espagnols : il leur falloit absolument quelqu'appui, quelques secours étrangers ; & ces secours ne pouvoient leur venir que de France.

La plupart des Ecrivains qui ont traité la matiere, reprochent à Mazarin de n'avoir sçu profiter d'une si belle occasion ; il semble en effet que les François n'avoient qu'à se montrer pour se saisir de cette Couronne, pour soutenir, du moins les rebelles & les soustraire au joug de l'Espagne. Mais en y regardant plus attentivement & mieux informés de ce qui se passoit à la Cour de France, les censeurs seroient convenus peut-être, qu'il ne tint pas à Mazarin que le soulèvement de Naples n'eût une

autre issue. Il n'est qu'un moyen de se mettre bien au fait, de voir distinctement ce qui rendit l'incendie funeste à ses auteurs & inutile à la France, qui en jouissoit indubitablement & la fomentoit. C'est de comparer les récits des Italiens contemporains & témoins oculaires avec d'excellentes notices (1), publiées au commencement du dix-huitième siècle & surtout avec l'irréfusable, le sincère détail qu'en a laissé une femme de beaucoup d'esprit, favorite d'Anne d'Autriche (2).

Quelle apparence, en effet, qu'un moment si propice à l'ambition, aux intérêts de la France fut négligé par Mazarin. Il sembloit bien plutôt l'avoir prévenu, en tournant de ce côté, les armes des François. La conquête de Portolongone & de Piombino n'avoit peut-être été

(1) Redigées avec autant de secret que de fidélité.

(2) Madame de Motteville, dont les Mémoires ne sont pas moins surs qu'intéressans.

faite que dans cette vue. Au premier avis, c'est-à-dire dès les premières secousses, il résolut de porter le Prince Thomas de Savoye sur le Trone des deux Siciles ; résolution à la vérité qui ne dut être confiée qu'à bien peu de personnes. Il faut même supposer que Mazarin l'expliquât très-implicitement à la Reine ou que celle-ci en ait fait un de ses plus intimes secrets, puisque sa chere Comtesse de Motteville n'en fut point informée, ou du moins pas assez certaine pour l'insérer dans ses Mémoires (1). Il est cependant permis de croire qu'il y eut ici un conflit d'amour maternel & de politique. Ceindre la Couronne de Naples au plus jeune de ses fils, étoit un projet bien séduisant pour Anne d'Autriche, & d'autant plus enchanteur qu'indépendamment des forces de la France

(1) Voyez Limier, hist. de Louis XIV, tome 1. liv. 1 page 188 & suivantes. Voyez encore d'Egly hist. des Rois de Naples de la maison de France Tome 3 page 126.

jugées suffisantes pour l'établir & l'affermir sur ce Trône, il y étoit appelé par plus d'un Napolitain : & combien l'attrait n'étoit-il pas encore augmenté par le délabrement des affaires de l'Espagne ? Mais quelque décidé que fut Mazarin , à chasser les Espagnols des deux Siciles , il sentoit l'extrême difficulté , l'impossibilité même de ranger cet État & sous l'empire immédiat de la France & sous celui d'un enfant de six ou sept ans tel que le Duc d'Anjou. De-là ce principe ou préjugé qui ne tarda pas d'être généralement adopté à la Cour de Louis XIV , que les François n'étoient point faits pour régner sur ces contrées (1). Restoit par conséquent le projet d'en faire une République sous la protection de la France ; projet que Mazarin traitoit de chimere. Quelle inconséquence d'ailleurs , quelle

[1] » Nous avons sujet de nous confir-
 » mer dans cette croyance , que notre nation
 » n'est point destinée pour commander ce
 » Royaume ». Motteville , tome 2 page 1.

indécence , de voir semblables entreprises approuvées , favorisées , protégées par le premier Ministre d'un Etat monarchique ! A supposer, néanmoins qu'il eut pu vaincre tant de répugnance ; a supposer , vu que tel étoit le vœu ou le délire de ce peuple , que le Cardinal en fut venu jusqu'à se familiariser avec l'idée de concourir à la formation d'une République , il avoit en main un personnage unique , excellent & fait précisément pour être le Nassau des Siciliens : je veux dire le Prince Thomas , né en Italie & d'une famille régnante sur une assez grande partie de la contrée ; élevé au milieu des combats & des manéges politiques , par Charles Emmanuel I son pere qui , dans l'art de la guerre & des négociations , avoit éclipsé tous les Princes de son tems ; n'ayant cessé depuis de voyager, de commander , de combattre ; expert surtout en fait de cabales & de guerres civiles, qu'il s'étoit rendu familières & en Flandre ou la Cour d'Espagne l'avoit envoyé presque immédiatement

D'ITALIE, LIV. XXIII. 163
après la rebellion des Hollandois,
& en Piémont ou il avoit été Chef
de parti ; réunissant en un mot, tou-
tes les qualités que Mazarin pouvoit
desirer, soit qu'il cherchât un Roi,
soit qu'il ne voulût qu'un Stat-houder.



C H A P I T R E IX.

*Henri II, Duc de Guise aspire
à la Couronne ou à la supré-
matie du Royaume de Naples:
sa concurrence avec Gennaro
Annese, ses fautes & sa
prison.*

M A I S avec ce rare assemblage
de qualités acquises & naturelles,
Thomas, il en faut convenir, eut
presque toujours la fortune contraire.
Trahî par elle en tant d'autres occa-
sions, il le fut encore dans celle-ci,
la plus précieuse, sans contredit,
la plus importante de sa vie. On
s'attend peut-être à voir jouer con-
tre lui tous les ressorts de la politi-
que: rien moins que cela. Un inci-
dent de Roman, une aventure ga-
lante, l'amour en un mot, cette
autre aveugle Déesse renversa les pro-
jets de Thomas & tous ceux du Car-
dinal Mazarin son ami,

Il y avoit bien longtems qu'on n'avoit vu , ni même imaginé de personnage aussi singulier qu'Henri II Duc de Guise. C'étoit exactement un de ces anciens Paladins avec tout le costume du siècle & du métier : port, maintien, mœurs, physionomie, rien ne lui manquoit. Disert, éloquent, courtois envers les Dames, beau, vaillant & courageux, il déployoit quelquefois tant de force & de grandeur d'ame qu'on l'eut pris volontiers pour le Héros de l'Histoire (*). Ses regards, ses discours, ne respiroient que batailles & combats. Vrai Chevalier errant, à la constance près, il aimoit passionnément les joutes, les tournois & tous ces jeux guerriers dont l'Amadis & les Chantres des Croisades ont fait de si pompeuses descriptions. Mais c'est en amour qu'il étoit romanesque & fabuleux. Au mépris de ses engagements avec Anne de Gonzague, il avoit épousé solem-

(*) On fait qu'il fut dit en le voyant passer à côté du grand Condé : *Voilà le Héros de la fable & celui de l'histoire.*

nellement la Comtesse de Bossu , de l'illustre maison d'Alsace , qui cessa bientôt de lui plaire & lui devint insupportable quand il se fut amou-
 raché de Mademoiselle de Ponts ,
 Héroïne de je ne fais combien d'au-
 tres Romans & beaucoup plus co-
 quette qu'il n'est permis aux femmes
 de l'être. Impatient d'épouser sa nou-
 velle maitresse , il vint lui-même ,
 poursuivre la cassation de son ma-
 riage (1) & se trouvoit à Rome dans
 le tems qu'on y étoit le plus atten-
 tif aux tragiques scènes de Naples ,
 c'est à-dire , au moment ou , après
 avoir immolé le Prince de Massa ,
 ce peuple cherchoit un personnage
 qui fut en état d'appuyer sa rebel-
 lion & de présider à la nouvelle ré-
 publique. Tel que nous venons de
 le peindre , Guise étoit peu propre
 à consommer une si grande révolu-
 tion , mais le mieux fait , en même
 tems , pour l'entreprendre & s'en

(1) Voyez Mémoires de Motteville tom. 1
 pages 550-51. Hode , hist. de Louis XIV.
 tome I. page 188.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 167
charger. L'occasion étoit si belle
que tous ceux qui savoient son his-
toire, y virent un coup propice de
son étoile, qui le mettoit à portée
d'acquérir de la gloire & de faire
oublier l'indigne sujet qui l'avoit con-
duit à Rome. Sans instructions donc,
du moins sans aucune instruction ni
promesse positives de la Cour de
France; ne daignant pas seulement
attendre l'escadre du Duc de Riche-
lieu qui avoit dès-lors mis à la voile,
& l'eut conduit avec plus de dignité,
de sûreté même, Guise part comme
un trait, monte sur la première fe-
louque qu'il trouve dans le port
d'Ostie & arrive à Naples avec la
suite, l'équipage & la bourse d'un
avanturier, ou pour mieux dire d'un
banni. An. 1647.
13 Novem.
bre.

Les Napolitains ne laisserent pas
de l'accueillir avec des transports.
Il jura solennellement dans la Mé-
tropole, d'être fidele au peuple &
fut proclamé Capitaine, Comman-
dant général des troupes Napolitai-
nes, chargé en un mot, de défen-
dre l'État, qui portoit depuis un
mois le nom de République. Un tel

début , ce grade , cette autorité militaire avoient assurément de quoi le flatter : mais il voyoit son égal , tout au moins dans Gennaro Annese , qui s'étoit réservé le titre & le pouvoir de Chef-Suprême dans le Gouvernement civil. Guise ne se donna plus de relâche jusqu'à ce qu'il se fut tiré du pair : & au moyen de quelques prouesses , moins décisives pourtant que brillantes , il parvint , en dépit de son rusé collègue , à se faire déférer le titre de Duc ou de Doge. La nouvelle monnoye fut frappée à son nom , ainsi qu'à celui de la République : pour lors il ne douta plus de devenir Roi. Il crut même son couronnement si certain , si prochain , qu'il ne craignit pas de trancher du Monarque , d'en prendre le ton , les manieres & le jeu vis-à-vis des François ; parlant de leur Souverain comme de son égal , faisant sonner bien haut sa descendance d'Iolande , fille de René d'Anjou , qu'il regardoit comme un droit irresistible au Trône de Naples , & ne se défendant qu'à peine de prétendre à la Couronne des Bourbons. Ces jactances & for-

fanteries ,

lanteries, jointes aux incertitudes du peuple, que la crainte de ne faire que changer de tyrans arrêtoit à chaque pas, rebuterent les François. Leur armée navale ne fut plus qu'une flotte d'évolutions, qui après quelques manœuvres dérisoires se retira vers Portolongone.

[Cependant Guise fit l'importante conquête d'Averse & de Capoue. Outre que la première étoit en quelque sorte, la clef de tous les canaux qui avitaillioient la Capitale; les Barons armés pour la défense des Espagnols en avoient fait leur quartier général. L'allégresse du peuple fut grande ainsi que l'envie & les craintes de Gennaro, qui commença d'entrer foudrement en négociations avec les Espagnols & fit de telles avances qu'on cessa de regarder la paix comme impossible. Toutefois & après y avoir murement réfléchi en différens Comités, on demeura persuadé que la déposition & la retraite du Duc d'Arcos étoient indispensables. Le Cardinal Archevêque qui fut consulté, appuya de toutes ses forces &, rendus encore plus

éloquens par la perte du Bourg de Chiaia qui leur coupoit la communication par terre avec le reste du Royaume , les Espagnols déterminèrent enfin le Vice-Roi à s'embarquer pour Madrid. On juge bien que le peuple comprit que c'étoit à lui que le sacrifice étoit offert. L'exécration des Espagnols & l'enthousiasme de la liberté en furent suspendus pour quelques moments. D. Juan d'Autriche , jeune Prince assez aimable qui prit par *intérim* le titre & les fonctions de Vice-Roi & qu'on imaginoit ne s'être prêté qu'à regret aux dernières fureurs du Duc d'Arcos , ne laissoit pas d'attirer encore quelques regards favorables. Ses propositions & ses offres ne courroucerent qu'un petit nombre de rebelles , idolâtres du Duc de Guise , trop ennyvré lui-même , trop inconsideré pour calculer les degrés de refroidissement & se conduisant précisément comme s'il eût voulu servir les Espagnols.

Il avoit promis, dès le début , de proceder incessamment à la formation d'un Sénat. Gennaro le som-

moit assiduellement de tenir sa parole :
 mais c'étoit chaque jour nouvelle
 défaite. Il parut des couplets, trait-
 tant assez mal le Duc de Guise, » qui
 » n'étoit venu, disoit-on, que pour
 » prendre ses ébats avec les Dames de
 » Naples, pour y remonter ses finances
 » & pressurer les idiots qui se con-
 » fioient en lui. » L'article de la galan-
 terie n'avoit que trop de fondement :
 il entreprenoit toutes les femmes qui
 avoient quelque beauté & triomphoit
 à la Françoisé. Les maris, parmi
 lesquels on en comptoit de très res-
 pectables par leur rang & encore plus
 par leur penchant à grossir son parti,
 ne le regarderent plus qu'avec les
 yeux de la jalousie nationale & con-
 jugale. Il en fut désespéré, fit des
 perquisitions si exactes qu'il décou-
 vrit les auteurs de la Satyre & mal-
 gré la protection de l'Archevêque
 à qui les coupables appartenoient,
 malgré l'intercession de tous les plus
 notables populaires, il les envoya
 sur l'échafaut. Outrés d'un tel excès,
 Gennaro & les sous-Chefs du Peuple
 marcherent contre lui à la tête de
 quatre mille hommes & dans la plus

ferme résolution d'en purger la Cité. Averti du danger , Guise monte à cheval, leur vient au-devant suivi de sa garde , c'est-à-dire d'une poignée de Mousquetaires , & au moyen de quelques coups de fusil , tirés même en l'air , il met en fuite les généraux de la troupe. Confuse de se voir abandonnée à la merci du Duc , étonnée de son intrépidité , touchée des paroles tendres & majestueuses qu'il lui adresse , celle-ci tombe à ses genoux & s'écrie , mille fois , *vive le Duc de Guise*. Tout sembloit réparé ; tout fut détruit par l'acharnement avec lequel il poursuivit l'un des auteurs de ce soulèvement. Ne voyant pas de possibilité à s'immoler Gennaro , il jura la perte de l'Édile ou Consul Mazzela & parvint à force d'intrigues , de cabales , de calomnies à lui faire trancher la tête. Gennaro craignit plus que jamais le Duc de Guise & chercha plus avidement les moyens de s'en délivrer.]

Mais c'en est assez sur les fautes & l'inconduite du Duc de Guise. On peut voir ailleurs comment après avoir offensé l'Archevêque, qui étoit

à si juste titre l'oracle & l'idole de la Cité, il maltraita plusieurs Religieux ; comment il s'aliéna le peuple en se montrant l'ennemi plutôt que le protecteur de sa liberté ; enfin combien ses propres intérêts souffrirent de l'animosité subsistante entre lui & Gennaro Annesse, dont les torts au reste n'étoient peut être ni moins réels ni moins graves que les siens. Tous ces détails ont été soigneusement recueillis par différens Ecrivains de cet age & par le Duc de Guise, lui-même, qui dans ses Commentaires, plus éloquens à la vérité que sincères, nous en a laissé de très-amples notices. Ce qui est beaucoup moins connu & plus intéressant peut-être, plus instructif, c'est qu'au plus fort de la tourmente, au milieu de tant de dangers, de précipices & d'écueils, il n'avoit en tête que sa Dame, la souveraine de son cœur, qui étoit, en France, servie par ses gens & entretenue à ses dépens. Laissons-le achever lui-même de se peindre : c'est ici le trait le plus caractéristique qu'on puisse extraire de cette foule d'anecdotes le con-

cernant, & le plus digne, en un sens ; d'être gravé ou rappelé dans le souvenir du lecteur.

Informées de son début & des espérances qu'en avoit déjà conçues sa maitresse, qui ne rêvoit plus que d'être assise sur le Trône de Naples ; les deux Duchesses de Guise c'est-à-dire, la mere & la femme de notre aventurier, insisterent auprès de la Reine & du Cardinal, sur la nécessité de mettre Mademoiselle de Ponts en un lieu plus sûr que celui qu'elle avoit choisi, crainte qu'il ne lui prit envie d'aller joindre son chevalier ou d'exciter peut-être quelques troubles en France. Renfermée dans un autre Monastere, elle se hâta d'écrire à Naples pour se plaindre à son amant du traitement qu'elle venoit d'essuyer ; & celui-ci en écrivit à la Reine & au Cardinal, sur le ton le plus pathétique. Ces deux lettres, qui donnent l'idée la plus juste de sa position, font voir en même temps, à quel point l'amour peut faire extravaguer & rendre les hommes ridicules. Guise confesse à la Reine qu'il fait la guerre sans

poudre & sans soldat, & que trahi, abandonné de tout le monde il n'attendoit, ne demandoit pour récompense de tous les hasards qu'il avoit courus que de passer heureusement le reste de sa vie avec Mademoiselle de Ponts. Sa douleur s'épanche plus librement, plus longuement encore avec le Cardinal. Il lui proteste hautement que ni l'ambition, ni le desir de s'immortaliser par des actions extraordinaires ne l'ont embarqué dans une si périlleuse entreprise : mais la seule pensée, qu'en exécutant quelque chose de glorieux, il mériteroit mieux les bonnes grâces de Mademoiselle de Ponts. » Mes
 » espérances sont bien trompées,
 » ajoute l'amoureux Duc, & je me
 » plains avec raison de me voir abandonné de la protection de votre
 » Eminence, dans le temps où en
 » ayant le plus de besoin je m'en tenois le plus assuré. J'ai hasardé
 » ma vie dans le passage sur la mer :
 » j'ai réduit dans ce parti quasi toutes les Provinces de ce Royaume.
 » J'ai maintenu la guerre pendant
 » quatre mois, sans poudre & sans

Motteville,
 t. 1 pag. 45

page 47.

20 argent , & réduit dans l'obéissance
 20 un peuple affamé sans lui avoir pu
 20 donner en tout ce temps qu'un jour
 20 de pain. J'ai cent fois évité la mort
 20 & par le poison & par les révoltes ,
 20 tout le monde m'a trahi ; mes do-
 20 mestiques même ont été les pre-
 20 miers à tâcher de me détruire.
 20 L'armée navale de France n'a paru
 20 que pour m'ôter la créance parmi
 20 le peuple & par conséquent , le
 20 moyen de réussir. Mais rien ne
 20 m'afflige , ne me tourmente com-
 20 me le déplaisir fait à la divinité de
 20 mon cœur , en l'obligeant d'entrer
 20 dans un autre Monastere que ce-
 20 lui où je l'avois priée de se retirer.
 20 Ainsi je suis privé de la seule ré-
 20 compense que j'attendois de mes
 20 travaux..... Sans cela ni fortune
 20 ni Grandeurs , ni même la vie ne
 20 me sont pas considérables. Je m'a-
 20 bandonne tout-à fait au désespoir...
 20 renonçant à tout sentiment d'hon-
 20 neur & d'ambition , je n'aurai de
 20 pensée au monde que celle de pé-
 20 rir & de ne pas survivre à une
 20 telle affliction qui me fait perdre
 20 & le repos & la raison ». Ainsi

pensoit , ainsi étoit organisée cette forte tête , qui devoit changer la face d'une si grande partie de l'Italie. Tant de travaux entrepris uniquement pour plaire à son incomparable de Ponts , qui moins belle peut-être & aussi fidelle que l'Angélique de Rolland , se jetta dans les bras de l'Ecuyer * que son amant lui avoit donné !

Les espérances que les Napolitains * Malicor avoient fondées sur un tel champion furent donc déçues comme elles devoient l'être ; & Guise lui-même , malgré les pronostics , malgré tout ce qu'avoit fait augurer une occasion si belle , si propre à l'élever au rang des Potentats , ne recueillit de son expédition que des fruits amers , dignes du motif qui l'avoit amené en Italie. Jamais il ne put obtenir des Communes ni seulement de satisfaction , le pouvoir & l'autorité suprêmes. Le titre de Duc ou Doge qu'on lui avoit déferé dès l'abord , n'étoit guere plus qu'une vaine dénomination. L'infériorité de Gennaro Annesse n'en fut pas moins insensible. Il eut la douleur de voir ce Pteberem

marcher constamment son égal , refuser opiniâtement de le reconnoître pour supérieur ; & après quelques mois de Règne orageux & partagé , après d'incroyables sollicitudes , angoisses & tourmens , il fut précipité dans l'abîme par les manœuvres mêmes de ce rival détesté.

[Trois vaisseaux , dépêchés mystérieusement par le nouveau Vice-Roi (*), le firent trembler pour Nisita (***) & accourir , comme on l'avoit prévu , à la tête de ses plus zélés partisans. Il ne se fut pas plutôt éloigné de la Cité , que D. Juan , le Comte d'Ognate , les Nobles de leur suite & toutes les troupes Espagnoles sortirent des Châteaux en ordre de bataille & prirent paisiblement possession des portes de Naples. *Le Torion du Carmine* , prin-

(*) D. Inigo de Velez , Comte d'Ognate installé depuis peu dans la Vice-Royauté par D. Juan d'Autriche.

(**) Petite Isle , située à quelques milles de Naples & regardée comme le poste le plus important des populaires.

capitale Forteresse des populaires, leur fut livrée par Gennaro ainsi que tous les autres postes de la Cité. Ils trouverent quelque résistance au Palais habité par le Duc; résistance qui ne fut pas longue & dont la durée eut été bien mieux employée à brûler les porte-feuilles, qui tomberent dans les mains du Vice-Roi & perdirent ensuite une infinité de personnes. Après d'inutiles efforts pour rentrer dans Naples, Guise prit la route de Rome & tomba par inadvertance ou par trahison dans les mains des Espagnols qui l'envoyerent en Espagne où il resta pendant cinq ans enfermé dans une Forteresse.] Heureux encore qu'il ne lui en coutât que la liberté, qu'Anne d'Autriche daignât, à la réquisition de Mesdames de Guise, le reclamer, le faire traiter en prisonnier de guerre. N'étant, dans le fond, qu'un simple particulier, devenu, sans aucun ordre de sa Cour, Chef de rebelles, il pouvoit, en rigueur, être traité comme criminel de Lese-Majesté & porter sa tête sur un échaffaut. Il est vrai que par l'événement son en-

treprise n'avoit été que salutaire à l'Espagne & qu'à ce titre elle lui devoit de l'indulgence. Il e trouva, dès le lendemain de son arrivée à Naples en concurrence avec le Plebeien Gennaro Anese, qui fut immédiatement déterminé à tenter une réconciliation avec les Espagnols par la violence de ses débats avec le Duc de Guise, contre lequel il avoit d'ailleurs imploré si vainement la France & Mazarin (1). N'oublions pas cependant de remarquer que la pacification fut principalement l'ouvrage du Cardinal Filomarini, Archevêque de Naples, qui dès la naissance des troubles, qui depuis l'insurrection de Masaniello jusqu'à la détention du Duc de Guise, se conduisit avec une sagesse qu'on ne se lasse point d'admirer, de chanter. Il fut, sans jamais violer la fidélité due au Souverain, se conserver l'estime, l'amour, la con-

(1) Ses envoyés n'oublierent rien pour engager la Cour de France à le soutenir contre le Duc de Guise & furent à peine écoutés.

fiance des rebelles , & s'en prévalut avec autant de sagacité que de précision , pour les ramener tous à l'obéissance. Quoiqu'en ait pensé l'absurde & sanguinaire despotisme des Espagnols (*), nous dirons hardiment que sa conduite est le plus beau modele que ses confreres puissent se proposer en semblable occurrence.

Naples retomba donc , après avoir porté pendant cinq mois le nom de République , au pouvoir des Espagnols. Le Prince Thomas de Savoye qui malgré le sort du Duc de Guise avoit conservé des intelligences dans ce Royaume & l'ambition de s'y établir , vint bien livrer encore quelques assauts : mais son expédition n'eut pas à beaucoup près le succès qu'on en attendoit (1). Trahi par

An. 1648

(*) Ils ne purent jamais lui pardonner les ménagemens & l'espece de neutralité qu'il avoit gardée jusqu'alors : le farouche Archevêque de Palerme étoit bien autrement respectable à leurs yeux !

(1) Voyez Gazzotti , *guerre d'Europe* liv. 24 pages 244-45 , Riccius *Historia suæ temporis* , chez d'Egly pages 213-14.

un Charle Rosa, qui communiquoit au Vice-Roi sa correspondance avec différens regnicoles, il fut contraint de lever le siège de Salerne & de ramener sa flotte en Provence.

[Que de grandes & terribles leçons les Espagnols venoient de recevoir ! Tant de peuples échappés de leurs chaînes ou s'efforçant de les briser devoient bien au moins, exciter quelques doutes sur l'efficacité de leur politique détestable & leur faire essayer la modération, la clémence, l'humanité. Ce Comte d'Ognate, entré dans Naples encore fumante de l'incendie, allumé par les fureurs du Duc d'Arcos, ne vit pas plutôt le peuple soumis & tranquille, qu'il monta sur son noir Tribunal & ne cessa pendant plusieurs mois d'employer, de fatiguer les bourreaux. Il n'eut garde de brûler les papiers du Duc de Guise, comme quelques sages le lui conseillèrent. Sa cruauté y vit un trésor. Les haches & les gibets exterminèrent tout ce qui eut l'imprudence ou le malheur de rester sous sa main barbare : les contumaces & les confiscations le vengerent de

tout ce que la fuite lui avoit dé-
 robé. La proscription s'étendit jus-
 que sur les Nobles, c'est-à-dire sur
 le très petit nombre qui n'avoit pas
 sévi contre les rebelles au gré de la
 rage Espagnole. *C'est le Duc d'Albe, Idem*
s'écrioit-on, c'est le fleau de la Flan-
dre que l'enfer nous a renvoyé ! Mais
 la sécurité de Gennaro Anneſe n'eſt
 guere moins étonnante. Tous ſes
 amis le preſſoient de fuir avec les
 ſoummes aſſez conſidérables, que lui
 avoient values ſon règne & ſon abdi-
 cation. » Regarde, lui diſoient-ils,
 » conſidere la deſtinée de Maſaniello,
 » celle de toute ſa famille, ſon frere *Brufoni liv*
 » précipité dans les foſſés du Châ- 16.
 » teau, ſa mere, ſa femme, un en-
 » fant de trois ans rélégués à Gayette.
 » Conſidere la fin tragique de Ge-
 » noino & d'Arpaia (*), noyez dans
 » la mer : conſidere en un mot qu'il
 » n'exiſte plus aucun autre chef ni
 » ſous-ſeſ de la révolte ; & vois à
 » quoi tu peux t'attendre. Il rioit :

(*) Lieutenans & aſſaſſins de Maſaniello
 ainſi que Gennaro Anneſe,

» ces terreurs lui faisoient pitié ; di-
 » sant , sur le ton le plus assuré , que
 » le service qu'il avoit rendu au Roi
 » & à ses Ministres étoit de nature à ne
 » pouvoir jamais s'oublier. « Le Comte
 d'Ognate s'en souvint en effet , n'é-
 pargna ni formalités , ni manœuvres
 ni faux témoignages , pour le con-
 vaincre d'un autre crime , trop in-
 croyable , à la vérité , trop évidem-
 ment imaginaire (*) & l'envoya sur
 l'échaffaut.]

(*) D'avoir connivé avec Thomas de
 Savoye L'accusation fut concertée avec ce
 même Charle Rosa qui avoit trahi le Prince.
Brusoni liv. 16



CHAPITRE X.

*Tourmens du Cardinal Mazarin.
Nouvelle tentative sur le
Royaume de Naples. Traité
des Pyrenées & paix de l'Italie.
Guerre de Candie.*

LE peuple & le Parlement de Paris commençoient dès-lors à mugir contre Mazarin. Ce Ministre qui avoit applaudi & tendu la main aux sujets rebelles des autres Puissances, fut assailli lui-même & ballotté, pendant quelques années par l'orage de la sédition. L'épidémie parcouroit la surface de l'Europe : manifestée d'abord chez les Flamands, elle attaqua successivement les Portugais, Catalans, Siciliens, Napolitains, & enfin les Parisiens (*) qui, indé-

(*) On sçait que dans le même temps ou environ, la tête de Charle I. tomboit sous les coups des Anglois & que les Trônes d'Afrique & d'Asie nageoient dans le sang.

pendamment de leurs autres sujets ou prétextes de révolte , y furent indubitablement excités par l'exemple de ceux-ci. La tempête gronda longtemps avant d'éclater ; & ce qu'il y avoit de plus distinctement énoncé dans tous les murmures , avant-coureurs de l'explosion , c'étoit le reproche que se faisoient mutuellement les mécontents de n'avoir pas encore imité les Napolitains (1). La guerre civile , allumée entre le Parlement & la Cour , porta le plus grand préjudice aux affaires d'Italie , où la France perdit Piombino & Portolongone , reconquis en 1650 par D. Juan d'Autriche , assisté du Vice-Roi Comte d'Ognate. Cette perte , aggravée en 1652 par celle de Casal , restitué en apparence au Duc de Mantoue & en effet aux Espagnols , fit que les Princes Italiens craignirent plus que jamais d'être

[1] *Nous pouvons bien imiter l'exemple de Naples* , disoit-on hautement & de tous les côtés. Mémoires de Motteville, tom. 2. Voyez aussi Brusoni au commencement du liv. 16.

asservis par ceux-ci , & se plainquirent hautement des François , acharnés contre leur Ministre au lieu de s'occuper des grands intérêts de la Nation. Mais le calme fut à peine rétabli & Mazarin , qui avoit été contraint de passer à Cologne , rentré triomphant à la Cour , que les affaires d'Italie & surtout le Royaume de Naples , redevinrent l'objet des calculs , des combinaisons , des efforts des François.

Le Duc de Guise , qui n'avoit pourtant obtenu sa liberté que sous la condition de ne plus s'ingérer dans les affaires de Naples , ne fut pas plutôt arrivé en France , qu'il proposa au Cardinal de tenter encore la fortune. [Plusieurs Nobles , qui avoient préféré l'exil au tourment de vivre sous l'arbitraire & farouche Comte d'Ognate ; beaucoup d'autres qui , restés dans leur patrie , maudissoient en secret le Gouvernement Espagnol , offroient de seconder l'entreprise & garantissoient presque le succès. Il n'en falloit pas tant pour enflammer le Duc de Guise. Mais le Cardinal , qui avoit d'ail-

leurs la tête fatiguée & de la tourmente qu'il venoit d'essuyer & des efforts qui lui restoit à faire contre ces mêmes Espagnols commandés par Condé, étoit loin de présumer du personnage & de ses correspondances au point que lui-même en présuinoit. L'idée néanmoins d'opérer une diversion quelconque, d'inquiéter passagerement l'Espagne au sujet du Royaume de Naples, le fit consentir au nouveau projet de l'aventurier, c'est-à-dire, lui permettre de radoubier, d'équiper à ses frais le petit nombre de mauvais navires qui se trouvoient dans les Ports de la Méditerranée & d'enrôler tout ce qui voudroit le suivre. Guise vendit, engagea la plus grande partie de ses biens, emprunta de tous les côtés & mit enfin à la voile sur la fin de l'été 1654, n'ayant en tout que quatre mille hommes de débarquement, avec lesquels il se hâta de descendre sur les côtes de Naples, comptant les grossir tout-à-coup de mécontents & de bannis. Il n'en vit pas accourir un seul. Le Comte d'Ognate venoit de publier une amnistie

conçue en termes les plus attrayans. Tous préférèrent un bénéfice certain, aux faveurs contingentes des François.

Cependant Guise emporta Castellamare d'emblée. Il y a même lieu de croire que s'il eut marché en droite à Naples, il auroit fait des progrès supérieurs à l'attente commune, tant les Espagnols étoient encore foibles, consternés & incertains de la fidélité des Napolitains. Mais les François, qui perdirent un temps considérable à réduire divers postes avancés, ne tarderent pas à manquer de vivres & commirent, pour s'en procurer, une infinité de violences qui jetterent la terreur dans tout le canton. Les Espagnols reçurent, dans ces entrefaites, des renforts considérables & débusquerent l'ennemi de presque tous les postes où il s'étoit établi. Ayant consumé la plus grande partie de son biscuit, & craignant avec raison d'être affamé dans Castellamare, le Duc de Guise rembarqua les troupes qui lui restoient & profita du premier vent pour regagner les côtes de Provence.]

Depuis cette seconde & aussi vaine

Muratori
pag. 254.

expédition du Duc de Guise jusques en 1674 , il ne se fit , il ne se tenta plus rien en Italie , qui fut capable d'en changer la répartition , ni de faire aucun transport de Domaine. La paix de Westphalie , qui servit de Prototype & de base aux traités subséquens , surtout entre les puissances du nord , n'influa que par contre-coup dans les affaires d'en deça les Monts : l'Empereur Ferdinand s'y étant obligé à ne prêter , ni directement ni indirectement , aucun secours au Roi Catholique dans la guerre que celui-ci faisoit aux François , les Espagnols déchurent prodigieusement en Lombardie où ils avoient cependant de bien plus vastes possessions que leurs rivaux qui dans toute l'Italie ne possédoient exactement que Pignerol. Mais par cela même que , sans y avoir rien à perdre , les François n'avoient à conserver que la réputation de leurs armes , la guerre n'y vivoit , pour ainsi dire , que de la substance des Espagnols , qui ne pouvoient tenir dans la contrée des forces proportionnées à la surface de leur Domaine.

Les guerres civiles de France leur donnerent quelque relâche , mais , du moment que Mazarin eut repris sa place & les fonctions , la décadence des affaires d'Espagne fut si vaste , si rapide qu'elle se vit contrainte d'accepter la paix , aux conditions qu'il plut à ses vainqueurs de lui imposer.

Cette paix , non moins célèbre que celle de Westphalie , est la paix des Pyrenées , traitée , par une singularité assez remarquable , entre les Ministres respectifs , D. Louis de Haro & Mazarin , qui la conclurent An. 1659 précisément sur la ligne qui sépare les deux Royaumes & sans l'intervention d'aucun autre médiateur ni Potentat. Au reste les deux Ministres dans leurs fréquentes & longues conférences , s'occupèrent peu de l'Italie , où les effets de cette paix se bornerent à l'extinction de la guerre languissante du Milanois & à certains articles que Mazarin y voulut insérer en faveur des Ducs de Parme & de Modene , partisans de son Maître (1).

[1] Voyez Contarini , *Storia della Rep. Veneta* , page 163 , édit. in-4.

Les conquêtes assurées aux François par ce fameux traité & toutes les autres affaires qui y furent réglées concernoient des pays trop éloignés de l'Appennin & des Alpes. Nous n'avons pu cependant nous dispenser d'en faire mention , attendu qu'il a fourni le premier , le principal prétexte de la guerre , allumée , au commencement de ce siècle , en Italie & dans presque toutes les autres parties de l'Europe (1).

La paix des Pyrenées fut troublée ; endeca des Monts , par le choc passager des armes Allemandes & Vénitiennes , & surtout par la mémorable guerre de Candie , où l'on

(1) C'est dans la paix des Pyrenées que le Mariage du Roi de France Louis XIV avec Marie Thérèse d'Autriche fille de Philippe IV Roi d'Espagne fut conclu & arrêté. On exigea bien de la future une renonciation à tous droits de succession sur la Monarchie d'Espagne , supposé , comme il advint quarante ans après , qu'il y eut défaut d'hoirs mâles : mais renonciation , regardée de part & d'autre , comme une vaine formalité & que Philippe IV lui-même , appelloit un *papefard*.

vit le Sénat de Venise luttant pendant vint-cinq ans , & seul ou presque seul , contre toutes les forces de l'Empire Ottoman. [Les historiens l'ont comparée à celle de Troye : ils auroient pu sans exagération la mettre fort au-dessus ; elle n'a guere de commun avec l'autre que l'origine & l'issue. *Tembis Aga* , favori de trois Grand - Seigneurs & Gouverneur du Serrail , voyageoit en 1644 à bord du Galion de la Sultane. Il tomba dans la croisiere des Chevaliers de Malthe , établie vers l'Isle de Rhodes. L'aspect du Croissant , l'appas d'un butin immense firent combattre ces Nobles & Religieux Pirates avec tant de furie qu'ils s'emparerent du vaisseau Turc & de trois autres bâtimens qui l'escortoient. Cette capture, consacrée par un reste de fanatisme ou de barbarie , fut chantée dans toute la Chrétienté : mais *Ibrahim* , ou pour mieux dire la Sultane & les Janissaires , couvrirent la mer de vaisseaux , qui après quelques évolutions insidieuses fondirent sur l'Isle de Candie , sous prétexte que la République avoit reçu

les Chevaliers & leur proie dans le port de la petite Isle de Calismene, & en effet parce qu'il étoit impossible d'exercer la vengeance sur le Roc escarpé de Malthe. Les Vénitiens accoururent avec toutes leurs forces & n'arriverent que pour voir tomber la Canée sous les efforts des Janissaires. Retimo, autre place & quartier de Candie, succomba l'année suivante. Les approches de la Capitale (Candie) couterent aux Turcs beaucoup de temps & de soldats. L'inévitable longueur d'un tel siège leur fit imaginer de construire une Forteresse ou Cité qu'ils appellerent Candie la neuve, & qui leur servit d'abri contre les fréquentes sorties des assiégés.

Cependant les Vénitiens ne cessèrent d'implorer les Puissances Chrétiennes. Innocent X, joignit, plus d'une fois ses instances aux leurs & donna même l'exemple. Ses secours ajoutés à ceux de Malthe & de Tofcane, formerent à la république un subside annuel de douze galeres. Ce fut vers l'époque ou nous en sommes, qu'un noble enthousiasme saisit l'or-

Un infiniment nombreux des Mineurs observantins, qui sollicitèrent la permission d'aller grossir l'armée navale des Vénitiens & la garnison de Candie. Le Consistoire dit Muratori(*) approuva leur zèle & marqua différentes Villes où la Monachique armée devoit s'assembler. Mais ayant été représenté par le Duc de Terre-Neuve, Ambassadeur d'Espagne, que les Franciscains & tous les autres Religieux employez aux missions du Levant, en seroient pour le moins chassés de Jérusalem & de tous les lieux Saints, l'histoire fut privée d'une si curieuse aventure. Alexandre VII, qui dans le Conclave où il fut élu, avoit lui-même redigé le décret obligeant le futur Pontife à l'entretien d'une escadre & de trois mille Fantassins pour la défense de Candie, eut bien de la peine à fournir trois galeres, encore s'en prévalut-il pour contraindre le Sénat à rappeler les Jésuites, bannis depuis cinquante

(*) *Annali d'Italia*, tome XI, page 256, An. 1654.

ans. Cette condescendance & beaucoup d'autres , ne rendirent pas le Pontife plus sensible à leurs besoins. Ils ne purent seulement en obtenir les deux cent mille écus , légués par Mazarin , pour être employez contre les Turcs : attendu que l'Empereur les reclamoit au même titre , le Pontife termina la concurrence en s'appropriant le dépôt.

Les Vénitiens ne laissoient pas d'être continuellement aux prises avec les Turcs. Ils alloient régulièrement se mettre en station au débouquement des Dardanelles & remportoient annuellement des victoires plus ou moins completes. Ils ravagerent les côtes de Grèce & de Romanie, emporterent Megare , Lemnos , Tenedos , Patmos , assiégèrent même & faillirent à reprendre la Canée. Le trésor de Saint Marc fut entièrement & peut-être inconsidérément épuisé pour cette multitude d'expéditions , dont une ou deux faites à de plus grandes distances & par conséquent avec des forces plus considérables , eussent été bien autrement fatales aux Musulmans , qui ne

surent ou ne purent jamais boucler le Port de Candie & laisserent toujours les Vénitiens maitres d'en raffraichir la garnison. Les troubles du Serrail, la déposition & le supplice d'*Ibrahim*, la guerre d'Hongrie, si glorieuse à Montecuculi, firent languir le siège jusqu'en 1667, ou le grand Visir *Achmet* *, le seul homme peut-être de guerre & d'Etat qu'ayent eus les Ottomans, vint le poursuivre avec autant d'activité que de méthode. Il débuta par faire raser Candie la Neuve, afin de ne laisser aux Turcs d'autre asyle que leur courage. Les assauts, livrés & soutenus avec un acharnement égal, couterent douze mille hommes aux Vénitiens, & deux cent mille au Sultan. Enfin la flotte Françoisse, commandée par les Ducs de Beaufort & de Navailles, entra dans le Port de Candie. Elle apportoit sept à huit mille hommes qui fondirent aussitôt sur les assiégeants. Les Turcs fuyent de tous les côtés, abandonnent leurs lignes, leurs batteries, Candie est pour ainsi dire délivrée L'explosion de deux barils de poudre, ou

* *Cuprogli*
ou *Kiuperli*.

le feu prit en ce moment , fit imaginer aux François qu'ils marcheroient sur un terrain miné & cette crainte fortifiée par la mort d'une trentaine des leurs , les ramena plus précipitamment qu'ils n'étoient sortis. Soit qu'il lui semblât que Morosini répugnoit trop à ce que les François eussent la gloire de sauver sa place : soit qu'il y vit de l'impossibilité , le Duc de Navailles , resté par la mort du Duc de Beaufort Généralissime des François , voulut absolument remettre à la voile ; & Morosini se hâta d'abandonner au Visir des ruines & des cendres qui ne laisserent pas de lui valoir une capitulation honorable.

Ainsi finit cette guerre non moins glorieuse que fatale aux Vénitiens. Elle influa tellement sur les affaires d'Italie qu'il n'étoit pas possible de lui refuser une place dans ces Révolutions. On sent bien que pendant ce long intervalle , la République ne put jouer dans la contrée qu'un rôle précaire. Il ne lui fut permis ni d'empousser aucunes querelles ni de suivre aucun mouvement de vengeance ou

d'ambition. Ce grand intérêt la rendit insensible à ce qui se passoit entre les Puissances nationales & voisines ; & qu'on se figure ce qu'il en dû résulter par rapport à la marche , à la gravitation du tourbillon politique : qu'on juge par les efforts qu'elle fit contre les Turcs , des changemens que le poid de Venise eût apportés dans l'ordre des choses. D'ailleurs la position , la fertilité , les productions de Candie intéressoient l'Italie entière : la perte en fut sentie , plus ou moins vivement dans tous les points de la contrée ; tout , par conséquent , sembloit nous prescrire d'en entretenir un moment le lecteur. Mais il étoit survenu , dans l'entrefaite , un incident non moins mémorable , & qui fit encore plus de sensation que la perte de Candie.



C H A P I T R E X I.

Origine du fameux différent de Louis XIV, avec Alexandre VII. Suite & conclusion étrange de cette affaire : justes terreurs qu'en conçoivent les Princes d'Italie.

LE Duché de Castro , échappé en 1644 des mains des Barbérins , n'en resta pas moins soumis à l'action hypothécaire des créanciers de la maison Farnèse , qui se voyant encore plus mal payés par le nouveau Duc de Parme , Rannuce II successeur d'Odoard , se pourvurent à la Chambre Apostolique , en exécution de leurs contrats de rentes. Les Officiers Pontificaux , chargés de proceder à la saisie & sequestration des terres engagées , furent maltraités & chassés par la garnison. Cristophe Giarda qui , nommé par le Pape à l'Evêché de Castro , voulut

en prendre possession malgré le Duc , fut assassiné. Pour lors toutes les troupes du Saint Siége accoururent , & la Capitale du Duché fut investie. Rannuce , qui se flattoit de laisser bientôt le Pontife , ennemi de la dépense , leva quelques bataillons qu'il envoya sur les terres ecclésiastiques. La petite armée Parmesane étoit commandée par un François parvenu qui , entré au service d'Odord en qualité de Maître de langue , gouvernoit depuis longtems la Cour & l'Etat. Jugeant , par le succès avec lequel il avoit exercé tant d'autres métiers , qu'il ne seroit pas moins propre à celui de Capitaine , Geoffroy , décoré du titre de Marquis , courut assaillir le Bolonois. Un corps de troupes , expédié par le Pontife & assisté de la Noblesse du canton , lui fit reprendre honteusement le chemin de Parme , où d'autres ennemis s'étoient hâtés de mettre son absence à profit. L'échec qu'il venoit d'essuyer doubla l'espoir de le perdre ; & sa liberté , sa tête , sa fortune , montant à quatre cent mille écus engloutis par le fisc ,

assouvirent successivement la haine publique. Comme c'étoit à Geoffroy que l'on imputoit assez généralement l'assassinat de l'Evêque, Rannuce espéra que sa mort appaiseroit le Pontife. Mais la famine n'eut pas plutôt obligé la Ville de Castro à se rendre, qu'Innocent X, la fit raser. Le Siège Episcopal fut transféré à Acquapendente. Les Temples, Monasteres & bâtimens furent remplacés par une seule colonne, portant cette inscription terrible, **ICI FUT CASTRO**. L'armée pontificale menaçoit hautement le Duché de Parme ; & Rannuce, qui n'étoit point en état de faire face à l'orage, prit le sage parti de transiger avec la Chambre Apostolique.

L'Incamération (*) de Castro & celle des vallées de Comacchio, consentie par le Duc de Modene, avec des circonstances à peu - près semblables, furent mentionnées dans

(*) C'est-à-dire la réunion à la Chambre Apostolique, au Domaine du Saint-Siège.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 203
le traité des Pyrénées, où Mazarin stipula que l'Espagne & la France, protégeroient les débiteurs à l'effet de leur obtenir la retrocession, sous les clauses du droit. Indignés, que dans un traité négocié, redigé & signé sans leur participation, Mazarin osât leur dicter des loix, Alexandre VII & tous les Chigi, s'empor- terent contre la France. Pour attes- ter le peu d'égard qu'ils avoient aux prétentions des protégés & aux me- naces des protecteurs, l'Incaméra- tion fut confirmée, le Duché de Castro irrévocablement uni au Do- maine du Saint-Siége & soumis à toutes les Bulles défendant l'alié- nation des biens de l'Eglise. Dans le même temps un artisan, logé ou retiré dans les cours de Raynaud d'Este, Cardinal protecteur de la France, fut décrété à la requisition de ses créanciers. Les Domestiques du Prélat le défendirent contre les Sbirres. Le Barigel, qui revint avec une escouade plus nombreuse, fut encore obligé de fuir. Pour lors D. Mario Chigi, frere du Pontife & arbitre suprême de la Cour Romaine,

204 RÉVOLUTIONS

enjoignit aux Corfes (*) de prêter main - forte au Barigel , & de concourir à la détention des rebelles , déclarant toutes ces franchises abusives , contraires au bon ordre & au cours de la justice. A cette nouvelle , toute la maison du Cardinal d'Este se mit sous les armes , les Ambassadeurs & plusieurs familles puissantes de Rome , attachées à la France , se hâterent de lui envoyer ou de lui offrir des secours. Tous les François qui se trouvoient dans la Cité , accoururent à sa défense. D. Mario ne jugea pas à propos d'aller plus avant , & le Cardinal François Barberin , chargé par le Pontife de terminer ce différent , mania les esprits avec tant de dextérité , qu'il rétablit le calme , sans pouvoir néanmoins extirper certain levain qui ne cessa plus de fermenter , entre les Cours de Rome & de France.

Mazarin mourut l'année suivante ;

An. 1661

62.

(*) Gardes du Pape , chargés d'appuyer au besoin , les Ministres & exécuteurs de la Justice.

& d'après les derniers conseils de ce Maître en l'art de régner, Louis XIV. voulut être lui-même son premier & principal Ministre. Attendu qu'il ne voyoit, en ce moment & de quelque côté qu'il se tournât, aucun prétexte pour faire la guerre, sa fierté, sortie d'ailleurs victorieuse d'un combat avec celle d'Espagne, chercha d'autres triomphes en Italie. Imprimer le respect & la crainte à Rome elle-même; mortifier ces Chigi qui en avoient usé, à l'égard de ses adhérents, avec tant de hauteur; molester, assouplir ce Pontife dont il n'avoit pu jusqu'ici disposer à son gré: voilà ce que l'amour propre & les flatteurs lui présentèrent comme autant de vues sublimes. Le Duc de Crequi, premier Gentilhomme de sa Chambre, personnage fier, hautain, pétulant, audacieux, parut au Monarque le plus propre à remplir cet étrange ministère. Braver, menacer, insulter lui étoit si naturel qu'on pût se dispenser de l'insérer dans ses instructions. Il partit pour Rome, suivi d'une multitude d'Officiers & Gens-d'Armes réfor-

més. Il ne falloit pas beaucoup de sagacité pour voir où tendoit pareille ambassade. D. Mario renforça la garde Romaine de cent cinquante Corfes , précaution qui n'empêcha pas les domestiques du Duc de commettre plusieurs excès , qu'on se fit d'abord un devoir de tolérer. Trois soldats , qui faisoient la patrouille , étant entrés dans une taverne , y furent attaqués par un maître d'escrime , qui à l'aide de quelques autres François , vint à bout de les désarmer & de les mettre en fuite. Le Cardinal *Imperiali* , Gouverneur de Rome , procéda contre l'escrimeur , qui fut condamné au supplice de la hart & contumacé. A quelques jours de là , deux François ayant pris dispute avec trois Corfes , qui les menoient assez rudement ; les Palfreniers du Duc de Crequi , vinrent au secours de leurs compatriotes & blessèrent mortellement un de leurs adversaires. Les Corfes , qui étoient de garde dans le voisinage , entrèrent en fureur & fondirent , sans que leurs Officiers pussent les arrêter , sur le Palais Farnèse , habité par l'Ambassadeur

de France. Un Laquais & un garçon Libraire furent tués du premier feu. Le Capitaine des Gardes du Duc, qui, accompagné de quelques Gentilhommes François, crut en imposer aux assaillants, fut blessé de la seconde décharge. La nuit tomboit & le Duc, ayant rallié ses gens, fit fermer toutes les portes du Palais. Vengés & par conséquent apaisés, les Corfes retournoient à leurs postes. Le hasard veut qu'ils rencontrent le carrosse de l'Ambassadrice. Leur fureur se réveille, & par un trait de brutalité, incroyable en toute autre espece, ils font feu sur les voitures. Un page & un Ecuyer en sont tués & la Duchesse éperdue se jette dans le Palais du Cardinal d'Este.

Il faut convenir que l'insolence des Corfes ne pouvoit aller plus loin : & quoique ni les Chigi, ni le Pape qui n'en fut informé qu'à son lever, n'y eussent aucune part, c'étoit peut être le cas d'un châtiment prompt & sévère. Mais, aigris de longue main & tout récemment par l'ambassade, la morgue & les hauteurs du Duc de Crequi, le Pontife &

les Ministres confidererent que l'emportement des Corfes étoit une suite nécessaire des outrages redoublés & même sanglants qu'ils avoient reçus des François , & qu'il n'y avoit nulle apparence que ceux-ci osassent demander raison des troubles qu'ils excitoient chez autrui. Ils eurent cependant l'air de vouloir sévir contre les coupables ; mais ce ne fut qu'après les avoir fait évader. Deux corps de garde , établis aux environs du Palais Farnèse , comme pour observer la contenance des François ; plusieurs compagnies de Gens-d'Armes que D. Mario fit entrer non - moins imprudemment dans Rome , persuaderent non-seulement qu'il étoit l'auteur de l'insulte , mais qu'il se plaisoit encore à l'aggraver. En conséquence , le Duc de Crequi se retira en Toscane , suivi de tous les Cardinaux attachés à la France. Alexandre imagina d'ôter le Gouvernement de Rome au Cardinal *Imperiali* , ce qui eut été une sorte de réparation , s'il ne lui avoit conféré en même temps la légation plus honorable & plus lucrative de

la Marche, ce qui fit que l'Ambassadeur & les François n'y virent qu'une nouvelle offense. Le grand Duc Ferdinand II, les Vénitiens & autres Puissances intervinrent. Mais appuyés par la France, les Ducs de Modène & de Parme signifient aux médiateurs leurs prétentions contre la Chambre Apostolique, & l'accommodement devint plus difficile que jamais. Enfin le Duc de Crequi, sortit d'Italie & se rendit à Toulon.

Cependant Louis XIV, jettoit des flammes. Cinquante Mousquetaires avoient conduit très-étroitement le Nonce Piccolomini sur la frontière. D'autres milices eurent ordre d'envahir le Comtat Venaissin que le Parlement d'Aix, malgré trois cens ans de possession, déclara induement aliéné. Plusieurs corps d'infanterie & de cavalerie, assemblés d'abord en Provence, défilèrent en Italie. De son côté & d'après le conseil de quelques fanfarons, espèce dont les Cours manquent assez rarement; Alexandre VII, résolut de soutenir, les armes à la main, l'hon-

neur & l'indépendance de son Trône. Il ne se proposa rien moins que de lever dans ses Etats vingt mille hommes d'infanterie ou de cavalerie, & de soudoyer plusieurs régiments Suisses & Allemands. Il emprunta des sommes considérables, dont la Chambre Apostolique est peut être encore chargée, & mit à contribution toutes les Communautés Religieuses d'Italie, excepté celles de l'état de Venise. En même temps, tous les Princes de la Chrétienté furent appelés au secours du Saint-Siège. Brefs, Légats, Agents, tout fut mis en œuvre : tout fut inutile. L'Empereur étoit aux prises avec les Turcs, l'Espagne avec le Portugal, & nulle autre Puissance n'étoit en état de le servir efficacement contre la France. Il n'en refusa pas moins opiniâtement de relâcher Castro & Ronciglione ; satisfaction préliminaire, exigée très-impérieusement par Louis XIV. & sans laquelle il déclaroit ne vouloir entendre aucune proposition. Alexandre protestoit également qu'il ne vouloit ni ne pouvoit déroger aux constitutions de ses pré-

décesseurs : mais l'Armée Françoisse assemblée dans les Etats de Modene & de Parme, & montant déjà à plus de huit mille hommes ; l'impuissance de grossir, d'entretenir même les cinq à six mille fantassins ou cavaliers, dont la levée avoit absorbé tous ses fonds ; la nécessité enfin, cette loi maîtissante à qui toutes les autres cèdent, lui dictèrent si tyranniquement le contraire, qu'il se déterminà à révoquer l'Incamération de Castro.

Alors Rasponi & Bourlemont ; Plénipotentiaires respectifs des Cours de Rome & de France, se rendirent à Pise ; & attendu que Louis XIV. avoit signifié que, passé le quinze du courant (Février), il resteroit en pleine liberté de chercher telle satisfaction & par telles voies qu'il jugeroit convenables, le traité fut consommé & signé le douze, c'est-à-dire, trois jours avant le terme fatal. L'article concernant la maison Farnèse, n'étoit à proprement parler qu'une formalité vaine, exigée & disputée par l'orgueil. La dette montoit à plus de seize cent mille

An. 1664

écus, & il n'y avoit aucune apparence que Rannuce put jamais rembourser pareille somme. La confiscation de Castro ne fut en effet différée que de huit années. Il n'en couta pas d'avantage à la Cour de Rome, vis à-vis de la maison d'Este. Mais il fallut que le Cardinal Chigi *
 * Neveu du Pape. allât, en qualité de Legat *a latere* & accompagné du Cardinal *Imperiali*, faire des excuses à la Cour de France; que D. Mario sortît de Rome & n'y rentrât qu'après l'humiliante démarche du Légat; que les Corfes fussent déclarés incapables de porter les armes au service du Saint-Siège: qu'enfin le Pape élevât dans Rome une pyramide, ou l'injure & la réparation furent inscrites.]

C'étoit triompher avec tout le faste, avec toute la roideur imaginables. Les Italiens durent en concevoir & en concurent en effet les plus vives terreurs. Ils sentirent que le règne de l'Espagne étoit fini. Ministres, Souverains & Républiques, tous observerent avec anxiété la marche du Monarque François, devenu si sensiblement l'Arbitre de l'Europe. Ce n'est pas que Louis XIV fut

lui seul en état de surmonter les forces réunies de toutes les autres Nations : mais il n'en étoit aucune qu'il ne put asservir ou froisser en y tombant de tout son poid. Il avoit d'ailleurs un gout assez décidé pour la guerre ; & ce génie belliqueux , joint à la vigueur de l'âge qui promettoit un règne actif & long , faisoit craindre à tous les plus grandes révolutions.



CHAPITRE XII.

Messine , révoltée contre l'Espagne , est protégée d'abord & ensuite misérablement abandonnée par la France.

HEUREUSEMENT , l'ambition de Louis XIV , se porta d'abord , du côté de la Flandres & de l'Allemagne. Après l'affaire de Castro , dans laquelle on vient de le voir triompher avec tant de hauteur & d'aspérité , il sembla ne plus s'occuper de l'Italie , qui s'en félicita & fut , pendant quelques années , exempte de commotions & de troubles. Mais il fit bien voir que ses expéditions vers le Nord ne l'appliquoient pas au point de lui faire négliger les occasions de gagner du terrain au-delà des Monts.

[La première qui lui fut offerte , & la plus attrayante , sans contredit , c'est la révolte de Messine , qui dis-

putoit à Palerme le titre de Capitale & l'emportoit sur elle, ainsi que sur bien d'autres Cités d'Italie, par son Port le plus vaste & le plus sûr de toute la Méditerranée, par son commerce, sa population, ses immunités, ses Loix, enfin par son Gouvernement dont la forme, essentiellement Républicaine, ne laissoit, pour ainsi dire, à l'Espagne que le droit de la protéger & de la défendre. Un Sénat aussi antique que ses fondemens & composé de Nobles & de populaires, le privilege si naturel de s'imposer elle même; privilege remontant aux guerres puniques, où les Messinois, appelés *Mamerins*, avoient figuré avantageusement parmi les peuples aggrégés à celui de Rome; privilege défendu contre les efforts successifs & redoublés des Maisons de Suabe, d'Anjou, d'Arragon & d'Autriche; privilege cimenté par une infinité de Victoires sanglantes & pacifiques (*): telle étoit la base de ses

Burman t.
4 in fine.

(*) La plus signalée, de cette dernière espece, est celle que les Messinois rempor-

félicités , de cet état prospere & florissant que les autres sujets des Espagnols regardoient avec tant de jalousie , & ceux-ci avec tant de depit & de rage. Quel supplice pour des Ministres matotiers de rencontrer éternellement ce privilege, & des Sénateurs prêts à tout sacrifier pour le défendre ! Ils s'efforçoient , depuis quelque temps , de corrompre & de diviser , en attirant à eux les principaux d'entre les Nobles & les populaires , en ressuscitant les *Malvezzi* & les *Merli* , deux factions qui avoient autre fois déchiré l'État , & fait courir les plus grands hazards à la liberté. Quand ils eurent acquis un certain nombre de partisans , ils attaquèrent ouvertement le Sénat , voulurent lui interdire la part qu'il avoit eu jusqu'alors au gouvernement , & le contraindre à laisser désormais un libre cours à ce qu'ils appelloient l'autorité Royale. Deux Magistrats ,

terent , en 1478 , sur Jean Cardone Vice-Roi de Sicile. Voyés *Historiæ Syacnicæ Franciscaï Maurolyci* , lib. 4. chez Burman , Tome 2. in fine.

qui

qui oserent parler courageusement furent punis de mort. Le Peuple intervint, écrivit à Madrid & ne reçut qu'une réponse foudroyante D. Diego Soria, Gouverneur de la Cité, manda tous les Sénateurs, sur qui les portes du Palais furent fermées, avec une précipitation que les Messinois interpréterent selon la politique sanguinaire des dominateurs. A l'instant, le Palais fut investi. D. Diego se hâta bien de faire ouvrir les portes, de congédier les Magistrats : mais l'impulsion étoit donnée ; le Peuple se précipita sur les Espagnols qui se sauverent dans les quatre forteresses.

Les Marquis de Bayone & d'Astorga, Vice-Rois de Sicile & de Naples accoururent avec toutes leurs forces, qu'ils assemblèrent à Melazzo, d'où les Rebelles furent menacés du plus rigoureux châtiment. Les Messinois, dont les fureurs étoient encore mêlées de cris de *Vive le Roi*, & qui s'étoient même abstenus d'insulter le Gouverneur, ne connurent plus de bornes. Ils chassèrent de la Cité tout ce qui étoit soupçonné de favoriser les Espagnols, emporterent le Palais ainsi

que divers autres postes & assaillirent l'importante forteresse de Saint-Sauveur , qui défendoit l'entrée du port. De leur côté les Vice-Rois , qui avoient reçu de Malthe , de Gènes , de Naples & de Palerme des renforts considérables , se hâtèrent de bloquer la Cité. Ils ouvrirent même une espèce de tranchée : mais les Messinois sortoient si souvent & chargeoient avec tant de succès , qu'ils crurent devoir leur offrir la paix , c'est-à-dire , l'absolution de tous les excès qu'ils venoient de commettre & la confirmation de leurs privilèges. —

*Brusoni in-
fine.*

» Nous l'acceptons , répondirent-ils ;
» mais à condition que nous reste-
» rons armés & que la garde des for-
» teresses ainsi que de la Cité nous
» sera confiée exclusivement , pen-
» dant quatre ans » . La condition
étoit bien plus choquante qu'un refus
positif. Les Messinois , qui le sentoient
& ne pouvoient en même temps se
dissimuler l'impossibilité de résister
longtemps aux Espagnols , dépêchè-
rent Antoine Caffaro au Duc d'Etrée,
Ambassadeur de France à la Cour de
Rome , avec pouvoir d'offrir au Roi

Très-Chrétien la Ville de Messine, dont la tradition, ajoutèrent-ils, ne pouvoit manquer d'entraîner la conquête de toute la Sicile. Les courriers volèrent à Paris, & Louis XIV expédia sur le champ six vaisseaux, moins chargés de soldats que de munitions de bouche, attendu le besoin pressant qu'en avoient les Messinois. Le Chevalier de Valbelle, Chef de l'escadre françoise, passa au travers de la flotte espagnole & reçut, en arrivant, le serment des nouveaux sujets, qui proclamèrent Louis XIV Souverain de leur Cité, arborèrent les lys de toute part, firent chanter un *Te Deum* des plus solennels & procédèrent sous la conduite des François à la réduction du fort Saint-Sauveur, qui ne tarda pas de capituler.

An. 1674.

Cependant le Marquis de Ville-Franche, nouveau Vice-Roi de Sicile, arriva sous Messine. Plusieurs bandes espagnoles, tirées du Milanois & de Catalogne, l'y suivirent de fort près & l'aiderent à s'emparer de la tour du Fare, du Pic de Grotta, ainsi que d'autres postes, plus ou moins importants qui le mirent en état

An. 1675

de couper les vivres aux assiégés. Il se flattoit déjà de voir les Rebelles affamés & contrains de venir se jeter à ses pieds. Mais le Marquis de Valavois entra dans le Port avec dix-neuf bâtimens françois, chargés de troupe & de vivres. Ce n'étoit pourtant là qu'un léger rafraichissement. L'armée des assiégeants ne cessoit de grossir : vingt vaisseaux espagnols & dix-huit galères vinrent bloquer le Port de Messine, & bientôt les provisions ne purent y arriver ni par mer ni par terre. Informés de l'extrême disette où le peuple de Messine étoit réduit, les Espagnols crurent le moment favorable & lui firent offrir un nouveau pardon, que les Rebelles craignirent de payer trop cher & qu'ils rejetterent avec une fierté dédaigneuse qu'ils étoient peut-être bien éloignés de sentir. Leur confiance fut exaltée ou réalisée par l'apparition du Duc de Vivonne conduisant plusieurs vaisseaux de guerre & huit barques chargées de vivres. La flotte espagnole, qui courut à toutes voiles sur les François, fut prise en queue par le Chevalier de Valbelle & chassée vers les côtes de

Naples. Enfin d'Almeras & du Quesne arriverent avec plus de cent navires, portant six mille fantassins, mille cavaliers & toutes sortes de munitions.

Pour lors les François crurent devoir se présenter devant les autres places de Sicile. Mais il n'y en eut aucune qui ne les repoussât avec horreur. *Brusoni in fine.* Palerme, Catane, Aggrigente oublierent, à l'aspect des François, de haïr les Espagnols, qui avoient eu soin de retracer dans tous les esprits, l'histoire des vêpres Siciliennes (*). On maudissoit généralement les Messinois; on n'en supportoit même qu'à peine les réfugiés, qui malgré la cause de leur bannissement étoient regardés comme autant d'espions ou de partisans secrets de la France. Rassurés par de si favorables dispositions & consolés de la perte d'Agouste, où les François ne s'étoient d'ailleurs introduits que par surprise; les Espagnols le furent bien mieux encore en apprenant les débats des Messinois avec leurs nou-

*Brusoni
ubi sup.*

(*) Voyez Tome 4. Liv. XIII, pages 314 & suivantes.

veaux maîtres , qui n'entendoient nullement que ce peuple conservât son Gouvernement & sa liberté. Attendu néanmoins que la Marine de ceux-ci étoit de beaucoup supérieure à la sienne , l'Espagne invoqua les Hollandois qui lui envoyèrent vingt-quatre vaisseaux & *Ruyter* dont le nom seul valoit une armée. C'est un incident bien étrange que la Hollande secourant l'Espagne & l'aidant à châtier des sujets rébelles ! L'ambition de Louis XIV avoit opéré le prodige & reconcilié les Provinces-Unies avec leur plus mortelle ennemie. Le premier instant de leur émerfion avoit été employé à contracter avec l'Espagne. Du Quesne & *Ruyter* ne tarderent pas de se mesurer. Celui-ci ayant été tué dans la seconde bataille , livrée à la requifition du Vice-Roi de Sicile qui vouloit recouvrer Agoufte ; le Duc de Vivonne , qui dans le même temps avoit remporté fur terre une assez grande victoire , se hâta de mettre à profit la consternation & l'affoiblissement des Hollandois. La flotte françoife , montant à plus de foixante voiles & la plus nombreufe par con-

féquent , la plus formidable qu'on eût encore vûe dans ces mers , battit l'armée d'Espagne & d'Hollande qui ne lui étoit inférieure que de quelques bâtimens. La perte de *Ruyter* ^{2 Juin 1676.} & de trois batailles consécutives dégoûta les Hollandois de la Méditerranée & leur retraite en laissa l'empire aux François qui , renforcés de six mille fantassins ou cavaliers nouvellement débarqués , firent des incursions en Calabre & en Sicile.

Cependant leurs exploits se réduisirent à la conquête de Taormina & de la Scalette. Il n'y eut pendant toute l'année suivante aucun fait d'armes digne d'être cité. Les secours envoyés de France avec une profusion d'autant plus étonnante que Louis XIV portoit ailleurs & dans le même temps les plus rudes coups , tarirent insensiblement ; & malgré l'extrême lassitude des Espagnols , l'équilibre fut rétabli. Enfin & soit qu'uniquement avide de Domaines contigus à ses Etats , il n'eût jamais songé sérieusement à conquérir la Sicile , soit qu'il crût qu'un tel sacrifice disposeroit l'Espagne à tous ceux qu'il

alloit en exiger à Nimégue ; soit qu'il fut effrayé des sommes immenses que cette diversion lui avoit déjà coutées ; soit peut être car les Rois , ainsi que les enfants volontaires , se dégoutent bientôt s'ils ne jouissent à discrétion : soit , dis-je , qu'il désespérât de façonner à son joug ce peuple indompté , Louis ordonna brusquement au Maréchal de la Feuillade , qui avoit remplacé depuis quelques temps le Duc de Vivonne , d'évacuer Messine & de ramener tous

An. 1678. les François.

Ayant fait embarquer la plus grande partie des troupes , sous prétexte d'une expédition contre les Espagnols , le Maréchal porta cette affreuse nouvelle au Sénat & remit au peuple la garde des Fortereffes. On le conjura de retarder au moins de quelques jours. Il répondit que ses ordres étoient si pressants , qu'il ne pouvoit se dispenser de partir dans quatre heures ; offrant néanmoins de recevoir à bord tous les Messinois qui voudroient passer en France. Il sort ; & la rage , ayant succédé chez plusieurs à l'effroi , les fait s'écrier qu'il

falloit massacrer les François qui se trouvoient encore à terre, foudroyer & couler à fond tous leurs bâtimens. Le conseil des timides ou des sages prévalut ; & tous ceux d'entre les Nobles & les Populaires, qui avoient arboré le plus hautement l'étendard de la rébellion, se hâtèrent de déro- *Muratori.*
ber leur tête aux implacables Espagnols. Quel tableau ! Quelle scène lamentable & désastreuse ! On n'entend de toutes parts que heurlemens & blasphêmes ! On se presse, on se précipite sur le Port. L'un emmene toute sa famille, l'autre oublie sa femme ou son fils : celui-ci emporte ce qu'il a de plus précieux ; cet autre laisse tout, crainte d'être délaissé par les François, qui n'en reçurent en effet & ne purent même en recevoir que cinq à six mille, avec lesquels ils gagnèrent précipitamment le large, déchirés sans doute par les cris, les élans, les prostrations d'une multitude qui ne cessoit de grossir & de les rappeler.

L'émigration ne se borna pas à ce qu'emportoit la flotte françoise : de soixante mille habitants que Messine

contenoit avant cette guerre , où elle en perdit , à la vérité , une partie assez considérable , à peine en resta-t-il onze mille , qui députerent & s'abandonnerent au Gouverneur de Reggio. Les Ducs de Bournonville & de Conzano , Généraux des troupes espagnoles établies à Melazzo , arriverent presqu'aussitôt & furent suivis d'assez près par le nouveau Vice-Roi , D. Vincent de Gonzague , qui n'écoutant que son cœur humain & sensible se hâta de consoler ces malheureux , de publier un pardon général , & attendit avec confiance les ordres de sa Cour. Mais elle n'eut garde de se démentir. Confiscation de tout ce qu'avoient laissé les fugitifs ; révocation , abolition de tous leurs privilèges ; démolition des bâtimens & maisons ; érection de monumens flétrissans ; bannissement perpétuel de quiconque étoit placé de la main des François : tels furent les ordres rigoureux que reçut le compatissant Vice-Roi , & qu'il fallut exécuter sans délai. » Cette illustre Cité » ajoute Muratori , ne fut plus qu'un » squelete inanimé. Il n'a pas même » été possible de lui rendre le mou-

20 vement & la vie. Plus de trente
 20 mille Messinois , réfugiés & fixés
 20 dans Palerme ou ailleurs , n'ont pû
 20 se déterminer à revenir dans leur
 20 triste patrie. Touché de l'état pi-
 20 toyable où se trouvoit réduite une
 20 Ville si célèbre , D. Carlos , Sou-
 20 verain actuel (*) des deux Siciles ,
 20 lui a prodigué ses faveurs : mais il
 20 est bien difficile , surtout après avoir
 20 été entièrement dépeuplée par la
 20 dernière peste, qu'elle soit jamais ré-
 20 tablée dans sa première splendeur.
 20 Qu'on imagine les injures , les blas-
 20 phêmes , les imprécations que les
 20 Messinois vomirent contre les Fran-
 20 çois & Louis XIV , qui les avoient
 20 livrés si cruellement à la discretion
 20 des Espagnols ! On avoit beau repli-
 20 quer en France que leurs Envoyés
 20 s'étoient engagés à faire révolter
 20 Palerme & toute la Sicile. Un tel
 20 reproche étoit peu propre à leur
 20 fermer la bouche. Quelle apparence
 20 en effet que le Ministère François
 20 n'eût pas senti la juste valeur de

 (*) Muratori écrivoit ceci entre 1740 &

» semblables promesses ? Quelle ap-
 »arence que Louis XIV n'eut em-
 » brassé la défense de Messine qu'en
 » vertu de cet engagement pré-
 » tendu ? ... Si l'on est curieux de la
 » destinée des malheureux qu'avoit
 » emmenés le Maréchal de la Feuil-
 » lace , la voici. Dispersés en différen-
 » tes Cités , ils y furent entretenus
 » pendant dix-huit mois , au bout
 » desquels il leur fut ordonné sous
 » peine de la vie , de sortir du Royau-
 » me. Comme on ne leur remit qu'au-
 » tant d'argent qu'il en falloit pour
 » gagner les frontieres , la plupart
 » furent ensuite obligés de mandier.
 » Environ quinze cent passerent en
 » Turquie & prirent le Turban, d'au-
 » tres se firent brigands. Cinq ou six
 » cent , munis de passe-ports , que
 » différens Ambassadeurs d'Espagne
 » leur firent expédier , retournerent
 » gayement à Messine & se crurent
 » sauvés ; mais à la reserve de quatre
 » que le Marquis de *Las Navas* , suc-
 » cesseur de Gonzague , épargna , on
 » ne fait trop pourquoi , tous esai-
 » tres furent envoyez au gibet ou
 » parmi les forçats ».

CHAPITRE XIII.

*Le Duc de Savoye est sur le point
d'épouser l'Infante de Portugal
& de changer la face de l'Italie.
Louis XIV fait l'importante
acquisition de Casal.*

DANS le temps même que Las Navas achevoit d'exterminer Messine, les Cours de France & de Turin négocioient une alliance qui devoit changer le destin du Piémont, de la Lombardie & peut-être de l'Italie entière. Le projet n'eut point lieu ; mais l'exécution en fut si prochaine & la sensation si vive, qu'on ne peut guere se dispenser de l'inscrire parmi ces Révolutions.

Louis XIV avoit d'abord songé à marier son Dauphin avec l'Infante de Portugal, fille unique de Jean V. Les Espagnols qui ne pouvoient supporter l'idée de voir peut-être un jour la Couronne des Bragances unie à

An. 1680
81.

Muratori.
page 348.

celle des François, s'y opposerent avec tant de force & de dextérité qu'il fut obligé d'y renoncer. Pour lors, la Cour de France imagina de faire épouser la Princesse Infante au jeune Duc de Savoye, Victor Amédée II, dans la personne duquel, s'il parvenoit jamais au Trône de Portugal, Louis se flattoit d'avoir un allié chaleureux & fidele; & sur qui l'on pourroit même, supposé que Charles II vint à mourir sans enfans mâles, faire tomber la Couronne d'Espagne; auquel cas il ne seroit pas difficile d'en obtenir ou la Navarre ou le Piémont & la Savoye. La manœuvre fut si vive & si bien entendue que la Cour de Portugal y donna les mains. Tout étoit réglé, convenu, arrêté... tout fut rompu, sans que l'on puisse dire précisément pourquoi ni comment. Le sujet étoit piquant: ceux qui se plaisent à scruter les cabinets des Souverains, n'ont pas manqué de s'y appliquer avec intensité: mais leurs plus savants calculs donnent à peine des approximations. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que la Noblesse Savoisienne & Piémontoise

murmuroit hautement contre ce traité
 conclu & fouscrit non-seulement fans
 sa participation , mais encore au dé-
 triment inévitable de la patrie. At-
 tendu que le jeune Amedée étoit
 gouverné par sa mere , Jeanne de
 Nemours , Duchesse Douairiere de
 Savoye , & que celle-ci montroit la
 plus vive impatience de voir partir
 son fils pour Lisbonne ; les mécon-
 tens se rendirent hardiment auprès
 d'elle & représenterent avec beau-
 coup de chaleur que l'éventualité de
 la succession du Portugal n'étoit guere
 plus d'une chimere , vû la possibilité
 que Jean V eut encore des enfans
 mâles , vû surtout les prétentions ,
 le voisinage & les forces de l'Espa-
 gne. Ils ajouterent que , le Duc étant
 conséquemment obligé de resider
 en Portugal , la Savoye & le Piémont
 feroient incessamment épuisés par les
 sommes considérables qu'il faudroit
 lui faire passer annuellement , & que
 leur destinée seroit bien plus triste
 encore , si la Couronne de Portugal
 tomboit sur Amedée , attendu qu'ou-
 tre l'inconvénient de devenir Pro-
 vinces dépendantes d'une Cour éloi-

Idem.

gnée, le pire de tous pour ceux qui ont le bonheur d'avoir un Souverain propre, ils resteroient en proie à l'insatiable avidité des François. Tout fut inutile : la Duchesse en informa la Cour de France qui se hâta de renforcer la garnison de Pignerol.

Idem.

Ces Nobles étoient au désespoir. Ayant vu la Duchesse sortir de la Cité ils saisirent le moment & coururent se jeter aux pieds du Duc, ajoutant à ce qu'on vient de lire, que ce mariage alloit le perdre, que sa mere le sacrifioit à sa propre ambition, qu'elle ne l'éloignoit que pour régner plus despotiquement, que les François ne hâtoient son départ que pour envahir ses États ou se les faire livrer par une Régente qui leur étoit acquise. Éfrayé de la perspective, le jeune Victor leur demande ce qu'il doit faire — » S'assurer de Madame » Royale, répondent-ils ; enfermer » dans quelque Château une Princesse qui abuse à tel point de son » autorité, ou pour mieux dire, de la » vôtre — » Et sans lui donner le temps de réfléchir, ils lui arrachent l'ordre de l'arrêter. Victor ne put ache-

ver de signer, sans s'attendrir, & alla cacher ses pleurs; la Duchesse rentre à l'instant même, voit les paupieres de son fils humides & chargées, l'interroge, le caresse, le serre dans ses bras: le secret & le repentir de Victor s'exhalent malgré lui. Sa mere, après l'avoir pénétré de la droiture de ses intentions, renforça la garde du Palais, tira quelques compagnies de Pignerol & fit arrêter successivement les Chefs de la conjuration; qu'on accusa d'avoir voulu livrer aux Espagnols la personne du Duc.

Cependant le mariage fut rompu & le fut même, à ce qu'on assure, par la répugnance & les oppositions des sujets de Victor. Le Duc de Cadaval & la flotte Portugaise, qui devoient conduire à Lisbonne le mari de l'Infante, le trouverent malade. On a cru généralement que l'indisposition de Victor-Amedée, qui dura pourtant plus de deux mois, étoit feinte; & sa guérison qui suivit d'assez près le départ des Portugais sembla confirmer la conjecture. On remarqua bien encore que ces Nobles, arrêtés à titre de conspirateurs, n'é-

Idem.

prouverent aucunes rigueurs ultérieures : en conséquence maint observateurs n'y virent qu'une trame , infiniment déliée , ourdie par la Duchesse , qui s'étoit mise elle-même & par le ministère des propres sujets de son fils dans la nécessité de rompre un mariage , pressé à la vérité par la Cour de France , mais combattu non-moins vivement par celle d'Espagne , à qui sa politique fit d'autant plus volontiers le sacrifice que l'autre ne pouvoit lui en savoir mauvais gré. Ajoutons que cette Princesse avoit déployé jusqu'ici des talents qui élèvent l'assertion au plus haut degré de probabilité. Mais dans ce temps là même ou environ , la politique de Louis XIV entreprit plus heureusement la conquête d'une des plus importantes places de la contrée , place qu'il convoitoit depuis long-temps , & dont la possession , jointe à celle de Pignerol , lui donnoit toute sorte de facilités pour asservir ou fatiguer les Italiens.

Idem.

La galanterie la plus outrée régnoit depuis quelque temps à la Cour de Mantoue. Charles II de Gonzague,

qui étoit d'ailleurs si intéressant ; qui , pour parler son langage le plus familier , s'embarrassoit fort peu d'être pauvre pourvu que son peuple fut riche , avoit vécu publiquement avec la Comtesse Marguerite de la Rovere. Les amours de sa femme , Isabelle Claire d'Autriche , & du Comte Bulgarini , cachés d'abord sous l'ombre du mystère , eurent , après son décès la même publicité que les siens. Au point que l'Empereur Leopold , cousin de la Duchesse , envoya le Comte de *Vindisgrats* à Mantoue , avec ordre de faire cesser le scandale. Les amants prévirent la correction en se retirant , l'un chez les Ursulines , l'autre chez les Dominicains dont il se hâta de prendre l'habit. Elevé au sein de l'incontinence , Ferdinand Charles donna le plutôt possible dans tous ses excès. Il avoit épousé Isabelle de Gonzague , Princesse de Guastalla , qui ne tarda pas d'avoir pour rivales d'infâmes prostituées. C'est-à-la célébrité de ses courtisanes que Venise fut redevable des visites fréquentes que Ferdinand lui rendoit. C'étoit

là qu'on le voyoit se livrer à cette débauche effrénée, que certain auteur n'a pas rougi de décrire. Au décès de Ferrand de Gonzague, son beau pere, qui ne laissoit que deux filles, il courut, comme époux de l'aînée, s'emparer du Duché de Guastalla, réclamé vainement par D. Vincent de Gonzague (*), cousin du feu Duc & représentant une autre branche, établie dans le Royaume de Naples. L'invasion des Etats délaissés par Ferrand, déplut fort aux Ducs de Modène & de Parme, qui manœuvrèrent de toutes leurs forces, à Milan & à Madrid, en faveur de Vincent, dont les droits, à la vérité, se fondonoient sur toutes les investitures, où l'exclusion étoit donnée littéralement aux femmes. Les Espagnols n'eurent garde par conséquent de ne pas épouser la cause de celui-ci, au nom duquel ils pourroient eux-mê-

(*) Le même que nous avons vu, il n'y a qu'un moment, Vice-Roi de Sicile & consulatour de Messine.

mes envahir Guastalla , sauf à lui donner , en retour , quelque autre fief dans l'Etat de Naples , dont il faudroit bien qu'il se contentat. La Cour de Vienne se déclara , dans le même temps , pour Charles Duc de Lorraine , qui réclamoit hautement le Montferrat.

Idem

Tirannisé par les Autrichiens , le Duc de Mantoue imagina de recourir aux François. Son confident , Hercule Mattioli , conférant à Venise avec l'Abbé d'Estrade Ambassadeur de France , fit certaines ouvertures , au sujet de Casal , que l'interlocuteur , Louis XIV & son Conseil saisirent avec la même avidité. La pièce fut ensuite dénouée & renouée par les plus comiques incidents. Dépêché à Paris , uniquement à ce que son maître assuroit pour faire peur aux Autrichiens , le Mattioli se prévalut d'une commission ou créance , qui ne s'étendoit point à Casal , pour en céder la citadelle aux François. Soit qu'en passant à Milan , Mattioli lui-même eut vendu le secret au Gouverneur qui le lui paya , dit-on , cinq cent

écus d'or ; soit qu'ils n'en fussent redevables qu'à leur propre vigilance , les Espagnols ne tarderent pas d'être au fait. Ils employèrent si efficacement les menaces & les promesses que Ferdinand désavoua son Ministre. Une scène plus plaisante encore , c'est que Mattioli , expédié néanmoins à Turin sous le titre d'envoyé , se laissa duper par les François , qui l'attirerent à Pignerol & l'enfermerent dans une prison où il finit ses jours.

Idem.

Louis XIV , ne laissa pas de poursuivre l'exécution du Traité. Au moyen de l'or répandu dans le conseil Mantouan ; au moyen de cinq cent mille livres comptées au Duc , qui vendoit chaque jour , des titres , des privilèges , des immunités & se seroit vendu lui-même pour fournir à ses cantatrices , musiciens & baladins ; l'Abbé Morel , envoyé de France , triompha des Ministres Autrichiens & de toutes leurs oppositions. Il intervint pourtant un second Traité , rédigé & signé très-mistérieusement par le Marquis Guerrieri , Ministre de Mantoue , en vertu duquel Boufflers ,

Catinat & douze mille François, vinrent prendre possession de Casal, capitale du Monferrat & située au centre de la Lombardie.

Toutes les Cours d'Italie (*), mais sur-tout Vienne & Madrid, furent indignées du vil marché que venoit de passer le Duc de Mantoue. Il protestoit bien encore qu'il n'y avoit aucune part, crioit à la trahison, faisoit même arrêter le Marquis Guerrieri, qui ne tarda pas, à la vérité, de recouvrer sa liberté; mais ses sermens & ses grimaces ne produisirent qu'une augmentation de mépris. Les nobles Vénitiens ne voulurent plus avoir de commerce avec lui; les personnes de sa suite, pour qui le gouvernement & les particuliers avoient eu jusqu'alors des attentions & des égards, furent

Idem

(*) Il y en avoit bien peut-être quelque-une, qui à raison des terreurs qu'imprimoit encore la puissance & l'ambition des Espagnols, n'étoit point fâchée de voir cette importante place dans les mains des François.

traitées sans ménagement. Il ne laissoit pas d'aller régulièrement passer le temps du carnaval à Venise, & d'y disputer le prix au petit nombre de débauchés qui pouvoient entrer en lice avec lui.]



CHAPITRE XIV.

Grandeur de la Monarchie Française vers l'an 1680. Louis XIV donne la loi à toute l'Europe. Il abuse de sa prédominance, humilie la République de Gènes, fait braver le Pape dans Rome. Premier instant de sa décadence. Son Traité avec le Duc de Savoye pour la neutralité d'Italie : Paix de Riswich.

QUOIQUE la guerre ne fût allumée nulle part, Louis conquéroit de tous les côtés. Ce temps de paix lui valoit autant que les plus heureuses campagnes. Il devoit presque toute sa grandeur à deux hommes assez rares qui administroient, l'un la guerre, l'autre ses finances, comme elles ne l'avoient point encore été. Dans le laps de vingt ans, écoulés depuis le Traité

des Pyrenées, c'est-à-dire entre 1659 & 80, Louvois & Colbert avoient porté à un si haut degré les forces & la réputation de cette Monarchie, qu'aucune Puissance de l'Europe n'osoit plus se mesurer avec elle. Telle étoit la dépendance, la sujétion de tous les peuples voisins, qu'on n'imaginoit même pas qu'il fût jamais possible de les en tirer : & il n'est pas douteux qu'avec de la modération la France auroit pu jouir long-temps d'une supériorité si décidée. Mais, cette modération, appartient-il aux humains de l'unir à la prospérité? Croit-on qu'il ne soit pas impossible à l'ambition des Rois, sur-tout des Rois conquérants, de se prescrire des bornes (1)? Ce qui est bien certain, c'est qu'au lieu d'être temperé par l'avantageux Traité de Nimègue, qui est précisément l'époque de sa prédominance; au lieu de se borner à maintenir & les conquêtes antérieures & cette suprématie que les Puissances

(1) Voyez Droit Public d'Europe, par M. l'Abbé de Mably, tom. 1, chap. 4.

d'Europe étoient, pour ainsi dire, convenues de lui laisser; le Monarque François n'en devint que plus entreprenant, plus fier, plus tyrannique.

L'Italie, qui ne lui offroit cependant aucun prétexte de guerre, étoit, ce semble, le théâtre où son impérieux génie se plaçoit davantage à triompher. [Gènes le fatiguoit depuis long-tems par sa dévotion à la Cour de Madrid. Il étoit indigné qu'une République si foible, & placée pour ainsi dire sous sa main, osât être Espagnole. Après beaucoup d'autres querelles aussi peu fondées, il prétendit avoir un An. 1684 grenier à sel dans Savone, par la grande raison que Casal en seroit plus commodément approvisionné: raison & prétention qui furent accueillies comme elles devoient l'être. La République fit construire & équiper quatre galeres; Louis XIV prétendit qu'elles étoient destinées aux Espagnols & ordonna, du ton qu'il auroit pu prendre dans Marseille ou dans Toulon, qu'elles fussent désarmées. Comme on ne se hâtoit pas d'obéir, la Riviere & les vaisseaux de Gènes fu-

rent insultés. L'arrivée, les procédés, les bravades du nouveau Résident, mirent la patience des Génois à de plus rudes épreuves. Saint-Olon se déclara protecteur des délinquants en tout genre, & permit à ses gens le port d'armes dont ils abusèrent chaque jour plus insolemment. Mais ce n'étoit rien encore. Seignelai, Duquesne & Mortemar, se présentent devant Gènes avec quatorze gros vaisseaux, vingt galeres & dix galiotes à bombes (*), intimant à la République le courroux de leur maître, la menaçant du châtiment le plus rigoureux si elle ne livroit sur le champ les quatre galeres & n'envoyoit quatre Sénateurs aux pieds du Roi. Révoltés ou pétrifiés, les Génois tardèrent à se soumettre; quatorze mille bombes écrasèrent leur superbe Cité, & il fallut qu'outre les quatre Sénateurs, le Doge lui-même allât faire les plus humbles excuses à Louis XIV.] Toutes les Cours en murmurèrent. On fut

(*) Les mêmes qui venoient de châtier Alger.

généralement scandalisé de lui voir ainsi humilier, fouler un état libre, indépendant & compté depuis longtemps parmi les Puissances d'Europe.

Son fameux débat avec le sage & vertueux Innocent XI, n'eut gueres plus d'admirateurs & d'apologistes. [L'abus des franchises étoit poussé dans Rome au plus révoltant excès. Les Ambassadeurs prétendoient que la justice respectât non-seulement l'enceinte de leurs palais, mais encore toutes les maisons environantes, qu'ils appelloient leurs *Quartiers* (*). Ensuite d'un décret d'Innocent XI, portant qu'aucun Ambassadeur ne seroit reconnu ni admis à l'audience qu'après avoir renoncé au droit de franchise, tous les Ministres étrangers s'étoient retirés, à la reserve du Duc d'Etrée, Ambassadeur de France, pendant le ministere duquel, le Pontife avoit

(*) Ils étoient encore en possession d'avouer & de patenter toute sorte de Marchands & Artisans qui arborient, en forme d'Enseigne, les Armes des différentes Cours & bravoient, du fond de leurs boutiques, les Sbirres & les Magistrats.

promis de laisser les choses en l'état. Le Duc étant mort ; Innocent ordonna aux exécuteurs de la Justice, d'entrer dans tous les prétendus asyles, & renforça le précédent décret d'une Bulle où les franchises étoient pros- crites & leurs défenseurs excommu- niés. Louis XIV, à qui le Cardinal Nonce Ranucci fit les plus touchantes & les plus vaines remontrances, réso- lut de faire sentir à la Capitale du monde chrétien, tout le poids de sa puissance. Le Marquis de Lavardin, accompagné de huit ou neuf cent officiers, gardes & domestiques, en- tra dans Rome en ordre de bataille, & fut prendre possession du palais & quartier Farnese. Le nouvel Ambassa- deur se vengea de l'audience refusée, en bravant le Pape & sa Cour. Il af- fecta de se promener à la tête de sa petite armée, jeta de l'or au peuple, donna des fêtes magnifiques & bruyan- tes, où les sarcasmes furent prodigués au Pontife. Peu content d'avoir fait célébrer dans la Chapelle de Saint- Louis, il voulut assister à la Messe du Pape : mais il étoit à peine entré triomphalement dans la Basilique du

An. 1687-
88-89.

Vatican, qu'il eut la douleur ou le plaisir de voir tous les Prêtres s'enfuir avec horreur (*). Telles sont les épreuves que la patience d'Innocent XI. eut à soutenir pendant plus de quinze mois. On eut beau lui donner des conseils violents : il répondit à tous que c'étoit le cas d'oublier sa qualité de Souverain, & de se reposer entièrement sur la justice de sa cause. Enfin Louis XIV. rappella son Ambassadeur. Innocent mourut quelques mois après ; & Alexandre VIII, élu par la faction de France, eut bientôt terminé l'affaire des franchises.]

Mais c'étoit principalement la Cour de Turin que Louis ambitionnoit, s'efforçoit d'affujettir. Les scènes bruyantes de Gènes & de Rome furent données, en partie, à l'effet d'assouplir Victor Amedée II, harcelé d'ailleurs infatigablement par le Monarque François. Parce qu'il avoit banni

(*) Dans le même temps, le Procureur Général du Parlement de Paris appelloit au futur Concile ; Louis XIV faisoit arrêter le Nonce, & plusieurs corps de milices avoient ordre d'aller s'emparer du Comtat.

les Protestants, Louis prétendit que le Duc de Savoye devoit en purger ses États. Il ne cessoit encore de lui demander le remboursement ou l'équivalent de je ne sais quelles sommes qu'il disoit avoir payées pour son compte à la Chambre Impériale. Mais Victor Amedée n'étoit pas fait pour supporter long-temps de pareilles vexations.

Le Prince d'Orange, Stathouder de la République d'Hollande, étoit monté sur le Trône d'Angleterre sous le nom de Guillaume III; & la haine que les Puissances d'Europe portoient au Monarque altier des François, n'avoit pas peu contribué à l'exaltation de ce personnage, regardé comme l'instrument le plus propre à réprimer l'ennemi commun. Il étoit, en qualité de Roi d'Angleterre, étroitement uni avec l'Empereur, & comme chef des Provinces unies, il n'avoit pas eu beaucoup de peine à les entraîner dans la confédération. Mais les forces de cette ligue n'égaloient point encore celles de Louis XIV, sur-tout si on le laissoit tranquille du côté de l'Italie, où l'on sent quel poids Victor Amédée pouvoit mettre dans la balance.

En conséquence ; mais n'ayant garde pourtant de changer de style, Louis dépeche en Piémont vingt mille hommes & Catinat, qui somme fièrement le Duc de lui configner les ville & citadelle de Turin, ainsi que le Château de Verrue, pour gage de sa dévotion & fidélité à la Cour de France. Ce n'est pas ici la preuve la moins forte de l'ivresse où les prospérités avoient plongé Louis XIV, qui s'attendoit, comme on voit, à trouver les Puissances toujours prêtes à lui obéir : mais ce fut la dernière. On peut regarder ce moment comme le premier de sa décadence, qui fut plutôt palliée que rallentie par l'éclat de ses victoires.

La position de Victor Amedée, ne laissoit pas d'être infiniment pénible & dangereuse. L'armée François étoit rangée, pour ainsi dire, en bataille, & la sienne n'existoit point encore. Comment éluder par conséquent la sommation de Catinat ? Comment se soustraire à l'empire de la nécessité ? Et cependant que devenoit le Piémont ? Que devenoit la Lombardie ? C'étoit peut-être les asservir irrévo-

cablement. Ce grand intérêt le soutint, & lui fit porter si loin l'art de temporiser, qu'il se vit, à-peu-près, en état de faire face. Entré dans la ligue, au contentement inexprimable de tous ses membres, il usa de représailles envers Catinat, & le somma d'évacuer le Piémont, lui demandant en outre réparation du dommage que son séjour y avoit causé. Le succès fut loin de répondre à la fierté de ce début. Après quelques préludes peu sanglants, les armées se rencontrèrent à Staffarde. Victor, mal secondé des

An. 1690-
21.

Autrichiens, fut battu & réduit en si mauvais état, qu'on le crut effacé du nombre des Souverains. [Saluce, Suse, toute la Savoye, Nice, Montalban, Ville-Franche, Veillane, Savillan, Fossano, Rivoli, Carmagnole, tomberent au pouvoir des François. Turin étoit menacé, Cony aux abois... L'activité du Prince Eugene, depuis si célèbre, où la lâcheté de Bulonde(*) sauva celui-ci; l'Electeur

(*) Il fut condamné à une prison perpétuelle.

de Baviere, le Duc de Schomberg, & douze mille Allemands, accoururent au secours de Victor; & Catinat, à qui la Cour de France ne put faire passer aucuns renforts (*), fut obligé, après avoir évacué Veillane, Rivoli, Saluce, Savillan, Fossano, de se tenir sur la défensive.

L'année suivante, il fut résolu, An. 1693-24. entre le Duc de Savoye, le Prince Eugene, Leganes & Caprara, d'assaillir le Dauphiné, qui fourmilloit de Calvinistes ulcérés. Guillestre, Embrun & Gap furent emportés rapidement. Grenoble & Lyon n'attendoient, pour se rendre, que l'approche de l'ennemi. Mais la petite vérole arrêta Victor au milieu de sa course, & ses Lieutenants qui voyoient les François accourir de toutes parts, ne songerent qu'à faire retraite. Cependant le Maréchal de Catinat obtint de la Cour un renfort considérable, avec lequel il se hâta d'aller chercher & de

(*) On fait que dans le même temps, la mer, l'Allemagne, la Flandre, l'Irlande, la Catalogne étoient couvertes de François.

battre les alliés. La victoire de la Mar-
saille ne produisit aux François que
Rivoli & Suse. Les vaincus se soutin-
rent pendant le reste de cette campa-
gne & toute la suivante. L'Amiral
Ruffel tint Catinat dans de continuelles
alarmes au sujet de Nice & de la Pro-
vence, & cette distraction permit aux
alliés d'investir Casal avec toutes leurs
forces. Mais la France & Victor, qui
étoient dès-lors sur le point de s'ac-
commoder, convinrent de restituer
cette place au Duc de Mantoue, &
l'avidité des Espagnols fut trompée,
ou satisfaite seulement à demi.]

Le bruit des victoires que rempor-
toient ses Luxembourg, Catinat,
Boufflers, Noailles, Lorges, Ven-
dôme & tant d'autres, n'étour-
dissoient point la Cour de France sur
la multitude & l'acharnement de ses
ennemis. Elle se sentoît défailir, &
cherchoit depuis long-tems à faire la
paix, ou à détacher du moins quel-
ques alliés. Elle étoit entrée en négocia-
tion secrète avec chacun d'eux.
Victor Amedée, qui malgré le voile
épais dont ils se couvroient n'ignora pas
les conférences de Callieres & de Har-

An. 1695.

lai avec le Hollandois *Dickvelt* (1), crut devoir profiter aussi des circonstances & du besoin extrême que Louis avoit de son alliance, ou du moins de sa neutralité en Italie, où la guerre coûtoit à la France infiniment plus qu'ailleurs. Elle avoit même senti de bonne-heure l'impossibilité d'en soutenir la dépense, & étoit entrée déjà, plus d'une fois, en composition avec le Duc de Savoye, qui devint en ce moment l'objet principal de ses négociations. Le Comte de Tessé, envoyé pour cet effet à Turin, offrit à Victor des conditions si avantageuses, qu'il ne put se défendre de les accepter. [Le Traité conclu très - vraisemblablement à Notre-Dame de Lorette, où le Duc & Catinat avoient feint d'aller en pèlerinage, fut signé, non moins secrètement, le 29 Août 1696, sous le titre de Neutralité d'Italie. Les principaux articles étoient: qu'outre la Savoye,

*Murat. r.
XI. p. 424.*

(1) Député des Etats Généraux & agissant indubitablement de concert avec le Roi d'Angleterre. V. *Limier hist. de Louis XIV.* liv. 7 tom. 4.

Nice & Villefranche , le Roi Très-Chrétien restituoit au Duc, Pignerol, Sainte Brigitte & autres places , dont les fortifications devoient néanmoins être démolies ; que Louis , Duc de Bourgogne , & Marie Adelaïde , fille aînée de son Altesse Royale , seroient mariés aussitôt que leur âge le permettroit , & qu'en attendant , la Princesse passeroit en France pour y être élevée dans la Cour & aux frais de son futur ayeul. On trouve encore chez certains publicistes , que Louis XIV compta quatre millions au Duc de Savoye , en indemnité de ce que ses États avoient souffert pendant cette guerre , & à condition , supposé que les alliés refusassent d'accéder au présent Traité , qu'il tiendrait sur pied , & aux dépens de la France , quatre mille hommes de cavalerie & huit mille d'infanterie.

D'après toutes ces menées , & surtout ce grotesque pelerinage de Lorette , on ne conçoit gueres que le Traité fût un secret pour les alliés. Cependant l'autre comédie , jouée par le Duc & Catinat , suppose , démontre

même qu'ils l'ignoroient parfaitement. Le Maréchal, à qui Louis XIV affecta de faire passer des recrues plus fortes qu'à l'ordinaire, se porta sur Turin, & menaça de le bombarder. Victor en témoigna les plus vives appréhensions, & ne reprit un peu de sérénité qu'à l'aspect du Trompette François qui vint lui notifier les conditions avantageuses que le Roi, son maître, daignoit lui offrir. Victor & Catinat eurent grand soin de s'envoyer & renvoyer des Héraults, & après beaucoup de courses, d'observations & de répliques, ils convinrent d'une trêve de quarante jours, durant laquelle les Puissances alliées contre la France, seroient invitées, en attendant la paix générale, à la neutralité de l'Italie. Les Ministres Impériaux, Espagnols & Anglois qui se trouvoient à Turin, déclarerent hautement qu'ils ne pouvoient y consentir: pour lors le Duc se prévalut de sa qualité de Généralissime, & la trêve fut signée. Les Princes confédérés crurent qu'il étoit temps encore de retenir Victor Amedée, & lui firent les offres les plus

magnifiques. Mais les quarante jours ayant expirés dans l'entre-faite, ils apprirent avec surprise & fureur que les troupes Savoisiennes avoient grossi l'armée Françoisse, montant en conséquence à près de cinquante mille hommes, & que leur Généralissime, devenu tout-à-coup celui des ennemis, assiégeoit Valence.

« Je me trouvois pour lors à Milan, dit ici Muratori, & j'entendis tous les blasphêmes de ce peuple contre la maison & la personne du Duc de Savoye. Mais les sages pensoient bien différemment. Ils considéroient qu'outre la satisfaction de voir les François hors de Casal, dont l'État de Milan étoit évidemment redevable à Victor; il avoit, au moyen du recouvrement de Pignerol & de tout son Domaine, fermé, pour ainsi dire, à Louis XIV toutes les portes d'Italie: je dis presque toutes les portes, attendu que les François retinrent Fenestrelle, où les Princes Italiens ne furent point fâchés de les voir se fortifier & s'y tenir

» encore à portée de les servir contre
 » les Espagnols ». De si grands avan-
 tages, que la multitude elle-même
 ne tarda pas de sentir, touchèrent
 d'autant plus les puissances nationales,
 qu'il étoit fort douteux que la conti-
 nuation de la guerre en eût procuré
 d'aussi précieux & qu'elles alloient
 d'ailleurs être délivrées d'un des plus
 lourds fardeaux qu'elles eussent portés
 depuis long-tems. On pourroit être
 surpris, qu'occupé comme il l'étoit
 vers le Danube & le Rhin, l'Empe-
 reur pût figurer encore sur les rives
 du Pô; mais il faut observer que la
 guerre d'Italie ne lui coutoit que des
 hommes, article intarissable en Alle-
 magne. Dès la première campagne,
 & sous prétexte qu'il s'agissoit de
 combattre l'ennemi commun, les
 Commissaires avoient mis à contri-
 bution tous les feudataires de l'Em-
 pire : le grand Duc de Toscane, Gè-
 nes, Lucques, les Ducs de Modene,
 de Parme (*), de Mantoue & autres

(*) Parme & Plaisance étoient Fiefs du
 Saint-Siège; mais sous prétexte que Farnèse

Vassaux moins considérables furent taxés avec une âpreté, que l'animosité contre la France leur fit d'abord endurer assez patiemment, mais qui, par six ans de continuité, ou pour mieux dire de redoublement étoit devenue intolérable. Ils applaudirent, par conséquent, à la nécessité où le Duc de Savoye venoit de réduire les Autrichiens, qui acceptèrent en effet la neutralité & signèrent l'accord de Vigevano, portant que les François & les Allemands évacueroient au plutôt l'Italie. Ceux-ci ne laisserent pas d'extorquer encore trois cent mille pistoles, que les prétendus contribuables, au nombre desquels Innocent XII eut la générosité de se ranger, fournirent avec moins de peine que de joie, comme étant la dernière vexation qu'ils devoient essuyer de la part des Impériaux.]

Muratori p.
426.

(Rannuce II.) possédoit encore Pallavicino, Bardi, Compiano & autres petits Domaines relevant de l'Empire, il fut obligé de donner des quartiers à quatre mille chevaux. Voyez *Muratori*, tom. XI, pag. 403.

Au moyen de cet accord, dont le traité conclu à *Riswich* entre la France & l'Espagne, ne fut que la confirmation & la copie, du moins, quant aux articles concernant l'Italie; celle-ci gouta d'avance une paix, bien nécessaire aux États de Lombardie & sur-tout de Piémont, écrasés pendant cette guerre. [Les douceurs en furent plutôt doublées qu'altérées par les glorieuses expéditions de Venise, qui en moins de trois ans, & assistée seulement de quelques galeres Étrusques, Pontificales & Maltoises, avoit conquis, outre une grande partie de la Dalmatie, Leucate, Coron, Calamala, Chiefala, Gomenizze, Navarin, Modon, Naples de Romanie, Arcadie, Termis, Patras, Lepante, Corinthe, Athènes, toute cette contrée, en un mot, autrefois si fameuse sous le nom de Peloponnese & appelée maintenant la Morée. Les noms de Morosini, de Cornaro, de Konismarc en furent immortalisés. Les Turcs ne savoient plus que fuir devant les Flottes de la République.

qui ne put, au reste, prendre aucune part à la guerre que nous venons de décrire & fut aux affaires d'Italie, à-peu-près, ce qu'elle avoit été pendant le siège de Candie, dont la perte étoit réparée au centuple. Il ne s'agissoit plus que de conferver une partie des conquêtes. Arrêté, tout-à-coup, au milieu des fiennes, par la perspective d'un grand événement, l'Empereur Leopold, allié de la République, brusqua tellement la paix ou treve de *Carlowitz* que les Vénitiens craignirent d'être sacrifiés. Mais la terreur fut passagère & le traité surpassa leur attente.]

Cet événement, en considération duquel Leopold se hâtoit de conclure avec la Porte, n'étoit autre que la prochaine vacance du Trône d'Espagne. Outre qu'elles lui ôtoient tout espoir de progéniture, les langueurs de Charles II, qui ne touchoit pourtant qu'à sa quarantième année, faisoient juger qu'il n'avoit pas long-tems à vivre; & sa mort, qui mettoit d'avance en action tous les Souverains & Négociateurs d'Eu-

D'ITALIE, LIV. XXIII. 261
rope, devoit nécessairement allumer
une guerre, dont l'Italie ne pouvoit
manquer d'être le théâtre, à raison du
Milanois, du Royaume de Naples &
d'autres États dépendans de la Monar-
chie d'Espagne, qui alloient infaillible-
ment tomber en litige. Mais différons
pour quelques momens de chercher le
but & les principes des manœuvres,
négociations & hostilités, tendantes
à recueillir ou partager cette riche
succession ; & voyons auparavant
quel étoit le système politique de
l'Italie dans le cours du XVII^e siècle,
& quels effets y produisit la puissance
de Louis XIV.



CHAPITRE XV.

*Réflexions générales sur l'état
politique de l'Italie pendant le
XVII^e Siècle.*

JUSQUES en 1650, les intérêts de l'Italie furent exactement ce qu'ils avoient été dans le siècle précédent. La Cour de Madrid qui, même après la mort de Philippe II, avoit aspiré ouvertement à l'Empire d'une très-grande partie de l'Europe ou tout au moins de l'Italie, fut généralement & violemment soupçonnée de vouloir encore asservir celle-ci. Les soupçons s'accrurent démesurément sous le Vice Regne du Duc d'Osborne, auquel il ne tint pas que l'un des plus anciens & illustres peuples du monde (*),

(*) Les Vénitiens. Voyez au chap. 2, pages 17 & 18 du présent volume.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 263
ne devînt la proie des Castillans.
Majs après le Pontificat d'Urbain
VIII, le premier Italien qui ait su
affoiblir l'excessif ascendant de l'Es-
pagne ; cette Monarchie, tourmen-
tée, secouée infatigablement par le
Cardinal de Richelieu, par les Hol-
landois, Portugais, Catalans, Sici-
liens, ne put cacher plus long-tems
ses secrettes infirmités. Les François
eurent ensuite différentes occasions
de s'introduire en Italie, dont la
liberté fut affermie par le choc même
des deux puissances émules, qui ne
cesserent plus d'y combattre avec
des forces à-peu-près égales. Il est
vrai qu'à datter de 1650, la balance
de l'Europe prépondera beaucoup
trop du côté de la France ; mais
les affaires de Hollande en occuperent
fort à propos l'ambition & les forces,
& l'équilibre fut conservé en de-çà
des monts.

Cependant la crainte qu'impri-
moient les deux Puissances, ne con-
tribuoit pas peu à maintenir l'in-
telligence & l'union entre les Princes
d'Italie. Chacun d'eux étoit persuadé

que s'il entreprenoit de molester ses voisins , ceux-ci , par dépit ou par désespoir , chercheroient & trouveroient aisément secours & protection auprès de l'une ou l'autre Couronne ; & ce que les Piémontois avoient éprouvés dans les guerres du Montferrat étoit , pour tous les autres , une leçon terrible sur les dangers d'attirer chez soi ou chez autrui les armes étrangères. Les Espagnols , depuis très-long-tems , & les François , du moment qu'ils eurent pris pied dans les affaires d'Italie , étoient en possession de s'adjuger tout ce qui tomboit en litige. Quelques minces que fussent les objets contentieux , on les voyoit s'en saisir avec une cupidité qui n'étoit jamais endormie ni dédaigneuse. N'ayant , par conséquent , nul espoir de partager la dépouille , les Italiens comprirent bien-tôt qu'il valoit beaucoup mieux laisser à chacun ce qu'il possédoit , que de le mettre en but à la rapacité Autrichienne ou François. En effet , si l'on excepte la guerre que les Ducs de Savoye firent à la République de

de Gênes, on verra que pendant tout ce siècle, il fut à peine question d'hostilités entre les Puissances Italiennes. La guerre contre Odoard de Parme fut déclarée & soutenue par l'ambitieuse & vindicative maison des Barberins, plutôt que par le Saint Siège. Les querelles entre Rome & Venise, sont hors de la sphère politique & doivent être considérées comme affaires purement ecclésiastiques : non qu'entre Puissances limitrophes les différens au sujet de Jurisdiction spirituelle n'influent bien aisément dans les affaires temporelles. Ils attisent, ils aggrivent presque toujours ces rivalités & jalousies d'Etat, que l'on fait être inevitables entre voisins, surtout si la contiguité des terres est aggravée par la concurrence des Ports de Mer. Cependant, & malgré leurs fréquens débats au sujet du Port d'Ancone, malgré les efforts de Venise pour obtenir ou conserver l'empire de la Mer Adriatique, les deux Puissances n'en vinrent qu'une seule fois à la guerre ouverte, lorsque les Barberins mirent les Princes d'Italie dans

la nécessité de prendre la défense du Duc de Parme. La commune peur de Nations étrangères & non moins avides que puissantes ; la marche circonfpecte & lente des deux Gouvernemens , & le besoin de toute sorte d'amis & de secours où fut la République pendant la guerre de Candie, firent qu'elles se contenterent de se tenir sur leur garde , d'empêcher réciproquement que l'une ne s'aggrandit au préjudice de l'autre.

Les rapports du grand Duché avec le Saint-Siège étoient les mêmes que ceux de Venise ; à cela près que la Toscane étoit une Souveraineté patrimoniale , héréditaire , de nouvelle datte & que les Médicis , comme créature de deux Papes , devoient être souvent dans le cas de rivaliser , de se mesurer , sinon avec le Saint-Siège , du moins avec la famille des Pontifes régnants. Si les terres de ceux-ci étoient plus étendues & d'une meilleure qualité , l'Etat de Florence avoit l'avantage du gouvernement Monarchique , de sa nature , & par conséquent plus actif. Voisins comme ils étoient , il n'est pas douteux qu'un

Grand-Duc ambitieux & guerrier eut été la terreur des Papes ; mais il y fut encore & très-efficacement remédié par le commun épouvantail. La crainte des Espagnols absorba tous les acides qui auroient pu mettre en effervescence le Romain & le Toscan, & au lieu de traiter en voisins ombrageux, ils furent la plupart du temps alliés fidèles & sincères. Les Grands Ducs ne laisserent pas d'obstruer, à force de manéges, le commerce des Villes maritimes de l'Etat Ecclesiastique. Si le Pape Innocent XII, n'ouvrit pas un Port franc à Civita Vecchia & ne put relever les ruines de l'ancien *Antium* (*), ce fut uniquement par les manœuvres de Cosme III, qui sentit que Livourne en seroit beaucoup moins fréquentée.

Quant à la République de Gènes, le XVII^e. siècle n'est pas à beau-

(*) A la place ou auprès duquel existe la jolie petite Ville de *Nettuno*, dans la campagne de Rome, à l'embouchure de la *Loracina*.

coup près , celui de sa splendeur (1). Toutes les fois qu'elle se trouva compromise avec les Puissances Nationales & Étrangères, elle fut humiliée ou froissée. Elle abondoit en citoyens égoïstes & vendus à l'Espagne, qui ne savoient calculer que les fiefs, les emplois, les honneurs qu'ils obtenoient à la Cour & dans les Etats de celle-ci, & comptoient pour rien ce que leur Patrie & la liberté pouvoient en souffrir. Obligée par conséquent d'être toujours en garde contre les fiens, de soutenir contre les Ducs de Savoye des guerres passives, dangereuses & presque continues (*); Gènes se contentoit d'exister languissamment & même servilement sous la protection des Espagnols. Cependant, & après que Louis XIV les eut condamnés à cette flétrissante ambassade, composée des Chefs de leur Sénat & de

(1) Voyez Girolamo, Brusoni, *Stor. d'Ital.* liv. 13. *in fine* & *Arcani di Stato*. pages 100 & suivantes.

(*) Au sujet du Marquisat de Zuccherello que la Chambre Impériale avoit adjugé aux Génois. Voyez Muratori tom. XI, pages 88 & suivantes.

la personne même de leur Doge ; les Gènois , effrayés d'une telle énormité , commencèrent à se ménager d'autres appuis. De ce moment ils changèrent de système & de procédé , cessèrent de se montrer & d'être si dévoués aux Espagnols , & tergiverferent , avec assez de dextérité , entre les deux partis.

Gènes exceptée , on peut dire que , dans le cours de ce siècle , les Ducs de Savoye n'eurent aucune guerre ni dispute avec les peuples italiens. Essentiellement occupés de maintenir l'équilibre entre les deux Puissances rivales , il vécurent assez pacifiquement avec les Princes de Lombardie. Leur guerre avec le Duc de Nevers , au sujet de la succession du Montferrat , fut soutenue contre l'Étranger bien plus que contre les Nationaux. Les différens que le titre de Roi de Chypre & autres semblables motifs occasionnerent entre Victor Amedée I & les Vénitiens , n'exercerent que les plumes (*) de

(*) En 1633 , c'est-à-dire l'année d'après qu'Urbain VIII eut prononcé qu'ex-

leurs écrivains ; & cette espèce de guerre ne fut pas capable d'empêcher les deux Puissances de chercher assiduement & de concert , les moyens de pourvoir à la sûreté de l'Italie , menacée , tour-à-tour , par les Autrichiens & les François. Nous ne parlerons point des Ducs de Modene & de Parme , dont les débats , soit entre eux , soit avec d'autres Souverains du voisinage , ne pouvoient intéresser le Corps National qu'accidentellement , c'est-à-dire en tant que leurs querelles auroient pu fournir aux Puissances étrangères l'occasion & le prétexte de s'ingerer dans les affaires d'en-deçà les Monts.

cepté les Têtes Couronnées, toutes les autres donneroient aux Cardinaux le titre d'Éminence Victor Amedée commença de s'intituler publiquement Roi de Chypre , ce qui déplut fort aux Vénitiens & leur parut un attentat contre les droits ou pour mieux dire les prétentions de la République ; car ils se battoient , comme on dit , de la chappe à l'Évêque , vu que les Turcs étoient rentrés , depuis plus de soixante ans , en possession de l'Isle & du Royaume en question.

CHAPITRE XVI.

*Splendeur & Magnificence des
Cours d'Italie.*

ON se tromperoit fort si l'on se figuroit tous les Princes Italiens enfoncés dans de sublimes calculs & n'ayant à cœur que de se surpasser dans l'art d'intriguer & de combattre. Ils sembloient être principalement occupés & jaloux de remporter le prix de la somptuosité, des profusions & du luxe. C'étoit entre eux, à qui auroit un train plus magnifique, une Cour plus resplendissante, à qui donneroit des spectacles plus ravissans, des fêtes plus brillantes. L'Italie, qui étoit cependant, en très-grande partie, Province dépendante d'un Royaume étranger, & qui dans sa totalité n'égalait ni l'Espagne, ni la France, ni l'Allemagne, ne laissa pas de figurer sur le théâtre du monde ou de la vanité, à l'égal des plus vastes

& des plus polies régions d'Europe.

Mais c'étoit surtout à Rome , re-devenue en un autre sens la Capitale des Nations , que le faste redoubloit de magnificence & de pompe. Outre l'avantage d'être le Siège , le centre de la Religion , d'innombrables & augustes Personnages y faisoient leur résidence. Si l'Ambassadeur de Pyrrhus eut raison d'appeller le Sénat de Rome ancienne , une Congrégation de Rois , on peut dire que Rome moderne étoit , du temps des Barberins , des Borghèses , des Chigi , des Pamphiles , un Congrès perpétuel de Monarques Européens , qui , par le ministère de leurs Ambassadeurs ainsi que des Cardinaux , leurs partisans , amis & parens , y soutenoient avec le plus orgueilleux fracas , l'honneur , le grade & les intérêts de leur Couronne. Toutes les Puissances Catholiques s'étoient accordées tacitement à choisir ce théâtre , comme le plus propre , à raison du concours & de l'affluence des étrangers , à l'étalage de leur grandeur. Elles y envoyoient pour cet effet des représentans con-

sommés dans leur profession, & qui par la pompe de leur cortége, par le nombre de leurs gardes à pied & à cheval, faisoient illusion aux spectateurs les moins vulgaires. Tous ces vivans simulacres de Rois étoient occupés sans relache de s'entre-éclipser par la vérité de leur jeu, par des efforts de luxe & des prodigalités, par la multitude & l'importance des personnages qu'ils enchaînoient à leur char. Jamais Rome n'avoit brillé d'un tel éclat, pas même dans ces siècles ténébreux où l'autorité Pontificale étoit revêtue de toutes les exagérations des Théologiens & Canonistes. Jamais les Cardinaux n'avoient eu tant de raison de s'assimiler aux Princes. Le sacré Collège étoit composé de fils ou freres de Souverains, de Ministres d'Etat, de Gouverneurs de Provinces & de Royaumes, & même de Généraux d'Armée. Sans compter Richelieu & Mazarin, l'Italie vît un Cardinal la Valette & Trivulce commander chez elle les troupes Françoises; un Cardinal Infant, Gouverneur de Flandres, tenir Cour pleniére à Milan; un

Albernozzi , un Grimani Vice Rois de Naples. De plus & à l'effet de vivifier, d'exalter leur faction, les Cours de France & d'Espagne entretenoient à Rome même plusieurs Cardinaux leurs sujets, qui s'y occupoient de toute autre chose que de matieres & fonctions ecclesiastiques. Leur unique affaire, ainsi que celle d'autres Princes Romains, étoit de soutenir glorieusement le titre de Protecteur ou partisan des Puissances contendantes. Les Ambassadeurs des différentes Cours ne mettoient pas plus d'émulation qu'eux dans ces défis & combats dont Rome ne cessoit de retentir & qui ne furent jamais si bruyans que du temps des Borghèses, des Barberins & des Altieri. Il étoit fort rare qu'on n'y vît pas des Cardinaux d'Este, Médicis, Gonzague, Farnèse qui y étaloient un faste égal à celui de leurs frères ou neveux dans Modène, Florence, Parme, Mantoue & gourmandoient, tenoient en échec le Pape lui-même.

Ce qu'il y avoit de plus étrange encore, c'est que la plupart de ces Princes Cardinaux n'avoient de l'État

ecclésiastique, que la pourpre & la faculté de posséder, sans scrupule, une multitude de bénéfices; après avoir passé leur printemps au milieu des contentions & des affaires politiques, ils renvoyoient leur barette *Arcari di Staro pag. 24.*

& se marioient (1). Or qu'on se figure ce que leur vie mondaine & profane, pour ne rien dire de plus; ce que les mœurs de cette espece d'Ecclésiastiques & spécialement celles des Cardinaux neveux, qui ne furent certainement pas les plus réguliers personnages de la Cour Romaine, durent apporter de tiédeur, d'indiscipline, de relâchement parmi les Clercs du second Ordre. De semblables Prélats n'étoient guere propres à féconder la Vigne évangélique, à étendre l'empire de la dévotion & de la régularité. Cependant il paroît que la vie fastueuse & molle de ces Cardinaux, imitée proportionnellement, comme on peut croire, dans

(1) C'est ainsi qu'un Prince de Pologne, un Ferdinand de Médicis & autres en usèrent dans l'espace de huit ou dix ans.

toutes les autres classes d'Ecclésiastiques & de Religieux, fut compentée plus d'à demi (1) par la quantité de personnages doctes, pieux & zélés, qui fleurirent dans le même siècle. De-là, cette confiance, d'abord si surprenante, avec laquelle Pallavicini (2) écrivoit, en 1650 ou environ, que le Clergé n'avoit jamais été aussi exemplaire & régulier qu'il l'étoit de son tems. On ne peut guere disconvenir, en effet, qu'au commencement & jusques vers le milieu du XVII^e siècle, une bonne partie de ces Ordres Réguliers, récemment institués ou réformés, ne fussent encore dans leur ferveur primitive. Les Papes qui siégerent après Pie V, sans avoir des mœurs absolument irréprochables & célestes, méritèrent l'estime, l'admiration même.

(1) Car, vu la corruption ou fragilité naturelle du cœur humain & la rareté des bons, toujours extrême en comparaison du nombre des méchans, il y auroit de la témérité à en dire davantage.

(2) Le pere *Sforza Pallavicino*. Introduction à l'histoire du Concile de Trente.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 277
des gens de bien. Leur défaut le plus
commun, fut d'aimer trop aveu-
glément leurs proches; défaut par-
donnable, attaché même à la con-
dition des Papes, assis, comme on
fait, sur un Trône électif & n'y
montant jamais que dans un âge
très-avancé. Les Cardinaux eux-
mêmes, quoique fort éloignés de
ressembler aux Disciples immédiats
du Christ & aux premiers Sémina-
teurs de sa parole, furent de quelque
utilité à son Église. Comme les
hommes ne tiennent gueres les uns
aux autres que par la surface, les
vrais dévots, les zélateurs compte-
rent sur la protection & les secours
de ces Prélats, à qui l'honneur, la
décence, le *Decorum* (1), pour parler
la langue des Romains, imposoit
l'obligation de paroître du moins
s'intéresser aux progrès de la Piété
Chrétienne & de la Foi Catholique;

(1) Ou *Decoro*, mot usité & inventé chez
les Romains, pour exprimer une manière de
penser & d'agir qui leur est propre. Les lan-
gues modernes ni les autres dialectes Italiens
n'ont aucun terme équivalent.

ce qui étoit suffisant pour entretenir ou rallumer le profélytisme. On voit en effet que ces Cardinaux, je dis même les plus éloignés de ce qu'on appelle dévotion, eurent beaucoup de part à toutes les saintes entreprises qui furent exécutées à cette époque.

Au reste, & pour revenir à l'objet principal de ce chapitre, quoique Rome eut perdu une bonne partie de ses enfans & tributaires; quoique l'Italie, en général, eut vu passer en d'autres mains les branches de commerce dont elle seule étoit en possession, deux siècles auparavant: il leur restoit encore, & au de-là, de quoi soutenir ce ton de magnificence & de splendeur sur lequel elles étoient montées.



CHAPITRE XVII.

*Sources diverses des richesses qui
circulerent en Italie, jusques
vers la fin du XVII^e. Siècle.*

LAISSONS faire à d'autres la satire ou l'apologie du luxe (1), & partons d'un principe indubitable, qui est que ce luxe devient ruineux lorsqu'il se nourrit de fabrications & manufactures, tirées de l'Étranger, à l'acquisition desquelles on sacrifie une quantité notable de choses propres

(1) Un sage écrivain (*discours sur le luxe*) a très-justement observé que la signification du mot, *luxe*, n'est point si arbitraire & équivoque que certains Auteurs le prétendent. Il ne faut que le sens commun pour distinguer celui qui est un excès pernicieux de celui qui est un attribut de la condition & du rang. Aussi les écrivains qui traitent la matière, s'accordent-ils en un point : ils conviennent tous que le luxe est vraiment luxe, c'est-à-dire une dépense contraire aux intérêts des

& nécessaires ; & sur-tout quand le régime & les consommations en sont combinées de manière à décourager, entraver, appauvrir les cultivateurs, & par conséquent à diminuer la population. Or au commencement & jusques vers le milieu de ce siècle, non-seulement l'Italie tiroit peu d'articles des autres contrées de l'Europe; mais la plupart de celles-ci, & les plus policées, les plus industrieuses, tiroient de l'Italie même leurs principaux objets de luxe. Elles recherchoient, attiroient à l'envi, les Artistes & Fabricans Ultramontains. Tout ce qu'on voyoit en Angleterre, de fini, de curieux, en fait de manufactures, y étoit porté d'en de-cà les monts. Florence & ses ouvriers en laine jouissoient encore de toute

particuliers & de l'Etat en général, quand il fait tirer de l'étranger, des marchandises de pur agrément ou des denrées nuisibles à la santé, & sortir une quantité considérable de numéraire dont on peut ensuite manquer au besoin, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit de se procurer les choses de première & de seconde nécessité.

D'ITALIE, LIV. XXIII. 281
leur réputation. Les draps de Hollande & de France ne commencèrent d'être estimés que vers la fin du siècle. Ceux d'Angleterre en sortoient imparfaits & sans être teints. Les Anglois eux-mêmes en faisoient peu de cas, au point que Jacques I voulut interdire à ses Nobles & Barons l'usage des draps étrangers (1). En 1600 & jusques vers 1650, il ne sortoit d'Angleterre que des canons de fer & des souliers; les tissus de lin & de soie n'y furent introduits que sous le ministère du Comte de Strafford (2). Je ne fais même si les soieries de Lyon l'emportoient déjà sur celles de Bologne & de Florence. Mais c'étoit sur-tout par les manufactures & métiers qui ont quelque affinité avec les sciences & les arts libéraux que fleurissoit l'Ita-

(1) Voyez hist. de la Maison Stuard, par M. Hume, tom. 1. page 138, & *Storia del commercio della gran Bretagna*, traduite par Genovesi.

(2) Voyez actes publics de Rymer cités par M. Hume. Tome 2. pages 339 & 346.

lie. L'or que ce seul canal lui apportoit est innombrable. Quant aux arts du dessin, qu'elle avoit vu renaître dans le siècle précédent & briller d'un si grand éclat, ils y conservoient encore toute leur vigueur.

Les Peintres, Sculpteurs & Architectes qui avoient illustrés les Pontificats de Leon X & de Paul III, ne l'emportoient gueres sur ceux du temps de Paul V & d'Urbain VIII, que par le mérite d'avoir ouvert & frayé la route, & peut-être aussi par certaine maniere large & fiere, par je ne sais quels traits de fantaisie originale qui caractérisent ordinairement les premiers artistes en tout genre, dont la touche au reste, dont la vigueur, la force & l'énergie acquièrent sous le pinceau des seconds plus de correction & d'élégance. Il est bien certain que les hôtels, bâtimens & jardins dont Rome fut décorée dans cet âge; que les Palais des Barberins, des Pamphiles, des Lodovisi & d'autres Pontificaux, ne le cedent point à ceux des Médicis & des Farneses. D'ailleurs, & indépendamment de

ce que la bonne, l'élégante, la gracieuse Architecture étoit familière à toutes les Provinces de l'Italie, celle-ci n'employoit absolument que ses propres Artistes ; ce qui ne tournoit pas, comme on peut croire, à son désavantage, & mérite au contraire, d'être compté parmi les plus liquides articles de recette. Le gout de tableaux, qui avoit gagné l'Angleterre, l'Espagne & autres Cours d'Europe, faisoit acheter au plus haut prix les originaux ou copies de ses plus grands Maîtres, & lui formoit une branche de commerce d'autant plus lucrative, qu'elle abondoit en morceaux antiques & en Artistes, dignes de les remplacer. Ajoutons que les Peintres célèbres des autres contrées, venoient tous sans exception, étudier ou se perfectionner en Italie, & y grossir, outre l'hommage si flatteur des talens, le bénéfice résultant du concours des Étrangers. N'oublions pas sur-tout de porter en compte, la gloire & l'or que lui valurent ses progrès dans les Mathématiques, dans la Physique, & dans tous les arts en dépendans.

Il n'est aucun écrivain François, Anglois & Allemand, qui dispute à l'Italie l'honneur d'avoir été la première, la plus ardente même à faire revivre les lettres & les arts. Mais nous devons convenir à notre tour que, non loin de l'époque où nos Papes & autres Souverains favorisoient les progrès de la littérature, les Rois de France, ceux d'Angleterre & plusieurs d'entre les plus grands terriens d'Allemagne, aspiroient hautement à la même gloire. Pénétrés, échauffés par les premiers rayons de lumière, les génies septentrionaux se hâtèrent d'améliorer les études, rouillées ou vitiées par la barbarie des tems, & par les contentieuses rêveries des Scholastiques. Le premier, le principal avantage qu'on devoit retirer des nouvelles études, c'étoit la connoissance des anciens Auteurs grecs & latins, dont l'Imprimerie avoit déjà multiplié les exemplaires, & pour l'intelligence desquels les Ultramontains avoient si peu besoin de nous, qu'ils possédoient les plus célèbres critiques & grammairiens que ce siècle ait produit. Erasme, Vivés & Buddée, étoient

Allemand , Flamand , & François. Quant à cette élégance qui faisoit la parure distinctive des compositions de nos Poëtes & Profateurs , elle touchoit peu les étrangers; ils n'en sentoient gueres le prix que dans les ouvrages écrits en latin , dont ils pouvoient s'approprier les beautés par l'étude & le commerce des anciens , c'est-à-dire , par la même voye qu'avoient suivie les Littérateurs Italiens & qu'ils savoient bien être ouverte à tous. Pour nos écrivains en langue vulgaire, ils n'intéressoient aucunement les Ultramontains , qui ne connurent le nom de quelques - uns que très-long-temps après. L'Italie n'avoit donc , à raison de la culture des lettres , aucun avantage économique sur les autres Nations. Elle étoit grevée , au contraire , par de très - fortes émigrations. Les Italiens s'expatrièrent en foule , par des motifs de religion , ou pour aller jouir des faveurs que François I. & les Souverains du nord , offroient aux gens de lettres. Mais à la longue & après que d'innombrables Poëtes & beaux esprits eurent acquis à l'Italie la réputation de pro-

duire des génies rares ; quand , vers la fin du XVI^e. & au commencement du XVII^e. siècle , elle eut commencé de cultiver des sciences plus utiles , comme la physique , la médecine , les mathématiques : pour lors elle se vit fréquentée des Européens de toute profession ; chaque espece & genre vint s'y perfectionner , profiter des leçons , du commerce , de la conversation des savans Italiens , dont la célébrité & de suite le concours , l'affluence , le tribut des étrangers , s'accrurent de tout ce que les premiers disciples emportèrent dans leur patrie. L'Université de Padoue compta parmi ses écoliers le célèbre *Hervei*. On prétend même que ce fût son maître *Fabrice Acquapendente* qui le mit sur les traces heureuses qui le conduisirent à la découverte infiniment utile de la circulation du sang. Les écoles de Bologne & de Pise , furent remplies de François , Anglois & Allemands de tout âge , de toute condition ; & parmi les grands hommes qui fleurirent dans les différentes contrées de l'Europe , il en est bien peu qui ne soient venus étudier en Italie. Personne

D'ITALIE, LIV. XXIII. 287
n'ignore combien Florence , Pise ,
Naples , Venise & Rome , virent ac-
courir d'étrangers, empressés de con-
noître , de fréquenter Galilée , Bo-
relli , Bellarmin , & ce Paul Sarpi ou
Fra-Paolo , non moins fameux par sa
profonde érudition que par le courage
qu'il déploya dans la dispute touchant
la juridiction ecclésiastique (*). Telle
étoit leur réputation , qu'outre les
personnes studieuses & avides de leur
savoir , il y en avoit beaucoup qui ne
l'étoient que des traits de leur village ,
qui venoit uniquement pour les regar-
der en face , & pouvoir ensuite se van-
ter de les avoir vus. (1)

Enfin les hommes profondément
lettrés & savans , devinrent si com-

(*) Voyez tome 7. liv. XXII , chap. V
page 433 , note ou addition du Traducteur.

(1) On lit dans différents Mémoires , con-
cernans Bellarmin , qu'un Allemand , venu
à Rome pour le voir , se transporta , accom-
pagné d'un Notaire dans la maison qu'ha-
bitoit ce docte personnage , & qu'étant resté
en place jusqu'à ce qu'il l'eut vu sortir de sa
chambre , il en fit dresser acte , faisant foi
du bonheur qu'il avoit eu.

muns en Italie ; l'âge précédent & celui-ci en avoient admiré un si grand nombre , qu'attiédie par leur multitude , & ne sachant plus auxquels donner la préférence , la nation se blâma sur leur compte & mit en oubli sa propre gloire. Les esprits ne sortirent de cette lethargique fatiété que pour s'engouer d'auteurs & d'écrivains étrangers , qui furent célébrés , & le sont encore , avec plus d'entouffiasme que de discernement. Il ne fût bientôt plus question des nôtres , qui avoient pourtant , & eussent encore été les maîtres de ces François, Anglois & Allemands , tant admirés en deça des Monts. Du moins est-il certain , à nous tenir dans les bornes de la plus sévère impartialité , que vers 1650 , c'est à-dire lorsque ces grands génies , l'honneur de l'Angleterre , de la Hollande & de la France , étoient encore inconnus ou à naître , il n'y avoit aucun Mathématicien qui pût disputer la primauté à Galilée Galilei , à Viviani , à Torricelli ; aucun Médecin , & sur-tout aucun Anatomiste , qui pût entrer en lice avec Borelli , Bellini , Malpighi. Aussi voyons-nous
les

les Œuvres de Borelli réimprimées, de son vivant, par les plus fameux Typographes d'Hollande, & celles de Bellini adoptées dans les Ecoles publiques de la Grande-Bretagne, expliquées, enseignées par les plus habiles Docteurs en Médecine, tels qu'un *richinbald Picair*, l'ornement de la Faculté d'Edimbourg. Il n'est qu'un seul étranger qui pourroit entrer en parallele avec les Italiens de cet âge; le fameux Chancelier Bacon, qui fut redevable à sa disgrâce & destitution ignominieuses (*), du poste sublime qu'il obtint dans la République des lettres, & qui, bien que l'un des plus célèbres Anglois, ne laisse pas d'être réputé inférieur à Galilée (1).

Et ce n'étoit pas seulement comme Spéculateurs & Theoriciens que nos grands personnages illustroient les Mathématiques & la Physique; ils ex-

(*) C'est-à-dire, au loisir que sa chute & son exil de la Cour lui procurerent.

(1) Voyez histoire de la maison Stuard par M. Hume, tome 1 page 350.

celloient encore dans la partie mécanique , dans la composition des machines & instrumens dont l'invention étend , accélère les progrès de ces sortes d'études & en réalise les avantages , ou les tourne , du moins , plus sensiblement au profit de l'humanité. Ce que nous tirons maintenant de Paris & de Londres , à la honte de nos artistes & au détriment de nos finances , se faisoit à Rome , à Florence , ainsi qu'en d'autres Villes d'Italie ; & c'étoit nous qui en fournissions les François & les Anglois. Il n'appartint , pendant long-temps , qu'à Torricelli lui-même , de composer d'excellens Airo - Metres. Campano égala , surpassa même le fameux Huygens par l'importance de ses découvertes en horlogerie ; & s'il n'a pas autant de célébrité que ce François , c'est uniquement faute d'Ecrivains qui aient sçu l'apprécier & le chanter. Cet âge vit fleurir encore un Jean-Baptiste Porta , qui est , de l'aveu même des François , le véritable inventeur des Telescopes (1).

(1) Voyez histoire des Mathématiques , par M. Montuclas part. 3 liv. 5 chap. 2.

De plus, & lorsque la France ne pouvoit se glorifier en histoire que de Tuan & de Beaucaire; lorsque Mezerai, le premier & le plus célèbre Compilateur des fastes de cette Monarchie, n'avoit encore donné aucune preuve de son savoir; lorsque l'Angleterre étoit réduite à Clarendon, le seul qui, avant M. Humes, méritât le nom d'Historien: l'Italie comptoit, dans le grand nombre de ses Littérateurs actuels, plusieurs Ecrivains qui, avec élégance, propriété de style, discernement & méthode, avec abondance même de réflexions morales, politiques, intéressantes & lumineuses, redigerent les faits présens & passés, & non seulement des Républiques & Principautés d'Italie, mais de tous les autres peuples de l'Europe, parmi lesquels il y en eut plusieurs qui soudoyerent nos plumes & furent encore obligés de nous reconnoître ici pour leurs maîtres. Qui ignore que Gregoire Leti fut pensionné par la France, la Hollande & l'Angleterre, pour écrire l'histoire de chacune; que Vittorio Siri fût Historiographe du Monarque

François ; que Caterin Davila & le Cardinal Bentivoglio écrivirent mieux & plus fidelement que qui que ce soit , l'un les guerres civiles de France, l'autre celles de Flandres ? Et la liste ne finit pas à ceux-ci : elle en présente bien d'autres qui fleurirent dans le même temps ou environ , & furent estimés des étrangers , tels qu'un Homere Tortora, un Comte Gualdo Priorato, un Albert Lazari, trois Historiens méconnus parminous, confondus, injustement ou involontairement, dans la foule & n'ayant toutefois, à cette époque, que peu ou point d'égaux chez les autres Nations. Partant ; & à raison de la quantité de livres qu'elle débitoit à l'étranger, des appointemens & gratifications que ses Ecrivains recevoient de différentes Puissances & spécialement de Louis XIV, il est clair que la position économique de l'Italie étoit des plus avantageuses.

Ce ne fut , dans le fond , que le résultat des circonstances, de la fermentation ou direction accidentelle des esprits : mais il sembloit réellement que toutes les Nations se fissent

un devoir de lui porter en tribut, & à l'envi, de l'or & des hommages, pour prix des exemples & leçons admirables qu'elle leur avoit donnés & leur donnoit encore en tout genre. Les Académies littéraires & scientifiques, instituées & protégées si efficacement en différentes Cités d'Italie, servirent de modele à celles de France & d'Angleterre. Les Actes du *Cimento* de Florence sont antérieurs aux Transactions philosophiques de Londres & à tous les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris; celle des Inscriptions & Belles-Lettres est postérieure à celle de la *Crusca*, où le fameux Gilles Menage, qui fut ensuite l'un des Fondateurs de l'Académie Françoisse, assista pendant plusieurs années. La célèbre Christine, Reine de Suede, honora de sa protection & de sa présence les Arcades de Rome. Nos abus, eux-mêmes, nos fantaisies, nos engouemens, qui s'introduisirent dans les arts liberaux & les pervertirent, tournerent à la gloire & au profit de l'Italie. Nos Drames ou Poèmes chantans, dont la dénomina-

tion générique (1) devint le nom propre ; nos Opera, espece outrée , gigantesque , inventée par des esprits dégoûtés du simple & du vrai , & qui fit tomber notre scène tragique , passerent en France , vers 1666 , au profit inestimable de plusieurs Italiens (*). Personne n'ignore que Lulli , célèbre Violon de Florence , en sortit , à-peu-près , dans le même temps & alla créer la musique Fran-

(1) *Opere per la Musica* , Œuvres pour la Musique.

(*) » La Musique , & particulièrement
 » celle des Théâtres , étoit montée , depuis
 » quarante ou cinquante ans , au plus haut
 » degré d'estime & de faveur. Il ne s'agissoit
 » dans toutes les Cours , dans toutes les Cités
 » que d'Opéra plus ou moins ruineux. C'est
 » au plus fort de cette yvresse que les titres
 » de *Virtuosi* & de *Virtuose* furent adultere-
 » rement décernés aux Musiciens & Musi-
 » ciennes Alors les appointements des
 » plus mélodieux Acteurs monterent couram-
 » ment de deux cent à trois cent pistoles ; in-
 » dépendamment de ce qu'il en coutoit pour
 » l'Orchestre , pour les habillements , deco-
 » rations , illuminations , dont la dépense étoit
 » proportionnée à celle des voix. Venise , qui
 » l'emportoit par la somptuosité de ses Opera

çoise qui, après un siècle de culture, le regarde encore, à bien des égards, comme le meilleur de ses maîtres & modèles.

Enfin, & pour ne pas recenser minutieusement chaque profession, quand les plus hautes nous sont si avantageuses, l'Italie produisit, dans le cours de ce siècle, des Ministres fameux, de grands Généraux d'Armée & une multitude d'Officiers subalternes qui étoient dignes de commander. Il ne faut que parcourir l'Histoire générale du temps, pour voir combien Ambroise Spinola, Thomas de Savoye, Montecuculi, Piccolomini, Caprara, eurent de part aux guerres de Flandres, d'Alle-

» & autres fêtes ou divertissemens, attiroit ;
 » pendant le Carnaval, une multitude innom-
 » brable, Rome elle même secoua le frein,
 » que lui avoit mis l'austère Innocent XI,
 » & savoura tous les plaisirs. Ce fut sur un
 » de ses théâtres privés, que Pippo ecia-
 » justi, Noble Florentin, exécuta ces prod-
 » ges d'Architecture & de Méchanique, qui
 » firent l'admiration des Spectateurs & font
 » encore celle de la postérité. *Annali d'Italia*,
 » tome XI, page 392, an. 1690.

magne & d'Hongrie. On verra, du même coup - d'œil, qu'indépendamment de la gloire, acquise à la Nation par les prouesses de ces guerriers, leur patrie & leurs maisons durent en retirer les plus grands avantages. Le Cardinal Mazarin, parvenu à la suprême administration d'un grand Royaume par d'autres voies que celles des armes & des lettres, n'oublia point que l'Italie étoit sa mere. Combien il y fit passer d'or, soit pour ses vues particulieres & à l'avantage de sa famille, soit au profit d'une infinité de personnes de toutes conditions qu'il y soudoyoit pour le compte de la France ! Quoiqu'il soit mort en odeur d'avarice, & même de mesquinerie, on fait, à n'en pouvoir douter, qu'il envoyoit à son pere * des sommes si considérables, que le bon vieillard en étoit extasié (1).

* Résident à Rome.

Mais les causes de la grandeur de l'Italie ; ces mêmes causes, qui

(1) *Ils pleuvent donc en France, s'écrioit-il, en voyant tant de louis d'or ! V. Limiers ; tome 2 page 296.*

l'éleverent pendant quelque temps au-dessus des plus florissantes régions d'Europe, ne tarderent pas beaucoup d'agir en sens contraire, de se montrer préjudiciables, destructives & funestes. La population rurale, base de tout corps politique, fut exténuée, non-seulement par toutes ces branches d'industrie nationale & citadine qui attiroient les payfans dans les villes, mais encore par les progrès que le commerce, les fabriques, les manufactures, tous les arts, en un mot, libéraux & mécaniques firent chez les François.



CHAPITRE XVIII.

Des effets que le Règne de Louis XIV, produisit en Italie.

C'EST une bien grande question de savoir si à force d'exhausser le commerce & les arts, Colbert servit en effet la France & affoiblit réellement les Puissances voisines & rivales ! Mais nous la laisserons aux économistes particulièrement intéressés à la résoudre ; & nous nous contenterons d'assurer que ce grand homme , car quoiqu'il en soit , ce titre lui est dû ; nous assurerons, encore un coup, qu'il fit une plaie profonde, incurable à l'Italie dont, séparément, la France n'avoit rien à craindre & qui , à dater du ministère de Colbert , le céda universellement à celle-ci, fut atténuée, obscurcie, détériorée à un point inexprimable.

L'étude, l'industrie, le savoir, les connoissances, tous les talens,

en un mot, utiles & agréables, se soutiennent, se propagent naturellement & d'eux-mêmes: ne rapportent-ils pas nécessairement à qui les possède & les exerce plus ou moins de gloire & d'or, de distinctions & d'aisance? Parcourons l'histoire générale des beaux-arts: nous verrons qu'à Florence, à Rome & dans Athènes, ils commencèrent de fleurir avant que personne y prit à tâche de les favoriser. Quels doivent donc être leurs progrès dans une contrée vaste, populeuse & où le gouvernement se pique de les faire croître? Quels ne durent-ils pas être en France, où dès le siècle précédent tout étoit disposé pour leur avancement? Car Louis XIV & ses Ministres trouverent les principaux obstacles écartés: tracée, aplaniée même par deux Monarques amateurs, François I & Henri IV, la route avoit été plus qu'entretenu sous l'indifférent Louis XIII: & l'on sent bien que sous un regne glorieux, éclatant, admiré de toute l'Europe; qu'à la faveur des soins assidus & redoublés de Colbert, les accroisse-

300 RÉVOLUTIONS
mens ne pouvoient être qu'im-
menfes.

On n'imagine point combien l'opinion ajoute à la puissance effective d'un État. *Possunt quia posse videntur* (*), est peut-être la plus vraie des maximes politiques. Au fond, & malgré les profusions du Souverain ; malgré la passion, la vigueur, l'intensité avec laquelle Colbert s'y livroit, il n'étoit gueres possible que le gouvernement remplît l'attente de tous ceux qui alloient chercher fortune à Paris. Mais on étoit généralement persuadé qu'il le pouvoit ; & cet espoir, outre l'avantage d'entretenir, de vivifier l'industrie de la Capitale, y attiroit une multitude de Provinciaux & d'Etrangers qui, s'efforçant à l'envi de se distinguer, de se faire connoître, contribuerent eux-mêmes & indéfiniment au perfectionnement de chaque art. Si la magnificence & le faste, suite nécessaire des richesses

(*) C'est-à-dire, ils peuvent en raison de ce qu'ils paroissent pouvoir.

publiques & particulieres, & qu'on pourroit appeller le costume de la prospérité; si les dissipations du luxe dominant ne pouvoient combler, rassasier l'ambition de ces innombrables artistes, littérateurs & savans; c'en étoit toujours assez pour l'alimenter & la tenir en haleine. Ne fait-on pas d'ailleurs que l'effet immédiat de la grandeur apparente ou réelle d'une nation est d'en faire imiter, chez toutes les autres, les usages, les manieres & les mœurs? Les personnages qui fleurirent en France & qui furent à la vérité les plus grands hommes de cet âge; les Académies, les Universités, les Ateliers de Paris étendirent donc leur Empire dans tous les pays de l'Europe, mais nulle part comme en Italie dont l'or & les habitans volèrent au de-là des monts avec profusion & rapidité.

Les autres peuples, les Allemands, Espagnols, Anglois & Hollandois qui, de leur naturel, étoient moins portés aux nouveautés, à toutes ces inventions d'une mollesse élégante & qui d'ailleurs avoient

presque toujours été en guerre avec la France, en durent adopter & en adopterent plus lentement les usages. De plus, & à raison encore du politique, du moral même & du physique, ils se trouverent en général plus propres à contrefaire les œuvres mécaniques, littéraires & scientifiques des François, plus prompts, plus ardens à en contrarier le cours & le débit, plus attentifs à profiter du caractère volatile de la nation maitrisante, & ses arts ainsi que le commerce qu'ils faisoient avec elle ne leur furent pas long-tems préjudiciables. Mais nous, qui étions excessivement civilisés, polis, amollis & qui n'avions pas d'aussi fortes raisons de haïr les François; nous en faîsimes à l'instant & avec fureur, les modes, fabrications & manufactures. Soit yvresse, soit inertie, soit défaut de moyens, nous fîmes pendant long-tems un commerce passif, non-seulement avec la France, mais bientôt après avec plusieurs autres nations; & l'Italie qui, un ou deux siècles au-paravant, étoit la législatrice de l'Europe en fait de bon gout & de toutes les matieres

qui lui sont soumises, reçut servilement la loi : elle, qui attiroit précédemment l'or des nations, devint tributaire des artistes & négocians Ultramontains.

Pour surcroît, les esprits gardèrent aveuglement ou forcément toutes leurs entraves, qui respectables, précieuses même à certains égards, sont évidemment puériles à beaucoup d'autres; & qui, envisagées politiquement, contribuèrent fort à empirer la condition relative de l'Italie, à décréditer les Italiens, leurs études & leurs livres. Est-il possible de dissimuler combien les Religieux & les Moines ont retardé parmi nous les progrès de la raison & des sciences? Combien, en matière même d'opinion & purement philosophiques, ils se sont obstinés & s'obstinent encore de nos jours à soutenir leurs spéculations antiques & barbares? Je fais que la malignité des détracteurs s'est appuyée trop souvent sur des faits imaginaires ou fort exagérés : qu'il y a beaucoup à rabattre de ce que l'on débite au de-là des monts, touchant les préjugés & l'entêtement des Religieux : qu'il

est injuste de les juger tels que le libertinage & certains peuples avantageux & frondeurs se sont plu à les peindre ! Mais l'opinion n'en est pas moins enracinée ; d'après l'idée qu'ils se forment du despotisme pontifical , des rigueurs de l'inquisition , de l'ignorance monastique , tous ou presque tous les Ultramontains sont persuadés qu'on ne peut trouver dans les livres italiens que des inepties scholastiques & vermoulues , que des systêmes non moins dégoutans par eux-mêmes que par leur moisissure & leur rancidité. Et ce fut bien pis encore par rapport à nos ouvrages d'imagination & de belles-lettres , qui nous firent passer , non sans quelque apparence de raison , pour des écrivains de fort mauvais gout.

Dans le temps que la langue françoise s'épuroit , fleurissoit , s'adaptait si merveilleusement à tous les genres d'éloquence ; quand le plus élégant , le plus pur Atticisme en assaisonna toutes les œuvres , l'Italie couroit après les métaphores , les antitheses & ce style ampoulé qui lui seul , ou presque seul , étoit

suffisant pour élever un auteur aux premiers grades littéraires. C'étoit à qui monteroit sur de plus hautes échasses & s'hérisseroit plus grotesquement de figures, d'allusions, de pointilleries. Quelques-uns de ceux-ci, qui allerent, ou furent lus au de-là des monts, offenserent la délicatesse du gout dominant. On jugea, sur la réputation dont ils jouissoient ou dont ils étoient censés jouir parmi nous, que tel étoit le génie de la nation; & les plumes françoises ne cessèrent plus d'insulter, de mépriser généralement les écrivains d'Italie. De-là, ce profond oubli où nous tombâmes, & en de-cà & en de-là des monts. Les auteurs du commencement de ce siècle ou de la fin du précédent, c'est-à-dire, de vers 1600, avoient été assez souvent cités, loués par les écrivains Italiens, traduits même, pour la plupart, en langues étrangères. Mais parmi ces auteurs innombrables & de toute espece, que l'Italie produisit après & depuis 1650, il en est bien peu que nous ayons daigné réimprimer, beaucoup moins qui ayent obtenu chez les Ultra-

montains les honneurs de la traduction ou qui y soient encore lus, honorés & goûtés. Jusqu'où ne monte pas au contraire le nombre des auteurs Ultramontains, célébrés & traduits en Italie ? Les Moines, toujours infatués de leurs péripatéticiennes abstrusités, les dévots, les zélateurs, les courtisans de Rome, intéressés à en soutenir les prétentions, eurent beau s'armer, se déchaîner contre les livres, venant de par de-là les monts, les censurer, les prohiber, les mettre à l'*Index* ; l'Italie n'en fut pas moins inondée. La censure, comme il arrive toujours, ne fit qu'aiguillonner la curiosité & doubler l'avidité des lecteurs. Les Italiens parurent dès-lors avoir perdu la faculté d'inventer & s'être imposé la loi de citer à chaque page les auteurs Ultramontains quelquefois, à la vérité, pour les combattre & les critiquer, mais le plus souvent pour les louer & leur rendre hommage. Pendant cinquante ans, disons mieux, pendant plus d'un siècle, les conversations, les écoles, les académies, n'ont retenti que de noms étrangers, des Arnaud, Nicole,

Duguet, Herminier, Habert, Antoine, Bossuet, Fenelon, Bourdaloue, Massillon, Pascal, Descartes, Mallebranche, Leibnits, Newton; puis des Corneille, Racine, Addisson, Pope, Bayle; puis encore d'une infinité d'autres qui fleurirent sur la fin du siècle passé ou au commencement de celui-ci, & qui furent lus, dévorés, traduits, réimprimés, comme ne l'avoient jamais été les Grecs & les Latins. Cependant, & à force de lire, de traduire des livres françois, les Gallicismes nous devinrent si familiers, que l'Italien n'a bientôt plus été qu'une langue confuse, mélangée, corrompue, dont le génie propre est méconnoissable & dans laquelle on écrit plus difficilement que jamais. A peine fait-on aujourd'hui quel est notre véritable & pur idiome national. Nous réimprimons, nous traduisons infatigablement; mais efforts inutiles ou presque inutiles! Jamais nous ne parviendrons à fermer le goufre, à faire que la librairie ne nous emporte des sommes considérables. Encore si nous n'étions éclipsés par les nations boreales que dans la cul-

ture des sciences & des lettres ! Si nous avions conservé quelque avantage dans les arts d'agrément , de mollesse & de luxe ! Mais il n'en est presque pas un seul où les Italiens ne soient tributaires & réduits à un commerce purement passif.

Et nos Opera s'écrie-t-on , nos Ariettes , nos Virtuoses..... J'y viens , & n'aurai garde de nier que l'Italie conserve à cet égard quelque supériorité. Mais que nous en revient-il ? Où sont les avantages réels que nos plus merveilleux Chantres & Symphonistes rapportent à la nation en général ? Exceptons-les néanmoins ; joignons y même les Poètes , attendu l'étroite affinité des deux genres , & jouissons bien du stérile , du frivole honneur de pouvoir dire que le mécanisme de notre langue , que la conformation....ou déformation des organes d'où proviennent la voix & les sons , rendent la Poésie & la Musique des Italiens supérieures à celles des Ultramontains. Quant aux arts du dessin , qui cependant , & même du Regne de Louis XIV, attirerent si puissamment en Italie l'or des François , ils ne tarderent

D'ITALIE, LIV. XXIII. 309
pas de s'enfuir. Ce qui nous en resta
fut obscurci, gâté, défiguré par la
manie de contrefaire & d'imiter.
On n'oseroit dire que le Gros &
Girardon égalassent Michel - Ange :
mais ils pouvoient bien valoir le
Cavalier Bernin, à la mort duquel
l'Italie fut obligée de céder aux
François le prix de la Sculpture. Il
est bien certain encore que le Brun,
Poussin & Rubens ne surpassèrent
ni le Titien, ni Paul Veronese, ni
le Tintoret, ni les Caraches, du
regne desquels l'Italie comptoit plu-
sieurs Peintres qui les valoient peut-
être. Cependant les François l'em-
porterent, ils subjuguèrent l'Italie.
Ne suffisoit-il pas qu'ils eussent la
qualité de Peintres de Louis le Grand;
qu'ils fissent l'admiration d'un peuple
célèbre, triomphateur & admiré
lui-même de toutes les autres na-
tions? Les Princes, Prélats & Nobles
Napolitains, Romains, Florentins,
Turinois, Milanois, Vénitiens, ne
purent plus gouter que les peintures
à la François : il fallut avoir des
tableaux de la main du Poussin, de
le Brun ou de ceux qui avoient le
bonheur de saisir leur maniere & de

les copier au parfait. Nos Artistes, pour s'accommoder au goût dominant, chercherent à leur ressembler; & cette mâle vigueur, ce trait ferme, hardi, original, qui caractérisoit toutes les œuvres de nos Maîtres, dégénéra, sous nos touches serviles & francisées, en délicatesse, raffinement & manierage. Il ne seroit pas impossible que le tableau parut chargé, trop durement colorié: mais il est toujours certain que le génie national ne fut gueres moins obscurci dans cette partie que dans celle des lettres, & que si nos Peintres ne sont pas devenus littéralement disciples des François, ils ont cessé de donner exclusivement des leçons & des préceptes. Combien il s'en faut en effet que nos peintures modernes aient autant de beauté, de force, d'énergie que les anciennes. La différence est sentie en de-çà comme en de-là des monts; & quelque douloureuse que soit l'observation, je suis loin d'être le premier Italien qui ait eu le courage de la faire. Sur le tout, que chaque nation jouisse de la gloire qui lui appar-

D'ITALIE, LIV. XXIII. 311
tient. Si nous sommes sages, nous
regarderons tous les hommes à ta-
lens comme nos concitoyens; & il
n'importera plus si fort que les Fran-
çois ou les Flamands ayent des
Peintres égaux aux nôtres.

Mais les dommages qu'essuyoit
l'Italie, à raison des progrès que le
dessin faisoit en France & ailleurs,
ne provenoient pas tant de la Pein-
ture même, que des arts qui en dé-
rivent. Qui auroit imaginé que les
tableaux, les Pastels & jusqu'aux
Fresques des Raphaël, Buonarotti,
Caraches, Titien, Veronese, Tin-
toret & de tant d'autres, devien-
droient quelques jours une source
de richesses pour les Ultramontains,
& feroient passer dans les mains des
François & des Anglois une partie
considérable des nôtres? Sans parler
du reste, combien les seules gravures
de Paris & de Londres, qui ne sont
pourtant que des empreintes de
peintures Italiennes, ne coutent-elles
pas à nos amateurs; & comment
s'empêcher d'en gémir, quand on
considere que sous François I, &
même cent cinquante ans après lui, tout
ce qu'on voyoit de modelé, gravé,

cisé , l'avoit été en Italie ou par des Italiens ? Il est vrai qu'en comparaison des autres playes , que nous a fait le génie vivifiant & créateur du Grand Colbert (1) , ceci n'est qu'une blessure légère que nous devons à peine sentir. Sans doute qu'il faut compter encore parmi les consommations ruineuses, qui s'introduisirent en Italie sous le Règne de Louis XIV, celle des vins de France , espèce de luxe inconnue à nos peres (2).

(1) Je dis de Colbert , parce que son ministère , sous lequel les François porterent si haut les Arts , les Fabriques , les Manufactures , est l'époque précise de la grande Révolution qui se fit dans leur commerce & dans le nôtre.

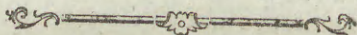
(2) » Notre Italie, dit le Marquis Ottieri
 « sous l'an 1711 , (tome 4 page 391) fut ,
 » pendant tout le siècle précédent exempte de
 » cette dépense désordonnée . . . l'usage des
 » vins étrangers & surtout de France , s'in-
 » troduisit enfin parmi nous & règne aujour-
 » d'hui si impérieusement qu'on croiroit man-
 » quer à ses convives & à soi-même , si l'on
 » donnoit un repas sans faire servir plusieurs
 » sortes de ces vins, qui nous viennent dans des
 » verres grossiers . appellés *bottiglie* * , pour
 * Buoteilles » se rendre tributaire des ultramontains jus-
 » ques dans le nom du vase. »

R É V O L U T I O N S



RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.



CHAPITRE PREMIER.

Premieres intrigues & négociations, concernant la Succession de la Monarchie d'Espagne vers l'an 1700 ; & prétentions diverses des Princes Européens sur les États qui la composoient. Testament de Charles II, en faveur de Philippe de France Duc d'Anjou.

L'HISTOIRE des traités, entamés & conclus à propos de la Succession aux États de l'infortuné

Tome VIII.

Q

Charles II. (1) occuperoit elle seule autant ou plus d'espace que la totalité des raisonnemens & des faits contenus dans celle ci. Quelle superfluité ne feroit-ce pas d'ailleurs de rebatre une matiere devenue si triviale & sur laquelle toutes les archives de l'Europe conservent indubitablement d'amples mémoires , dissertations & documens ! Quoique nous puissions dire au contraire de ce que la passion & l'ignorance ont fait avancer à divers écrivains ; quelques spécieuses que fussent nos allégations & découvertes , qui voudroit en garantir la justesse & l'impartialité ? Contentons-nous donc d'indiquer ce qui est tenu pour certain & se rapporte plus directement au but , au caractère , au plan de cet ouvrage (2). Pour ren-

(1) Outre le chagrin de n'avoir pas d'enfans il eut encore le désagrément de voir une Puissance , de tout point étrangere (l'Angleterre) faire , de son vivant , la distribution de ses Domaines.

(2) Au reste il est très-peu de nos lecteurs à qui cette partie de l'histoire moderne ne soit infiniment utile ; il en est même un cer-

dre le narré plus clair il convient de rappeler, la qualité, les titres, les droits des prétendans divers à la succession d'Espagne ainsi que les difficultés qui pouvoient s'opposer à leur poursuite.

L'Empereur Léopold, Chef de la maison d'Autriche régnante en Allemagne & descendant de Ferdinand, frere de Charles-Quint, étoit le premier. Il prétendoit que la branche aînée venant à s'éteindre, les Domaines, selon la plus commune règle du droit féodal, en étoient dévolus à la cadette. Mais cette prétention étoit combattue par le pacte même en vertu duquel sa famille avoit été investie des États Germaniques; pacte où le cas avoit été prévu & réglé contradictoirement par Charles-Quint. Les Princes qui descendoient, par les femmes, de cet Empereur & de Philippe II, son fils & successeur en Espagne, soutenoient qu'en qualité

tain nombre à qui elle est absolument nécessaire & dont nous regrettons fort de ne pouvoir satisfaire les besoins.

de plus proches parens , ils étoient préférables aux Archiducs , malgré leur descendance , en ligne masculine.

A supposer qu'il fallut exclure la maison de Vienne & se décider par la proximité & les droits du sang , la préférence étoit due évidemment au Dauphin de France , né de Marie Thérèse d'Autriche , fille aînée de Philippe IV & propre sœur de Charles II. Mais le titre du Prince François & de ses enfans , n'étoit pas peu débilisé par la renonciation de la même Infante, Marie-Thérèse; renonciation exigée, à l'occasion de son mariage avec Louis XIV , dans la vue d'empêcher que les deux Couronnes fussent unies sur la même tête & que l'Espagne devint Province du Royaume de France. Cette renonciation étant maintenue & confirmée , l'héritage tomboit à Ferdinand Joseph , Prince Electoral de Bavière , né de l'Archiduchesse Marie-Antoinette , fille de l'Empereur Léopold & de l'Infante Marguerite d'Autriche , sœur cadette de la Reine de France. Au défaut ou à l'exclusion de ceux-ci , la succession regardoit le Duc de Savoye , Victor Amedée II comme

D'ITALIE, LIV. XXIV. 317
descendant de Philippe II, par l'Infante Catherine sa bisayeule, femme de Charles-Emanuel I.

Vu les titres contentieux des divers prétendans, il n'est pas douteux que le choix & l'institution de Charles II pouvoit terminer la concurrence, sur-tout si le légataire aggréoit aux Grands & au Peuple d'Espagne, dont le penchant & la faveur auroient puissamment renforcé les volontés du testateur. Mais les autres potentats avoient les yeux ouverts: ils sentoient que la cabale, l'intrigue, la suggestion, pouvoient dicter la destruction de l'équilibre, l'asservissement ou la désolation d'une partie de l'Europe. Ces Monarques, qui ne connoissent chez eux ni Juge, ni limites; qui modifient, restreignent, annullent les testamens & transfèrent les héritages, ressortissent eux-mêmes à un Tribunal extérieur, par lequel ils ne sont gueres moins gênés & contraints. On a vu plus d'une fois les Puissances Étrangères nommer leurs héritiers & régler souverainement leur succession. Celle de la Monarchie d'Espagne, la plus

vaste, sans contredit, qui ait été
 mise en question depuis que l'on
 plaide sur la propriété des biens &
 des empires, donna lieu à un nouvel
 exemple de cette espece de Droit
 public. L'Angleterre & la Hollande,
 quin'y avoient rien à prétendre & n'y
 étoient intéressées que très-indirecte-
 ment, se porterent, sans en être
 requises par aucun des compétiteurs,
 pour Arbitres & Juges du différent.
 Elles ne s'arrêterent point à discuter
 la valeur des titres respectifs ; elles
 mirent de côté tous les intérêts par-
 ticuliers & ne se déterminèrent que
 par la loi de convenance, par l'in-
 térêt général des États de l'Europe.
 Jamais, peut-être, il ne fut procédé
 ni jugé d'une maniere plus conforme
 au Code primitif de la nature. C'étoit
 un tiers qui survenoit au milieu de
 trois ou quatre héritiers prêts à se
 battre, & qui, pour les mettre
 d'accord, prononçoit un Arrêt de
 partage, avec menaces de tomber
 sur celui qui refuseroit de s'y sou-
 mettre.

Ce tiers expéditif & tranchant
 fut Guillaume III, Prince d'Oran-

ges , qui dispoſoit non moins ſouverainement des États-Généraux que du Parlement de la Grande-Bretagne , où il s'étoit élevé ſur les ruines de ſon beau-pere. L'heureux & célèbre Intrus ſentit que c'étoit le moment de mettre ſes peuples & le reſte de l'Europe à l'abri de l'ambition & des forces exceſſives des François , & de réparer les torts de ſes prédéceſſeurs , Charles II & Jacques II , qui , lorsqu'il en étoit temps & qu'ils le pouvoient , avoient négligé de réprimer un torrent groſſi , dès-lors , au point d'eſfrayer les moins attentifs (1). Tenant dans ſa main les forces des trois Royaumes & celles des Provinces-Unies ; certain d'avoir pour alliés

(1) Si , toujours d'accord avec les Hollandois , Charles II eut employé conſtamment les forces de l'Angleterre contre la France . ainſi que ſon Parlement , tous ſes ſujets & différentes Cours l'y exhortoient ; il eſt bien certain qu'on auroit pu contenir Louis XIV , & lui fermer la route à cette Monarchie univerſelle vers laquelle on le vit enſuite marcher à ſi grands pas.

les autres co-partiteurs & toutes les Puissances ennemies ou jalouses de Louis XIV, Guillaume résolut de morceler le Domaine Espagnol & de le répartir de maniere que, malgré la portion considérable qui ne pouvoit manquer d'écheoir à la France, elle n'en devint ni plus puissante ni plus redoutable. S'il eut été possible de l'en frustrer totalement!... Mais quelle apparence? Voyant qu'il étoit à peine permis d'y songer, le Roi d'Angleterre borna ses efforts à la priver des États de Flandres & à l'empêcher de s'aggrandir en sens trop contraire au repos de ses Hollandois. En conséquence, le premier traité de partage, fait à La Haye, où Guillaume se rendit à l'effet de démontrer qu'il agissoit de l'avis & du consentement des États Généraux, adjugea aux Bourbons les plus orientales possessions que l'Espagne eut en Europe, c'est-à-dire, le Royaume des deux Siciles, Porto-Ercole, Porto-Longone, Piombino & tous les Domaines de Toscane: au Prince Électoral de Baviere, l'Espagne même, les Indes

& la Flandres : à l'Archiduc Charles, fils puîné de l'Empereur Leopold, l'État & Duché de Milan. Ce traité, signé à ce qu'il paroît le 11 Octobre 1698, fut en grande partie l'ouvrage de Guillaume *Bening*, Comte de *Portland*, le plus cher des favoris du Roi Britannique. Pendant son Ambassade à la Cour de Louis, il en avoit reçu des caresses si touchantes & si flatteuses, qu'il en fut enchaîné pour toujours, & ne cessa plus d'étudier l'art de plaire au Monarque François. Au reste, & dans quelques vues que les Négociateurs & la France elle-même eussent pressé la conclusion de ce traité, il est bien certain qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus propre à maintenir l'équilibre de l'Europe, ni sur-tout de plus avantageux à l'Italie, dont deux portions si considérables, si précieuses & réduites depuis si long-tems à la condition de Provinces éloignées remontoient au rang d'États particuliers, séparés, indépendans & habités par leur propre Souverain au profit inesti-

322 R É V O L U T I O N S
mable de la population & du commerce (1).

Torcy tom. 1 pages 66 68. Les contractans , ainsi que tous les négociateurs , s'étoient mutuellement & sévèrement recommandé le secret , sur-tout vis-à-vis de la Cour de Vienne , avec laquelle Louis XIV. avoit conclu peu auparavant un autre traité dont le Grand Duc de Toscane étoit dépositaire. Il y en avoit une raison bien plus forte encore , la crainte d'ameuter les Espagnols que l'on savoit être irréconciliablement opposés à tout projet de démembrement. Mais , précautions vaines disons mieux , précautions factices , simulées , infidieuses ! Outre qu'il n'étoit gueres possible que la Cour de Madrid tarda long-temps d'en être informée ; tout porte à croire qu'elle le fut par ceux même qui se monroient les plus affectés de l'importance du secret , c'est-à-dire ,

(1) Voyez *Memorie Istoriche della guerra tra l'Imperial casa d'Austria e la Reale casa di Borbone* , par Augustin *Imicalia* ou le P.P. *San Vitale* page 10 & suiv.

par Louis & Guillaume qui comp-
terent que Charles II, indigné du
partage anticipé de ses États, se hâ-
teroit de tester, l'un en faveur de
son petit-fils, l'autre en faveur du
Prince de Bavière à l'entière exclu-
sion des François (1). Charles fit
en effet un premier testament, dans
lequel il institua Ferdinand de Ba-
vière, son légataire universel; légata-
ire que toutes les forces de l'An-
gleterre & de la Hollande eussent
infailliblement appuyé, & qui devoit
être bien moins odieux à Leopold,
son ayeul, que ne l'eût été un petit-
fils de Louis XIV. Mais le jeune
Bavarois fut précipité naturellement
ou traîtreusement au tombeau avec
toutes ses magnifiques espérances;
si ce n'étoit même que les François
n'eurent jamais le renom d'empoï-
sonneurs, on auroit eu les plus
fortes raisons d'en soupçonner quel-
qu'un de leurs émissaires (*).

(1) Voyez Limiers, histoire du Règne de
Louis XIV, tome 5 page 315.

(*) *E se non che i francesi non ebbero mai
grido d'avvelenatori, non mancavano graviss.*

Cependant le Marquis d'Harcourt, Ambassadeur de France à la Cour de Madrid, déployoit l'art d'éblouir, de séduire & de plaire. Il éteignoit, à force d'urbanité, de magnificence, de profusion, l'antipathie que les Grands & le Peuple d'Espagne nourrissoient depuis si long-temps contre sa nation, & les familiarisoit avec l'idée d'obéir à un Monarque Fran-

mi sosperti, ch'egli morisse per veleno portogli da qualche emissario di Francia. Qu'on dise maintenant que ces bruits ne sont plus répétés que par des historiens sans aveu. Mais M. de Nina peut-il ignorer que ces *gravissimi sosperti* tomberent infiniment moins sur la Cour de France que sur celle de Vienne qui en fut presque hautement accusée, sur cette seule vraisemblance si rarement vraie que celui là est coupable du crime à qui le crime peut être utile? Peut-il ignorer que la maison Impériale se regardoit, étoit même généralement regardée comme l'héritière de droit, & qu'il est très incertain qu'à cette époque Louis XIV eut seulement entrevu la possibilité de faire tester Charles II, en faveur de son petit fils? L'énoncé & bien mieux encore la reticence, démontrent une partialité que la réputation & les talens de l'Écrivain nous obligeoient de relever.

D'ITALIE, LIV. XXIV. 325
çois. Il joignoit à tant d'attraits les
plus savantes manœuvres de la po-
litique, les plus propres à déterminer
Charles II en faveur du Duc d'Anjou.
Louis aspirait indubitablement à cap-
ter, sous le nom de son petit-fils,
toute la succession d'Espagne; mais
dans le même temps, & pour assoupir
les autres Puissances, pour s'assurer
à tout événement une portion de
l'hérédité, il entretenoit une négo-
ciation très-vive avec le Roi d'An-
gleterre & pressoit lui-même la
conclusion d'un nouveau traité de
partage, qui ne tarda pas d'être
signé à Londres & adjugea le
Royaume de Naples ainsi que les
Ports de Toscane au fils du Dau-
phin, le Trône d'Espagne au fils
puîné de l'Empereur, l'Etat de
Milan au Duc de Lorraine, dont
l'ancien Domaine étoit ajouté à
celui des François. Ce traité auroit
procuré à l'Italie les mêmes avantages
que le précédent. Mais de si précieuses
acquisitions ne remplissoient point
encore les desseins vastes & démé-
surés de Louis XIV. Il ne lui falloit
rien moins que la totalité de cette

*V. Torcy, t.
I pag. 62.
96.*

immense succession, au moyen de laquelle il se flattoit de donner irrésistiblement la loi à tout le reste de l'Europe.

En effet, & tandis que par ses négociations le Monarque François amusoit Leopold & Guillaume, ses Ministres en Espagne & l'or qu'il y prodiguoit gagnèrent les Grands, le Peuple & enfin le Roi lui-même, qui, de l'avis du Pape & de ses Théologiens qu'il eut grand soin de consulter, dicta, sur la fin de sa vie, un testament où Philippe, Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV & son petit-neveu en ligne transversale, étoit déclaré héritier de tous ses Etats.

Ce testament donna lieu à une infinité de raisonnemens & de conjectures. Il y en eût qui le regarderent d'abord comme faux & supposé, ou arraché de force au mourant. Le plus grand nombre fut persuadé qu'il étoit l'ouvrage du Cardinal Portocarrero, qu'on savoit être vendu à la Cour de France & qui n'avoit écouté, à en croire celle-ci, que la voix de la jus-

D'ITALIE, LIV. XXIV. 327
tice & de la raison (1). Il en est
qui ont avancé quelque chose de bien
plus étrange encore , que Leopold
lui - même concourut indirectement
aux manœuvres tendantes à faire ins-
tituer le Duc d'Anjou héritier uni-
versel de Charles II, & qu'il fut trans-
porté de joye en apprenant la nou-
velle du testament (2). Une politique
si extraordinaire excuseroit la négli-
gence , l'incurie avec laquelle il sem-
bla se conduire dans cette affaire , &
qu'on se croira peu être encore en droit
de lui reprocher , étant néanmoins
évident qu'avec très - peu de soins ,
d'efforts & de dépense , qu'en l'en-
voyant en Catalogne , à la tête seu-
lement de dix mille hommes , ainsi
que la Reine d'Espagne , tous ses
partisans & Charles II lui - même ,
n'avoient cessé de le lui conseiller , il

(1) Voyez Limiers , tome 5 page 367.
Mémoires d'Augustin *Umicalia*, page 32 &
Mémoires pour servir à l'histoire de Philippe V,
par le Marquis de Saint-Philippe tome I.

(2) Voyez Histoire politique du Siècle ,
page 158.

eût assuré infailliblement à son fils une si riche succession.

Quoiqu'il en soit , outre l'avantage que lui donnoient les dernières dispositions de Charles , le Roi de France y trouvoit une clause , insérée probablement à son instigation ou à celle de ses agens , qui lui fournissoit un prétexte des plus spécieux pour rompre le traité de partage auquel il avoit déclaré vouloir se tenir invariablement & nonobstant toute disposition de la Cour de Madrid en sa faveur. Le testament portoit que dans le cas auquel la France consentiroit à un démembrement quelconque de la Monarchie , ou différerait , pour quelque motif que ce pût être , d'accepter purement & simplement les dispositions du Testateur , celui-ci entendoit que les droits du Duc d'Anjou fussent dévolus au fils puis-né de l'Empereur ; & le Courier , qui portoit le testament à Versailles , avoit ordre , à la moindre incertitude ou exception de la part du Roi de France , de se rendre incontinent à la Cour de Vienne. On vit clairement que Louis XIV. vouloit faire croire qu'il étoit forcé

de renoncer au traité de partage , & d'accepter le testament. Le Marquis d'Harcourt , à la tête d'une Armée formidable , étoit déjà sur la frontière, attendant le signal , c'est-à-dire le décès de Charles II, pour entrer en Espagne où il s'étoit menagé, pendant sa longue ambassade, beaucoup d'intelligences & d'amis. En conséquence le Duc d'Anjou fut proclamé Roi dans Madrid, sous le nom de Philippe V : parti de Versailles le 4 Décembre 1700, il fut, sans aucune difficulté, reçu des Espagnols & reconnu même, pour le moment, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Electeur de Baviere & du Duc de Savoye ; les autres Puissances restant neutres & attentives au cours qu'alloit prendre une si grande affaire (1).

An. 1700

(1) Voyez Mémoires des Négociations secretes par M. de la Torre tome 5, pages 208 & suivantes.



CHAPITRE II.

Leopold entre en lice avec les Espagnols & les François. Philippe V se rend en Italie. Victor-Amedée se détache de Louis XIV & de son gendre, & passe du côté des Alliés. Les François levent désastreusement le siège de Turin : suites de ce fameux événement.

A PRÈS avoir fait retentir toutes les autres Cours de plaintes inutiles contre l'ambition & l'avidité des François, Leopold recourut aux armes ; & l'éloignement ne lui permettant pas de disputer d'abord à Philippe V la possession des Espagnes, il tourna ses vues du côté du Milanois & du Royaume de Naples, contre lesquels il envoya le Prince Eugene de Savoye, compté dès - lors parmi les grands Généraux & devenu incomparable.

ment plus célèbre par les victoires qu'il remporta dans la suite, par les talens qu'il déploya dans les négociations, par le nombre & l'éminence de ses vertus chrétiennes & morales. Eugene rencontra de grands obstacles à l'exécution des ordres & des projets de Leopold. Ligué avec les François, & joint au Maréchal de Catinat, le Duc de Savoye occupa tellement les Impériaux en Lombardie, que Philippe V qui étoit passé d'Espagne en Italie, fut reçu dans Naples avec non moins d'empressement & de transports qu'il l'avoit été dans Madrid (*). Il

An. 1701

An. 1702

(*) » Jusqu'ici la Lombardie avoit porté
 » seule le fardeau de la guerre, dit Mura-
 » tori : mais un tumulte excité dans Naples
 » le 23 Septembre 1701, fit craindre que
 » ce Royaume ne devînt, à son tour, le théâ-
 » tre des hostilités. La maison d'Autriche y
 » avoit un assez grand nombre d'adorateurs,
 » non-seulement parmi les populaires, mais
 » parmi les Nobles. Plusieurs de ceux ci qui
 » avoient servi sous les drapeaux de l'Em-
 » pereur Leopold ou du feu Roi d'Espagne
 » & obtenu, pour prix de leur valeur, des
 » grades, des honneurs, des distinctions, for-
 » merent un parti, dont le volume & la
 » confiance s'accrurent par la persévérance

n'y fit cependant pas un long séjour ; les opérations de la guerre, & son mariage avec la Princesse de Savoye ,

» avec laquelle Clément XI refusoit à Philippe V, l'investiture du Royaume de Naples ; refus qui sembloit permettre d'adhérer à la maison Impériale & faisoit que l'on machinoit, cabaloit, conspiroit sans s'effrayer des chaînes dont le Vice-Roi, Duc de *Medina-celi*, chargeoit journellement ceux qu'on appelloit les dissidens. La Cour Imperiale avoit pour lors à Rome un Ministre intelligent & zélé, le Cardinal Grimani Vénitien, qui calculoit attentivement le nombre & le degré de chaleur des âmes Napolitaines, dévouées à l'Autriche. Informé de la multitude des placards affichés à Naples, où l'on lisoit ces paroles de l'Evangile : *non habemus regem nisi Cæsarem* ; se flattant de grossir la liste des conjurés en mettant le feu à la mine, Grimani expédia le Baron de Saffinet, Secrétaire d'Ambassade, qui se travestit, s'introduisit dans Naples, arbora la bannière impériale & rassembla quelques milliers des plus malheureux & des plus vils Plébeïens. Les révoltés, ayant à leur tête D. Carlo de Sangro, Noble Napolitain employé dans les troupes du César, s'emparèrent de l'Eglise Saint-Laurent, de la Tour Sainte-Claire & d'autres postes. On avoit fait accroire au bon Empereur Leopold que tel

l'appelloient en Lombardie : & sa présence n'étant pas moins nécessaire en Espagne, il s'y rendit avec sa nou-

» étoit l'amour des Italiens & surtout des
 » Siciliens & Milanois qu'au premier signal
 » il les verroit tous se soulever en sa faveur.
 » Mais ce n'étoit plus le temps du Gibélinif-
 » me, temps où l'Italie fourmilloit d'hom-
 » mes aguerris, inflammables, séditieux &
 » comptant la vie pour rien quand il s'agi-
 » soit de faire une révolution. Dégradés,
 » avilis, façonnés au joug Monarchique,
 » amoureux du repos dans lequel ils étoient
 » nés, les peuples reculoient & pâlissoient
 » à l'aspect du moindre danger. Du moment
 » donc que le tumulte eut éclaté, la plus grande
 » partie de la Noblesse courut se ranger au-
 » tour du Vice-Roi, que l'édile (*eletto del*
 » *popolo*) lui-même ne tarda pas de venir
 » assurer de sa fidélité, ainsi que de celle des
 » différents corps populaires. En conséquence
 » les Espagnols sortirent des Châteaux; ren-
 » forcés de quatre cent nobles & de trois ou
 » quatre mille citoyens, ils eurent bientôt
 » dissipé les rebelles & recouvré tous les
 » postes. Le Baron de Sassinét, D. Carlo de
 » Sangro & quelques autres du même parti
 » & du même rang eurent le malheur de tom-
 » ber dans les mains des Vainqueurs. On
 » assure qu'il y en eut plusieurs d'immolés
 » secrètement dans leur prison. Sangro per-
 » dit publiquement la tête, & Sassinét fut

velle Epouse, avant la fin de l'année.

Il étoit bien évident que tant que le Duc de Savoye tiendrait pour la France, l'Autriche disputeroit vainement à son gendre la totalité, ou du moins la plus grande partie de la succession d'Espagne (1). Mais Victor Amédée, le plus profond politique

» conduit, quelque temps après, en France
 » On fut d'avis à Madrid & à
 » Versailles d'envoyer le jeune Monarque
 » Espagnol en Italie, non seulement pour
 » donner plus d'activité aux opérations de la
 » campagne prochaine, mais encore pour faire
 » contempler & sentir à ce peuple chance-
 » lant toutes ses vertus aimables. Il descendit
 » à Naples le jour de Pâques, 16 Avril 1602,
 » au milieu des acclamations de la Noblesse
 » & du peuple. S'il fut enchanté du Site, de
 » la grandeur, de la magnificence de cette
 » Capitale, les Napolitains & tous les regni-
 » coles le furent des graces, des bienfaits,
 » des faveurs qu'il leur prodigua. Plusieurs
 » l'avoient vu dans le lointain, de fort mau-
 » vais œil : il partit aimé, chéri, adoré de
 » tous ». *Annali d'Italia*. Tome 12. page 7,
 8, 9 & 10.

(1) Voyez *Memorie Istoriche della guerra tra l'Imperial casa d'Austria & la reale casa di Borbone*, par Augustin Umicalia ou le p. p. *San Vittale*, liv. 3 & 7 pages 211 & suiv.

de son temps , n'avoit garde de laisser
qui que ce fût , entrer en possession de
l'immense hérédité , sans en ajouter
quelque portion à son domaine. Il n'a-
voit garde surtout de concourir à la
grandeur de la Maison de France ,
déjà si terrible à ses voisins , sans se
menager une position qui le mît à por-
tée d'être secouru au besoin par les
Impériaux. Son intention eut donc
été que la France lui assurât le Mila-
nois , en échange duquel il auroit
cédé probablement toute la Savoye ,
& même quelque autre partie de ses
États. Outre l'amélioration de son
domaine & la facilité de se prévaloir
dans l'occasion des forces de l'Alle-
magne qui l'auroit confiné , il eut
assuré l'indépendance & la liberté des
autres Puissances d'Italie , effrayées ,
ou devant l'être de l'accroissement
excessif des Bourbons. Mais plus af-
fermi que jamais dans l'espérance &
le dessein d'arriver à cette Monarchie
univeselle qu'il convoitoit depuis si
long-tems , Louis XIV étoit loin de
mettre Victor en état de s'opposer à
l'asservissement de l'Italie. Attendu
néanmoins qu'il eût été trop dange-

reux de se l'aliéner , il lui faisoit toujours espérer l'échange en question. De son côté , & soit qu'il fit peu de fond sur les promesses de Louis , soit qu'il ne voulut que le stimuler & se faire offrir de plus grands avantages , soit enfin qu'il crut simplement que le parti de s'unir aux ennemis de la France fût le plus sûr , Victor Amédée reçut furtivement dans Turin le Comte d'Ausberg , Ministre de l'Empereur , & prit avec lui de nouveaux engagements.

Quelqu'affectés que les contractans parussent être de l'importance du secret , le Duc de Savoye n'étoit point fâché qu'il en transpirât quelque chose à la Cour de France. Mais l'impression & les suites surpassèrent de beaucoup son attente : peu s'en fallut qu'il ne fût entièrement dépouillé. L'Altier & superbe Monarque des François n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit entre Victor & le Ministre Impérial , qu'il se répandit en menaces & bravades terribles. Le Duc de Vendôme , son Général en Lombardie , eut ordre d'arrêter tous les Officiers & soldats Savoisiens qui

se trouvoient dans l'Armée Françoisé. Victor Amédée , qui n'étoit ni moins fier ni plus endurant que Louis , répara du mieux qu'il lui fut possible , le dommage résultant de la détention de ses troupes , se hâta de conclure avec la Cour de Vienne & fit voir , à qui prétendoit l'intimider , combien il étoit affermi dans ses résolutions.

Dans les deux années suivantes , où l'on vit néanmoins les affaires de la grande Alliance (1) prospérer ou se soutenir partout ailleurs , les États de Piémont & de Savoye furent envahis par les Généraux Vendôme & la Feuillade. Ayant perdu Nice , Ville - Franche , Pignerol , Suse , Yvrée , Verceil & Chivas ; réduit à sa Capitale où il avoit cru devoir se réfugier ; après la bataille indécise de Cussano , Victor Amédée y étoit vivement assiégé par le Duc de la

(1) C'est ainsi que fut appelée la confédération de l'Empire , de l'Angleterre & de la Hollande , après l'accession successive du Duc de Savoye & du Roi de Portugal.

Feuillade , & avoit même perdu presque tout espoir d'être secouru par les alliés , quoique le Prince Eugene se trouvât pour lors en Lombardie avec des forces suffisantes (1).

Anne *Stuard* qui avoit succédé à Guillaume III son beau-frere , & adopté ses vues , ne secouroit pas moins chaleureusement que lui l'Empereur , la Hollande & les autres Puissances liguées contre la France. Cette fameuse Reine avoit sincèrement à cœur les affaires de Piémont , & ne cessoit de représenter à son Parlement les conséquences de la déplorable situation où le Duc de Savoie se trouvoit réduit. Mais quelque abondans que fussent les subsides qu'elle en obtenoit , ils passaient presque en entier dans les mains de *Malbrough* son favori , qui amassoit en Flandres autant d'or que de lauriers : & ce qui en parvenoit au

(2) Voyez Limiers , Hist. du règne de Louis XIV , & le continuateur de Rapin Thoyras. Le premier, Tome 6 , page 42 & le second tome 12 , page 74.

Duc de Savoye , méritoit à peine d'être compté. Vint enfin l'année 1706 , la plus fatale aux Couronnes d'Espagne & de France , qui , prodigieusement affoiblies par les défaites d'Hochstet & de Ramilly , perdirent , sous Turin , tout espoir de faire face aux alliés (1).

Un Contemporain , fort versé dans le metier de la guerre & suivi , à ce titre , par plus d'un Historien , dans les faits dont il appuye ses leçons (2) , attribue la défaite des François , sous Turin , aux fautes de la Feuillade , qui n'a pas manqué de défenseurs & d'apologistes. Mais à qui qu'en soit dû le blâme ou la gloire : qu'il faille l'attribuer à la bravoure d'Eugene & de Victor , ou à l'inconsidération de la Feuillade & aux intrigues de Marsin , il est certain que la levée de ce Siège , qui couta tant de sang aux François , & l'aveugle précipita-

(1) Voyez Hode , histoire du Règne de Louis XIV , tome 5 page 472.

(2) Voyez Mémoires &c. du Marquis de Feuquieres , de Pas tom. 4 pages 86 & 136.

tion avec laquelle ils s'enfuirent vers Suse, tandis qu'ils pouvoient se retirer à Casal & du côté de Mondovi, se compterent entre les coups les plus décisifs de cette guerre & furent particulièrement pour l'Italie, d'une importance extrême : outre que la An. 1706. Lombardie en fût entièrement purgée de François, Philippe V en perdit, quelques mois après, le Royaume de Naples.

Le Lieutenant - Général, Comte de Medavi, étant parti avec le petit nombre de bataillons qui lui restoient (*); Victor & Eugene, pour

(*) On fait, & les Italiens eux-mêmes en conviennent, que deux jours avant le désastre de Turin, Medavi avoit remporté, vers Castiglione une victoire complète sur le Prince de Hesse-Cassel; mais victoire inutile qui ne servit qu'à faire sentir plus vivement aux François les outrages de la fortune, & qui peut d'ailleurs être considérée comme l'époque de la défaillance des Gonzagues de Mantoue. Dès le commencement de cette guerre Ferdinand Charles avoit reçu garnison Françoisse dans sa Capitale, qu'il fallut abandonner ainsi que tout le reste de la Lombardie & du Piémont. La Cour de France ne put que conseiller au Duc de se retirer

D'ITALIE, LIV. XXIV. 341
ne pas laisser leurs armées oisives en
Piémont , résolurent d'attaquer la
Provence : expédition dont le succès
répondit mal à l'attente des deux

à Venise » où ses chagrins le suivirent & s'ac-
» crurent infiniment par la perte de tous ses
» Etats dont les Impériaux se saisirent. Qu'é-
» toit-ce , pour charmer de si cuisantes dou-
» leurs , que la promesse de lui compter
» annuellement quatre cent mille livres &
» de le rétablir à la paix ? Le souvenir &
» les suites de son inconduite le déchiroient
» sans cesse & d'autant plus cruellement qu'il
» ne voyoit personne compatir à ses maux.
» Le jeu du cœur & des poulmons en fut tel-
» lement embarrassé , qu'il suffoquoit à cha-
» que instant & sur-tout dans le lit. Tout en
» cherchant , tantôt à Venise , tantôt à Pa-
» doue , des remèdes à ses infirmités , il fut
» abattu dans celle-ci. La Cour de Vienne
» qui ne le perdoit point de vue , le déclara
» quelques jours avant sa mort atteint &
» convaincu de felonie & ses Etats dévolus
» à l'Empire. Il expira le 5 Juillet 1707 ,
» âgé de 56 ans & l'on débita que le poison
» avoit abrégé ses jours , comme si tant de dé-
» bauches & de chagrins n'eussent pas été plus
» que suffisans pour le conduire au tombeau.
» Il ne laissa point d'enfant légitime. L'espé-
» rance d'en avoir lui avoit fait épouser , en
» secondes noces , Susanne - Henriette de
» Lorraine , fille de Charle Duc d'Elbeuf ,

Princes, mais qui ne laissa pas d'influer sensiblement dans les affaires d'Italie. Obligé de défendre son propre domaine, Louis XIV se trouva

» mais il étoit trop usé. Vincent de Gonzag-
» ue, Duc de Guastalla, eut beau recla-
» mer le Duché de Mantoue, auquel il étoit
» appelé par les investitures : il n'obtint qu'à
» peine, Bozzolo, Sabionetta, Ostiano &
» Pomponesco. Un si grand changement, la
» perte de ses Souverains propres & le mal-
» heur de se voir réduit à la condition de
» Province éloignée auroit du ce semble affli-
» ger le peuple de Mantoue ; d'autant plus
» que le feu Duc n'en exigeoit que de légers
» tributs & entretenoit, dans sa Capitale
» pour lors si peuplée, la joie, les plaisirs
» & l'abondance. Toute-fois son incontinence
» effrénée, la brutalité avec laquelle il attra-
» quoit les femmes de toutes conditions, le
» nombre prodigieux de satellites qu'il tenoit
» sur pied & lâchoit au gré de ses jaloux
» transports, avoit tellement indigné la gé-
» néralité, ou du moins la plus grande par-
» tie de ses sujets qu'ils virent d'un œil indiffé-
» rent ou satisfait ce que les autres Etats ont
» regardés & regardent toujours comme la
» plus grande disgrâce. Combien il est mal-
» heureux pour les maisons Souveraines de
» produire un seul mauvais Prince ! Les vices
» de celui-ci firent oublier les vertus de tous
» ses sages prédécesseurs qui avoient enri-

dans l'impuissance de pourvoir à la
 sûreté du Royaume de Naples (1);
 & s'y étant porté avec environ huit
 mille Cavaliers ou Fantassins Alle-
 mands, qui en eurent bientôt chassé
 les Espagnols, le Comte de Daun^{*} y
 fit reconnoître pour Vice-Roi le
 Comte de Martinits, auquel il tarda
 peu de succéder. La Cour de France
 en rabattit beaucoup de ses préten-
 tions. Louis, qui regloit les affaires
 de son petit-fils, non moins souve-
 rainement que les siennes, & qui avoit
 eu jusqu'alors de si vastes desseins,
 reconnut des limites & des bornes.

* Ou Thaur

« chi, décoré, illustré la cité de Man-
 « toue. Il en faut cent pour élever l'édifice:
 « il n'en faut qu'un pour le renverser ! *Annali*
 « d'Italia, tome 12 pages 55-56.

(1) Voyez Augustin Umicalia ou S. Vitali,
 Mémoire istoriche, &c. liv. 8. chap. 2, &
 Mémoires du Marquis de Saint-Philippe,
 tome 2, pages 132 & suivantes.



CHAPITRE III.

*Etat de la France en 1709 :
Négociations de la Hollande
pour la paix générale : projets
divers pour la distribution des
Provinces & Isles d'Italie, pré-
cédemment soumises à la Cour
d'Espagne.*

Tous les mémoires, concernant les affaires de l'Europe, en 1709, c'est-à-dire après les batailles d'Hocstet, de Turin, de Ramilli ; toutes les lettres & notices, envoyées de France dans les Cours étrangères, attestent l'épuisement & la foiblesse extrêmes de cet état naguères si florissant & si redoutable. Essayons donc de faire voir, en peu de mots, comment & pourquoi le regne tant célébré du Grand Louis eût une fin si déplorable ; sur quoi étoient fondées les prétentions de ses ennemis dans les premiers traités, entamés en Hollande, pour la pacification de l'Eu-

rope ; & ajoutons ce fameux exemple à tant d'autres , plus ou moins tristes , que fournit l'histoire des Souverains ambitieux & conquérans.

Nul peuple , il faut en convenir , aucune Nation de la terre , depuis les Romains , n'approcha du degré de gloire où Louis XIV porta le nom François. Mais quelques louanges qui lui soient dûes à cet égard , on ne peut gueres se dissimuler que les forces réelles , que la valeur intrinsèque de l'État , au lieu de hausser sous son regne (1) , ne cessèrent , pour ainsi dire , de s'altérer & de déchoir. Ses deux grands Ministres eux-mêmes , par la mort desquels on croit généralement que la décadence fût précipitée , Louvois & Colbert nuisirent peut-être à la France autant ou plus que ne l'avoient servi Richelieu & Mazarin , dont Colbert néanmoins , & Louvois & le Monarque lui-même , suivoient assez exactement les traces.

(1) A dater des premières années où il s'étoit mis , après la mort de Mazarin , à gérer par lui-même.

Le despotique , l'impitoyable Richelieu , avoit accoutumé tous les Ordres de l'Etat à l'obeissance la plus prompte , la plus ponctuele aux volontés de la Cour. Il en résulta une certaine égalité , ou monotonie dans les classes & conditions diverses des sujets , qui est la plus solide base du pouvoir absolu , celle même sur qui un tel gouvernement a le plus besoin d'être appuyé pour operer heureusement au dedans & au dehors. Aussi ferme dans ses résolutions qu'humain & flexible dans le choix & l'usage des moyens , Mazarin , sans diminuer l'autorité du Prince , la rendit plus douce , plus aimable ; & au lieu que l'autre , après avoir sacrifié tant de millions à la vengeance , laissa le Trésor Royal épuisé ; celui-ci , malgré l'or inombrable qu'il s'appropriâ & les largesses qu'il fit aux Grands , usa d'une telle économie , qu'il laissât les finances en bon état ; indépendamment de plusieurs sources fécondes , indiquées à son maître , ainsi qu'à ceux qui devoient lui succéder , & particulièrement à Colbert qui fut , comme on fait , sa créature.

Mais ce qui est surtout à remarquer, c'est que le ministère des deux Cardinaux ne fut point, à beaucoup près, si fatal à la population que le ministère suivant. Quoique Richelieu ne fut rien moins qu'avare du sang des sujets, la guerre, qui se faisoit de son temps avec de petites Armées, ne consommoit qu'une médiocre quantité d'hommes; & qu'étoient les têtes de Grands qu'il abattit à plus de vingt millions d'habitans que la France comptoit à cette époque? Jaloux de se signaler dans les négociations, Mazarin dépensa bien moins d'hommes encore pour les guerres étrangères; quant aux guerres civiles, allumées sous son ministère, elles servirent plutôt à régénérer ou fomenter le génie belliqueux des François qu'à en diminuer le nombre; & bien loin de bannir, quand il fut rétabli, loin de donner la chasse aux naturels du pays, il s'efforça d'y attirer les étrangers.

Il est vrai qu'au moyen des arts & du commerce, qu'il porta si haut, Colbert fit affluer aussi dans sa patrie les richesses & les habitans des au-

tres États. Cependant il reste encore à savoir si tous ces prodiges d'industrie ont été salutaires ou pernicioeux à la population ; & nous savons d'ailleurs très-positivement que tant de guerres , excitées & soutenues par Louvois , couterent à la France une quantité prodigieuse de sujets & d'or. Ensorte que , tout bien considéré , nous trouverions peut-être que Louis XIV & Louvois firent leurs premières & plus bruyantes expéditions avec le capital des forces , amassées & laissées par le ministère précédent ; & que Colbert fit fleurir les arts & le commerce avec le fond de population , économisé par Mazarin.

Mais les Ministres suivans trouverent le Royaume épuisé. Pour surcroît ils manquerent de talens , & ne furent pas le prévaloir des forces qui restoient à la France , & qui ne laissoient pas d'être encore assez considérables. Il falloit , disent ici tous les politiques , il falloit , pour le bonheur & la gloire des François , que Louvois mourût quelques années plus tard , ou qu'il n'eût jamais existé ! C'est-à-dire qu'ils inculpent alternati-

vement , ou tout ensemble , & le destin qui ôta Louvois à Louis XIV dans le temps qu'il avoit le plus besoin de ce Ministre , & Louvois lui-même qui , par la coupable manie de se rendre nécessaire , engagea son maître dans des guerres si difficiles. En effet , si l'on eut raison d'imputer à l'inconfidération de Chamillard (1) les plus désastreux échecs que reçut la France pendant la longue & ruineuse guerre de la succession d'Espagne ; il est bien certain que ce qui attira cette même guerre à Louis XIV , ce qui augmenta du moins le nombre & l'acharnement de ses ennemis , ce fut la haine excitée par les violentes & iniques entreprises de Louvois , contre la Hollande & l'Allemagne.

*Hode 4
hist. de
Louis XIV.*

Nous avons dit que ces guerres engloutirent un or & des hommes innombrables. Qu'on en juge par leur

*V. Limiers
t. 4, p. 425.*

(1) Qui obtint , en 1701 , la place de Secrétaire d'Etat au département de la guerre vacante par la mort de Barbésieux qui avoit succédé , peu auparavant , à Louvois.

durée, égale au règne de Louis XIV; & aussi rarement que passagerement interrompues; par le grand usage qu'on y faisoit de l'artillerie; par l'immensité des Armées, les plus nombreuses qu'on eût vues mettre sur pied depuis la décadence de l'Empire Romain. Et cette multitude effroyable de soldats ne pouvoit s'extraire qu'en très petite partie, des pays étrangers, presque tous armés contre la France: il en falloit prendre la totalité dans le Royaume même où les arts, les manufactures, le commerce & le luxe, avoient dû restreindre déjà, & en tant de manieres, les sources les plus assurées de population. Cependant, & dévastées par des recrues extraordinaires & forcées, les campagnes manquoient de cultivateurs; les troubles inévitables de la guerre interrompoient la circulation & les sujets ne pouvoient plus suffire, au fardeau des tributs: outre que la révocation de l'Edit de Nantes avoit, peu auparavant, ôté un million d'habitans à la France & rendus ses ennemis, en grande partie protes-

D'ITALIE, LIV. XXIV. 351
tans plus forts , plus implacables ,
plus furieux.

Ces considérations & de suite , le
désespoir de soutenir les efforts des
Alliés , faisoient que les François dé-
sироient bien ardemment la paix.
Quant à Louis XIV , qui sentoit
tout le désavantage de sa position ,
& conséquemment l'impossibilité d'ob-
tenir des conditions honorables , on

An. 1709

doutoit fort qu'il voulut sincerement
terminer la guerre ; & malgré toutes
ses protestations , il étoit assez diffi-
cile de se le persuader. Quoiqu'il en
soit , Torcy (1) déguisé , alla sous un
nom emprunté , & muni simplement
d'un passe - port de Courrier , se pré-
senter aux Députés Hollandois ; il
eut d'abord avec ceux-ci des confé-
rences secretes , au sortir desquelles
il recourut au Prince Eugene & à
Malbrough , plénipotentiaires des
Alliés , leur assurant qu'il n'avoit pris
une résolution si étrange & fait un

(1) Le Marquis de Torci-Colbert, Secre-
taire d'Etat, principal Ministre de Louis XIV
& auteur des Mémoires,

voyage si périlleux, que dans l'espoir de faciliter par sa présence la conclusion du Traité. Soit que ce Ministre négociât avec peu de sincérité, soit que les demandes des Adversaires lui parussent excessives & intolérables, il est certain que les congrès de *Moerdik* & de *Boergrave* ne firent qu'attiser le feu de la guerre, & qu'opposant la dextérité à l'inflexible hauteur des plénipotentiaires, Torcy remporta sur eux un avantage qui pouvoit avoir les plus grandes suites.

V. Mem.
du M. de
Torcy. tom.
2. pag. 2.

Outre qu'il sema la division parmi les Hollandois & les défiances, la jalousie parmi les Alliés, il trouva le moyen de se faire donner acte des offres faites inutilement par la France, & accollées des monstrueuses prétentions de la ligue. Muni de cette pièce autentique, il revole à Versailles, & en fait (1) circuler des copies dans tout le Royaume. Blessés dans l'honneur de leur Roi, & dans leur propre gloire; indignés de voir jusqu'où

(1) Voyez Limiers, histoire du Règne de Louis XIV, tome 6 pages 334 & suivantes.

Pon vouloit abaiffer un Souverain à qui ils avoient décerné le furnom de Grand , les François oublierent tous leurs maux , porterent à la Monnoye leurs bijoux , joyaux & vaisselle ; & au moyen de ce numeraire , de celui d'un service d'or sacrifié par le Roi lui-même , du produit des violences & de l'industrie des Financiers , ils eurent une Armée & des fonds suffisans.

Mais ces efforts généreux furent inutiles. La campagne de 1709 , célèbre par la bataille de Malplaquet , & celle de l'année suivante , n'apporterent aucun changement dans la condition des François. Les négociations renouées , à *Gertruidenberg* , entre d'Uxelles & Polignac , & les mêmes Députés d'Hollande , *Buys & Vanderdussen* , furent aussi infructueuses que les Conférences , tenues précédemment à *Moerdik* , à *Boergrave* & à *La Haye*. Louis XIV offroit bien d'admettre , préliminairement , les articles rédigés dans les premiers congrès ; mais il ne pouvoit prendre sur lui d'accepter le fameux article trente-sept , par lequel les Alliés vouloient

qu'il employât toute son autorité ; toutes les forces mêmes , s'il en étoit besoin , pour contraindre son petit-fils à descendre du Trône d'Espagne , & qu'il s'y obligeât , purement & simplement , sans que la possession d'aucune partie de la succession d'Espagne , pas seulement de la Sicile , qu'il essaya vainement d'obtenir de *Malbrough* (1) , lui fût assurée ni promise.

(1) Louis XIV lui fit offrir pour ce seul objet des sommes considérables , que le Vainqueur d'Hocstet , de Ramilli , de Malplaquet eut garde d'accepter , tout avare qu'il étoit.



CHAPITRE IV.

*Mort de l'Empereur Joseph ;
les affaires d'Europe changent
de face. Révolutions de la
Cour d'Angleterre : histoire du
Traité d'Utrecht.*

IL sembloit que l'année 1710 dûr
mettre le comble aux calamités de
la France. Ses armes perdoient cha-
que jour de leur réputation ; toutes
les sources de finances étoient épuî-
sées : survenues , au milieu des autres
fléaux , la disette & la mortalité ,
menaçoient de changer en désert ce
Royaume qu'on avoit vu si florissant :
Ces désastres furent aggravés encore
par la perte du Dauphin , Prince
modéré , pacifique & bienfaisant , qui
faisoit espérer que tant de maux se-
roient du moins réparés à la mort de
Louis , & dont les promesses étoient
d'autant plus assurées , qu'il touchoit
à sa quarante - neuvième année. La

guerre se déclara, dans le même temps, entre les Turcs & les Russes, comme pour interdire aux François l'espoir de quelque heureuse diversion vers les extrémités orientales de l'Allemagne. La pacification & les affaires de l'Europe paroissoient plus difficiles, plus inextricables que jamais.

An. 1610. L'Empereur Joseph mourut dans ces entrefaites, ne laissant point d'enfans ni d'autre frere que l'Archiduc Charles qui regnoit, sous le nom de Charles III, sur une partie de l'Espagne, ainsi que sur le Royaume de Naples, & qui porté sans contradiction sur le Trône Impérial, avec le nom de Charles VI, héritoit, seul des domaines, droits & prétentions de la Maison d'Autriche. La France & la plûpart des Observateurs, comptoient qu'effrayés de voir tant d'Etats, réunis comme du temps de Charles - Quint sur une seule tête, les Puissances confédérées alloient abandonner ces Autrichiens, qu'elles servoient depuis si long - temps & si passionnément. Aucune n'en parut refroidie; l'habitude de craindre, de haïr les François, étoit tellement in-

vétérée ; elle avoit jetté , surtout dans les Etats Généraux , des racines si profondes , que la mort de Joseph & l'avenement de Charles , semblerent d'abord ne devoir apporter aucun changement dans les affaires de la grande Alliance. Mais ce que n'avoient pu produire & deux ans de conférences presque continues , & le décès de l'Empereur , fut remis , très-heureusement en œuvre & non moins rapidement achevé par les révolutions de la Cour de Londres : révolutions commencées du vivant même de Joseph , mais nulles ou peu senties en Europe , avant l'année 1711.

Tous les Historiens de ces temps nous disent bien que les premières impulsions , qui conduisirent directement les Puissances belligérantes à la mémorable paix d'Utrecht , vinrent du choc interminable des *Wighs* & des *Thorys* , & particulièrement de ce que ceux - ci , qui vouloient abattre *albourough* , devenu le chef & l'appui de la faction contraire , persuaderent à la Reine l'avantage & la nécessité de faire la paix. Mais il

en est peu qui sachent nous dire par quels secrets ressorts les *Thorys* parvinrent à supplanter le formidable Général & ses créatures. Donnons-en donc la notice, d'après les Ecrivains qui nous servent ici de guides (1). Ces particularités ne sont pas moins instructives qu'amusantes : on y voit, comme les plus petits, les plus obscurs incidens ont changé dans presque tous les siècles, la face du monde moral & politique. Quant à leurs rapports avec l'Histoire d'Italie, ils sont trop marqués pour échapper au lecteur (2).

Tandis que *Malbourough* dispoisoit souverainement de l'Armée Britannique, la Duchesse, sa femme, jouissoit auprès de la Reine d'un crédit

(1) Voyez *Memorie Storiche della guerra tra l'Imp. Casa d'Austria e la R. Casa di Borbone*, publiés sous le nom d'Augustin *Umicalia*, liv. 10 chap 7 page 581 & liv. 11 chap. 3 page 617.

(2) Voyez *Mémoires de Monsieur le Marquis de Torcy* part. 3, tome 3, pages 8 & suivantes,

illimité ; elle présidoit à la fois aux intrigues de la Cour & aux cabales des Parlementaires. Entre les personnes , qui lui devoient leur avancement & leur élévation , étoit une *Lady Hill* , appelée ensuite *Lady Masham* du nom de son second mari. Devenue femme de chambre de la Reine , elle entra si avant & si rapidement dans ses bonnes grâces , que sa Créatrice elle-même en conçut de la jalousie & mit tout en œuvre pour faire bannir une rivale qui avoit l'insolence de plaire , de prendre ou de partager l'Empire qu'elle exerçoit depuis si long-temps sur sa Souveraine. Il arriva , comme il arrive presque toujours , que la nouvelle favorite en fut affermie & devint l'ennemie déclarée de la Duchesse.

Lady Masham étoit liée , très-étroitement , avec *Robert Harley* , privé , au profit du Comte de *Sunderland* , de la place qu'il occupoit dans le Ministère , mais n'en étant pas moins en grande réputation auprès des Anglois. Outre ce qu'il suggeroit , ce qu'il insinuoit par le moyen de la favorite , *Harley* étoit souvent

& secrettement introduit, par elle, dans le cabinet de la Reine; & disert, éloquent, persuasif comme il l'étoit, il lui eût bientôt fait entendre qu'il importoit d'abattre le trop puissant *Malbrough*, le grand Trésorier *Godolphin* & autres de leurs parents ou créatures qui tenoient, pour ainsi dire, dans leurs mains toutes les branches de l'Autorité royale & nationale. Le Docteur *Sacheverel* vint à l'appui, & ses prédications ne contribuèrent pas peu à l'éversion des *Wights*. Enfin le grand Trésorier fut destitué, sa charge conférée à Robert Harley & *Saint-Jean*, appelé depuis Vicomte de *Bolingbroke*, fait Secrétaire d'Etat à la place de *Sunderland*, gendre de *Malbrough*.

Mais, quelque atteinte que de si grands changemens portassent à son crédit, celui-ci étoit encore bien redoutable. On ne voyoit pas de sûreté à le déposer du Généralat, à moins d'une paix générale ou particulière avec la France. La Reine elle-même n'en étoit point éloignée: malgré l'Anticatholicisme qu'elle professoit, le
sang

D'ITALIE, LIV. XXIV. 361
sang & la gratitude lui avoient déjà
parlé, & lui parloient chaque jour
plus fortement en faveur de la France
qui en uſoit ſi généreuſement envers
ſon frere Jacques III, banni d'An-
gleterre avec toute la Famille Royale
des *Stuarts*. Pénétrés par les nou-
veaux Miniſtres & Conſeillers, ces
mouvements ſecrets d'amour frater-
nel furent entretenus & fomentés avec
une adreſſe infinie, & toujours à
l'aide de Lady *Masham*, ſecondée
elle-même par la Comteſſe de *Jerſey*,
& par certaine Dame Italienne que
le fameux Duc de *Schrensbury* avoit
épouſée dans le cours de ſes voyages.

N'ayant pas eu beſoin par conſé-
quent de beaucoup d'efforts, ni de
temps pour déterminer la Reine
Anne à faire la paix avec la France,
le nouveau Miniſtere chercha les
moyens d'y diſpoſer la Nation, preſque
toujours recalcitrante en pareil cas,
mais qui laſſée des dépenses qu'en-
traînoit une guerre entrepriſe & ſou-
tenue au profit d'un tiers; qui alle-
chée, d'ailleurs, par les promeſſes de
la France & de l'Eſpagne, infiniment
avantageuſes à ſon commerce, ſe

laissa conduire au gré de la Cour qui n'avoit pas manqué, comme on peut croire, de dissoudre l'ancien Parlement, composé de *Wighths*, & d'en convoquer un autre, composé des *Toris* les plus dévoués au parti. *Harley*, qui prit, en même-temps qu'il fut fait grand Trésorier, le titre de Comte d'*Oxford*, présidoit à la manœuvre; il conçut tout ce qui se trama de contraire à la grande ligue, & de favorable à la France. Mais, calculant avec une profondeur inouïe ce qui pouvoit arriver & arriva en effet sous le regne de *Georges I*, il eut soin qu'il n'existât aucune pièce rédigée ni souscrite de sa main, & que tous les ordres, avis & documents, qui pouvoient faire un jour la matière d'un procès, fussent expédiés & signés par *S. Jean*.

Dès avant la mort de l'Empereur *Joseph*, le nouveau Ministère étoit intérieurement décidé à conclure avec la France; mais quand, par l'avènement de *Charles VI*, les principales raisons, qui avoient fait épouser aux Anglois la cause des Autrichiens, eurent cessé, d'*Oxford* & *Saint-Jean*

D'ITALIE, LIV. XXIV. 363
y travaillèrent avec plus de confiance
& d'activité que jamais, & toujours
sous le voile du secret dont ils s'enve-
loppèrent encore quelque temps,
crainte d'être traversé par le parti con-
traire, & afin qu'étant les premiers,
les seuls à traiter avec la France, il
leur fut plus aisé de stipuler préférable-
ment & exclusivement aux autres
Alliés. Le secret d'ailleurs n'importoit
gueres moins à Louis XIV qui ne
pouvoit se dissimuler que des prélimi-
naires, signés publiquement & en
commun, lui feroient acheter la paix
infiniment plus cher, attendu la con-
trariété, l'immensité des prétentions
de Charles VI. Cependant ; & soit
qu'ils eussent quelque notion de ce
qui se passoit entre Londres & Ver-
sailles ; soit qu'ils crussent être encore
à temps de cueillir les premiers fruits
de la paix, de stipuler à l'avantage de
leur commerce, c'est-à-dire au pré-
judice de celui des Anglois leurs ri-
vaux ; les Hollandois eux-mêmes son-
gerent à renouer avec les Négocia-
teurs François ; ce qu'ils tenterent
en effet, & à plusieurs reprises, par
le moyen de *Petekum*, instrument or-

dinaire du grand Pensionnaire *Hein-*
fius. (1) Et qu'on ne s'imagine pas
au surplus qu'ils fussent les seuls : tous
les autres Alliés s'efforçoient ou dési-
roient de traiter séparément ; tous
manifestoient plus ou moins claire-
ment l'intention d'abandonner l'Em-
pereur qui n'étoit pas loin d'être ja-
louxé, envié, redouté autant que
l'avoient été précédemment les Bour-
bons.

(1) On trouvera le narré de ces négocia-
tions dans les Mémoires du Marquis de
Torci, ouvrage très utile à quiconque est
appelé au maniement des affaires étrange-
res. Il faudra pourtant le balancer avec les
Mémoires du Marquis de Saint-Philippe, écri-
vain Espagnol, qui n'en diffèrent guere par
le caractère & l'égalent peut-être pour l'u-
tilité. A l'égard des faits publics nous avons
fait usage de l'histoire de Louis XIV, par
Limiers, quoique peu sure en Anecdotes,
ainsi que des Mémoires, imprimés sous le
nom d'Augustin *Umicalia*, à qui nous nous
sommes attachés plus volontiers qu'à l'his-
toire du Marquis *Ottieri*, bien que si les au-
tres volumes de cet écrivain illustre eussent
répondu au premier, nous saurions à peine
qui devroit lui être préféré pour l'histoire
des premières années du siècle courant.

Malgré le suprême intérêt qu'ils avoient tous à la décision de cette grande affaire, les Italiens se voyoient réduits, en général, au pénible rôle de spectateurs. Le Duc de Savoye étoit le seul qui pût, nommément & directement, y avoir part : quelques mesures que l'on prit ailleurs, c'étoit de lui & de ses successeurs qu'alloient dépendre la sûreté, la liberté de l'Italie. Comme l'on devoit être par conséquent ; comme l'on étoit attentif à la maniere dont Victor Amédée alloit sortir de cette guerre ! Sans doute qu'il avoit tout à craindre du ressentiment de Louis, que nul n'avoit contrecarré plus assiduellement dans ses vues ambitieuses. Mais combien il devoit, d'un autre côté, se méfier des Autrichiens ! Si dans le cours même de la guerre, si durant la ligue, tandis que son propre cousin (1) guidoit, en maître

(1) Le Prince Eugene. Voyez *Memorie Storiche della guerra tra l'Imp. Casa d'Aust. e la R. Casa di Borb.* liv. II. chap. 2, page 597.

absolu, les armes Impériales, la Cour de Vienne lui avoit fait essuyer tant de dégoûts; que seroit-ce alors que l'Empereur auroit obtenu la totalité ou la plus grande partie de la succession d'Espagne? Il résultoit de ces considérations que l'intérêt général de l'Italie, celui de voir la France & l'Autriche duement équilibrées, étoit exactement l'intérêt particulier de la Maison de Savoye, comme elle étoit la seule qui, par l'étendue & la position de ses Etats, pût s'opposer efficacement à ce que l'une ou l'autre Puissance imposât le joug à l'Italie.

En effet, & soit qu'ils eussent directement en vue d'établir cet équilibre, de prémunir l'Italie contre les entreprises des François; soit qu'ils voulussent, par-dessus tout, récompenser Victor qui, du moment qu'il eut embrassé leur parti, le soutint avec une constance admirable (1), les autres Alliés de l'Autriche eurent toujours & bien fortement à cœur les

(1) Voyez Mémoires du Marquis de Torci-Colbert part. 1 & 2 *passim*.

intérêts de ce Prince. Ils lui en avoient *V, Limiers*
 donné des preuves dans toutes les *tom. 7 page*
 conférences d'Hollande: mais ils se *172.*
 surpassèrent lorsque le ministère An-
 glois eut pris en main la trame de
 ces négociations. » Victor Amédée,
 » dit le Marquis de Torci, étoit le
 » plus cher Allié de l'Angleterre,
 » celui que le ministère avoit le plus
 » à cœur de favoriser. On tenoit pour
 » certain que si la République d'Hol-
 » lande & le Duc de Savoye travail-
 » loient, d'accord avec la Reine Anne,
 » à l'ouvrage de la paix, on viendrait
 » aisément & promptement à bout
 » d'applanir les plus grandes difficul-
 » tés, de surmonter tout ce qui *Torci tome*
 » s'opposoit à sa conclusion ». La *3 p. 162.*
 France elle-même quelque aigrie qu'elle
 fut contre ce même Duc de Savoye,
 d'autant plus odieux peut-être qu'il
 étoit plus cher aux Alliés, consentit à
 ce qu'on lui adjugeât quelque notable
 partie de la succession d'Espagne (1).

(1) Dans l'acte, remis à l'Abbé Gaultier qui étoit venu de Londres à Versailles pour faire confirmer les articles signés en Angle-

Enfin le Comte de Galles, Ambassadeur de Vienne à Londres, aperçut quelques traces de ces négociations, & ses doutes, ainsi que tous ceux des Hollandois, furent changés en certitude à l'ouverture d'un paquet qui lui fut adressé par la Cour d'Angleterre, dans lequel il trouva les articles préliminaires déjà signés. A cette nouvelle, & quelque avancé que fut l'ouvrage, tous les confédérés, excepté le Duc de Savoye, jurèrent de le détruire. Les Hollandois dépêcherent leur fameux Guillaume

terre par Ménager » non-seulement Louis XIV
 » confirmoit l'article concernant le Duc de
Torci, t. 3. » Savoye, mais il déclaroit que, loin de s'op-
pages 140, » poser à l'aggrandissement de ce Prince, il
¶ 108. » croyoit que l'intérêt de l'Italie exigeoit qu'il
 » ajoutât le reste du Milanois à la portion de
 » ce Duché dont il étoit déjà en possession.
 » Auquel cas Sa Majesté se flattoit que la
 » Reine de la grande-Bretagne & ses Minis-
 » tres consentiroient, bien volontiers, à le
 » reconnoître en qualité de Roi de Lombar-
 » die». C'est ainsi que le Ministre de Louis XIV
 s'exprime dans ses mémoires : remarquons
 pourtant que le Monarque François qui,
 dans ses négociations avec l'Angleterre, se

Buys, à l'effet d'exciter des rumeurs dans Londres, d'y cabaler secrètement, & même ouvertement avec les ennemis du Ministère, d'y mettre en un mot tout en œuvre pour abattre celui-ci, s'il n'étoit pas possible de le faire changer de sentiment. Obligée de rappeler le Comte de Galles, devenu trop odieux au Conseil de la Reine, la Cour de Vienne crut devoir le remplacer par Eugene lui-même, se flattant que les soins d'un si grand personnage remédieroient aux désordres causés par le

montrait si désintéressé, si libéral envers le Duc de Savoye & l'Italie, ne laissoit pas de vouloir se ménager la faculté de descendre à son gré chez celle-ci. Dans l'acte même, où il proposoit de faire le Duc de Savoye Roi de Lombardie, il insistoit fortement sur la restitution d'Exiles de Fenestrelle, places médiocrement fortifiées à la vérité, très-éloignées de ce qu'elles sont aujourd'hui où elles sont, graces à Charles Emmanuel actuellement régnant, l'admiration de toutes les personnes de l'art, mais situées bien avantageusement, servant de portes aux deux vallées qu'on trouve au sortir de Briançon & qui conduisent l'une à Suse, l'autre à Pignerol.

Comte, & regagneroient peut-être à la Maison d'Autriche, l'affection d'Anne & de ses Ministres.

Mais ni les déclamations de *Buys*, ni le crédit & la sagesse du Prince Eugene, ni l'or qu'il fit briller (1) ne furent capables de détourner le ministère & la nation de la paix projetée. Tombé publiquement dans la disgrâce de la Reine, privé de tous ses emplois, *Malbourough* se vit exposé au plus sévère examen. Il fut poursuivi, à titre de péculat, dans ces mêmes lieux qui avoient, pendant dix ans consécutifs, retenti de ses louanges : peut-être même eut-il été condamné à perdre la tête, si la prudence, la crainte d'un de ces retours si fréquens, dans le gouvernement d'Angleterre, n'avoit commandé au grand Trésorier, Comte d'*Oxford*, de mettre des bornes à sa vengeance. Substitué à *Malbouroug* dans le Commandement

Torci
page 255.

(1) Voyez les Mémoires du Marquis de Torci & ceux du Marquis de Saint-Philippe, tome 3.

de l'Armée de Flandres, le Duc d'Ormond ne soutint pas les affaires de la Ligue dans la position avantageuse où il les avoit trouvées. Mais les défaites & les victoires étoient devenues parfaitement indifférentes aux Ministres Anglois, fermement résolus à conclure la paix. Afin que les Hollandois y eussent encore moins d'influence & de poids, on décida qu'il falloit tenir les conférences hors de leurs États; & de quatre Cités proposées, Aix-la-Chapelle, Utrecht, Liège & Nimegue, le choix tomba sur la seconde, où les plénipotentiaires respectifs furent envoyés sans délai.

L'ouverture du congrès se fit le 29 Janvier, dans la Salle du Palais public. Le jeune *Robinson*, Evêque de Bristol, parla le premier, affectant une sorte de prééminence sur les autres membres de l'assemblée & donnant assez clairement à connoître laquelle des Puissances contractantes, alloit prononcer & dicter. Le Prélat Anglican avoit pour collègue *Thomas Raby*, Comte de *Straford*, auparavant Ambassadeur à la Haye, &

An. 1712.

compté, dès-lors, parmi les plus zélés partisans de la paix. *Buys & Wanderdussen*, fameux par les conférences tenues précédemment en Hollande, parurent encore ici, accompagnés de six autres députés des Provinces-Unies. La France y envoya, conjointement avec Menager, le Maréchal d'Uxelles & l'Abbé de Polignac, celui-ci déjà célèbre par sa littérature & inscrit comme l'autre au catalogue des Négociateurs. Les plénipotentiaires du Duc de Savoye, Ignace Solaro, Marquis du Bourg, & le Comte Annibal Maffei, ayant pour Adjoint le Savoisien Pierre Mellarede, y apportèrent des talens éprouvés, & en Hollande où le premier avoit été envoyé dans le temps des précédentes négociations & en Angleterre où le second s'étoit trouvé lors de la dernière révolution ministériale (1). Il n'y parut aucun représentant des autres Puissances

(1) Voyez *Memorie Storiche* d'Augustin Umicalia ou *San Vittali* liv. 22 chap. 11, p. 633 & suivantes.

d'Italie ; à moins qu'on ne veuille qualifier ainsi l'Empereur Charles VI, possesseur actuel du Duché de Milan & du Royaume de Naples, le plus intéressé de tous à ce qui alloit être arrêté dans le congrès, & de la part duquel on vit arriver, quoiqu'un peu tard (1), trois Ambassadeurs ou Ministres qui, à l'exception du Comte Philippe-Louis de Zinzendorf, jouèrent un rôle fort ordinaire.

Tandis que l'assemblée d'Utrecht discouroit sur les articles de la paix, les Cours de Londres & de Versailles, c'est-à-dire, d'*Oxford* & Torci continuoient de traiter avec la plus parfaite intelligence, & toujours par l'entremise de Gaultier & de *Prior*. La négociation avançoit à pleines voiles.... Tout-à-coup la mort vint en traverser le cours & moissonner deux Princes de la Maison de France. Le Duc de Bourgogne, déclaré Dauphin au décès de son pere, mourut le 17 Février 1712,

(1) On avoit déjà tenu quelques conférences ;

& fut suivi de fort près par le Duc de Bretagne , troisième Dauphin , mort le 8 Mars de la même année. La branche étant réduite au Duc d'Anjou (1) , enfant de deux ans & de la plus foible santé ; le Roi d'Espagne , Philippe V , se voyoit à la veille de recueillir la succession de France. Les Ministres Anglois en furent effrayés , toutes leurs mesures déconcertées & les Négociateurs d'Utrecht plus éloignés que jamais de conclure le traité.

Le Comte d'*Oxford* & *Saint-Jean* déclarèrent à la Cour de France qu'il falloit absolument que le Roi Catholique se dépouillât de tous ses droits à la succession en faveur de son frere , Duc de Berry , qui vivoit encore. Ils ajouterent qu'il y alloit de leurs têtes , que , le ministere venant à changer , on ne leur pardonneroit jamais d'avoir conclu la paix sans cette précaution. De son côté , la France représentoit que

(1) Qui fut ensuite Roi sous le nom de Louis XV.

semblable renonciation seroit évidemment nulle , à raison de ses loix fondamentales ou Saliques , en vertu desquelles l'héritier légitime de la Couronne ne pouvoit par aucun acte qui fut valide , être exclu de la succession. Mais le ministre Anglois * traita le raisonnement d'*Argu-* * St. Jean.
tie , & n'en insistant que plus fortement sur la nécessité d'exiger la renonciation de Philippe V :
 « nous voulons bien croire , écrivit-il
 » au Marquis de Torci, qu'en France *Part. 4. P.*
 » vous tenez pour certain qu'il n'est *299.*
 » que Dieu qui puisse abolir la loi
 » sur laquelle votre droit de succession
 » est fondé : mais en Angleterre on
 » se permet de penser différemment ;
 » on y est persuadé qu'un Prince
 » peut se départir de ses droits ,
 » par une cession volontaire , & que
 » celui , en faveur de qui la renon-
 » ciation seroit faite , pourroit , en
 » bonne justice , être soutenu dans
 » ses prétentions par les Puissances
 » qui auroient garanti le traité ».
 Enfin la Reine d'Angleterre se
 montra si ferme sur l'article de la

renonciation (1), que Louis XIV crut devoir y exhorter très-sérieusement son petit-fils.

Pour mitiger l'amertume d'une telle demande, les Ministres Anglois offrirent de laisser l'option au Roi Philippe, déclarant, de la part de leur Reine, qu'il pouvoit choisir ou de conserver ses droits à la succession de France, en abandonnant au Duc de Savoye l'Espagne & les Indes, au lieu desquelles il prendroit la Savoye, le Piémont & le Monferrat qu'il ajouteroit au Royaume de Naples; ou bien de renoncer au Trône des François, & de céder en même-temps, à quelqu'autre, Milan, Naples, la Flandres, pour ne retenir que l'Espagne & les Indes. Mais soit qu'il eut pris l'Espagne en affection; soit qu'il se flattât qu'étant possesseur paisible du principal & secondé par les conjonctures, il parviendrait, comme il y parvint en effet,

(1) Voyez Mémoires du Marquis de Torci, tome 3, pages 306 & 320, & Mémoires du Marquis de Saint-Philippe tom. 3 liv. 6.

à réunir les accessoires & dépendances ; Philippe préféra celui-ci & envoya sa renonciation à l'héritage de Louis , dans la forme qu'on desiroit. En conséquence, l'assemblée d'Utrecht ainsi que les négociations entre Londres & Versailles reprirent vigueur. Pour faciliter la conclusion, il fut résolu, dans le Conseil de la Reine Anne, que *Saint - Jean* lui-même, Secrétaire d'Etat, & créé précisément dans cette occasion *Vicomte de Bolingbroke*, se rendroit, en qualité d'Ambassadeur, à la Cour France. Mais ces détails nous meneroient & nous ont déjà menés trop loin peut-être. Laissons faire à d'autres l'histoire exacte & suivie du traité d'Utrecht, & contentons-nous d'en rapporter ce qui fait proprement le sujet de cet ouvrage.

V. Limiers
tom. 5 pag.
102 & suiv.

La France vouloit d'abord ou feignoit de vouloir que le Duc de Savoye fut mis en possession du Duché de Milan & reconnu Roi de Lombardie. Mais le projet ne fut accueilli ni par l'Angleterre ni par la Hollande, qui songeoient peut-être à pourvoir leur allié de quel-

qu'Etat plus intéressant pour des Puissances maritimes & commerçantes. En effet *Bolingbroke*, arrivé dès-lors à Versailles, avoit déjà mis sur le tapis la cession de la Sicile proprement dite; cession qui peinoit beaucoup plus la Cour de Madrid qu'elle ne flattoit celle de Turin. On conclut enfin, c'est-à-dire, que l'on transcrivit, dans Utrecht, ce qui avoit été arrêté en France par *Bolingbroke* & *Torci*. Ensuite de la renonciation authentique de Philippe V à la Couronne de France, & réciproquement de celle des Ducs de Berri & d'Orléans à la succession d'Espagne; renonciations exigées & souscrites à l'effet d'empêcher l'union des deux Couronnes; furent dressés deux actes de pacification; savoir, celui entre l'Angleterre & la France, & celui

An. 1713. entre la France & la Hollande. Suivoit l'accord entre la France & la Savoye, portant en substance que la possession des terres, cédées par l'Empereur au commencement de la guerre, & à l'occasion, ou pour mieux dire en vue de la quadruple

Traité d'Utrecht.

Alliance , étoit confirmée à Victor Amedée ; que la France lui cédoit les forteresses , si souvent mentionnées , d'Exiles & de Fenestrelle , avec les vallées d'Oulx & de Pragelas , & que la sommité du Mont Genevre (1) serviroit désormais de limite aux Etats de Piémont & de France. De plus , & par acte cité & garanti par les Puissances contractantes , le Roi Catholique Philippe V reconnoissoit le droit de la Maison de Savoye à la succession du Royaume d'Espagne , & lui cédoit l'Isle & Royaume de Sicile en propriété (*).

(1) Voyez droit public d'Europe , par M. l'Abbé de Mably. Tome 2 chap. 8 , page 172.

(*) » En conséquence le Duc Victor » Amedée fut proclamé , dans Turin (le » 22 Septembre 1713) Roi de Sicile. Les » politiques n'étoient point d'accord sur les » avantages qu'une si belle acquisition devoit produire à la Maison de Savoye. Sans » doute que le titre de Roi ajoutoit à tous » ceux que portoit déjà Victor , d'autant plus » qu'il n'étoit pas idéal comme celui de » Chypre , mais effectif , accompagné de la » possession d'une Isle riche , fertile , la plus » grande de la Méditerranée & capable de

Ainsi fut pacifiée l'Italie : ainsi fut éteinte en de-cà des monts, cette guerre qui duroit depuis treize ans. Les Puissances principalement intéressées, ensanglanterent bien encore la Flandres & la Catalogne : mais resté seul contre les forces de la France & presque toutes celles de

» faire compter dans peu son Souverain par-
 » mi les Puissances Maritimes & commer-
 » çantes. Beaucoup d'autres pensoient néan-
 » moins que Victor n'y gagneroit pas un
 » seul degré de puissance ni de crédit, par
 » la raison que ce Royaume étoit trop éloi-
 » gné de ses Etats de Piémont, qu'il seroit
 » obligé d'y tenir constamment de fortes
 » garnisons pour en imposer à l'Empereur,
 » maître du Royaume de Naples & se plai-
 » gnant assez hautement de l'injustice avec
 » laquelle on lui enlevoit la Sicile
 » Quoiqu'il en soit, le nouveau Roi de Sicile
 » ne tarda pas d'aller prendre possession. S'é-
 » tant rendu à Nice, accompagné de la Reine,
 » de toute sa Cour & d'une partie de ses
 » troupes, il s'embarqua, le 3 Octobre,
 » sur la flotte Angloise, commandée par l'A-
 » miral *Jennings* & entra le 10, dans le
 » Port de Palerme, où le Vice-Roi Mar-
 » quis de *Los Balbases* vint lui présenter
 » les clefs des Châteaux & Citadelles. Suivit
 » (le 21 Décembre) l'inauguration du Roi

l'Espagne, où Philippe avoit repris la supériorité, l'Empereur fut contraint de faire la paix, qui, après An. 1714. divers incidens & pour-parlers, fut enfin conclue & signée à *Rastad*, & par les deux mêmes Généraux, Eugene & Villars qui venoient de déployer tant de valeur & d'habileté l'un à la tête des Impériaux, celui-ci à la tête des François (*). Par ce

» & de la Reine, qui furent couronnés trois
 » jours après, par l'Archevêque de Palerme
 » assisté de quelques Evêques. Ce voyage
 » occasionna de bien grandes dépenses :
 » Victor n'en fut pas indemnisé par le don
 » gratuit des Siciliens, tout considérable qu'il
 » étoit, & les anciens sujets gémirent pen-
 » dant quelque temps du lustre que venoit
 » d'acquérir leur Souverain..... Après
 » avoir mis le plus bel ordre dans l'Etat,
 » augmenté les forces de terre & de mer,
 » purgé le pays de brigands & rétabli la sù-
 » reté publique, le Roi Victor en partit sur
 » la fin d'Octobre 1714, & rentra le premier
 » Novembre dans sa Capitale du Piémont.
 » *Annali d'Italia*, tome XII, pages 82-83-91.

(*) Si la défaite du Prince Eugene & la victoire remportée à Denain par le Maréchal de Villars étoient moins connues & constatées, on soupçonneroit M. de Nina

traité , qui mit fin à la fameuse & longue guerre de la succession d'Espagne , l'Empereur Charles VI resta possesseur de Milan , de Mantoue , du Royaume de Naples , des Places de Toscane , & en outre de l'Isle de Sardaigne , que la France avoit destinée à son fidele allié le Duc de Baviere (*). Ensorte que les Espa-

d'avoir voulu donner le change. Ce qui est certain c'est que la phrase Italienne semble travaillée par la partialité même & que les batailles d'Hochstet , de Ramilli , de Malplaquet , sont énoncées avec bien plus d'aisance & de netteté.

(*) » On vit pour lors , dit ici Muratori
» ce qui s'est vu en tant d'autres rencontres : que les petits Souverains , qui sur
» l'espoir de s'aggrandir , prennent parti dans
» dans les guerres allumées entre Puissances
» du premier ordre , doivent se féliciter
» quand ils finissent par n'être pas entièrement
» dépouillés. Ferdinand Charles de
» Gonzague y perdit tous ses Etats. Le Duc
» de Guastalla devoit hériter du Duché de
» Mantoue ; les droits de celui qui étoit en
» possession furent trouvés les meilleurs. Les
» prétentions du Duc de Lorraine sur le
» Montferrat , étoient encore assez bien fondées ; on acheta son désistement avec un
» écrit qui lui promettoit l'équivalent. Le

gnols qui avoient régné, pendant plus de deux siècles, sur une si grande portion de l'Italie, y perdirent, en 1713 & 14, & de droit & de fait, tous titres de souveraineté.

» Duc de la Mirandole vit son patrimoine
 » mis en l'encan & adjugé au Duc de Mo-
 » dene ; lui-même fut obligé d'aller men-
 » dier sa subsistance en Espagne. Jacques
 » Stuard, troisième du nom & Roi titulaire
 » de la grande Bretagne, eut ordre de quitter
 » la France Celle-ci ainsi que l'Es-
 » pagne s'étoient montrées fort libérales envers
 » Maximilien Duc & Electeur de Bavière,
 » en proposant tantôt de l'investir des Pays-
 » bas ou du Luxembourg, tantôt de le faire
 » Roi de Sardaigne ; & il fut trop heureux
 » de recouvrer l'Etat délabré de ses peres,
Annali d'Italia, tome XII page 89.



CHAPITRE V.

Philippe V épouse , en secondes noces Elisabeth Farnèse : suites de ce Mariage. Fin des Farnèses & des Médicis.

An. 1715.
& 16. LA mort de Louis XIV & la Régence de Philippe d'Orléans , firent changer de plan & de système aux principales Cours d'Europe ; & tandis que les traités d'*Utrecht* & de *Rastad* rendoient universellement la paix à l'Italie , les secondes nœces de Philippe V avec Élisabeth Farnèse lui préparoient de nouvelles révolutions.

[Fille d'Odoard , Prince héréditaire de Parme , & descendante , par les femmes , de Cosme II , Grand Duc de Toscane , Elisabeth apportoit au Roi d'Espagne des droits à l'apanage des Maisons défailantes de Farnèse & de Médicis ; droits immaturés cependant & qui servirent

servirent bien moins que les manœuvres de l'Abbé Jules Alberoni, résident pour lors à la Cour de Madrid, en qualité d'envoyé de François, Oncle de la Princesse & Duc actuel de Parme. En retour, Elisabeth se hâta d'employer son crédit & ses talens à la fortune de celui qui l'avoit fait Reine, & qui, se trouvant dès 1717, Cardinal, Archevêque de Séville, premier Ministre d'Espagne, fit un armement dont la destination inquiéta beaucoup les Puissances & sur-tout l'Empereur, engagé pour lors dans une guerre très-vive avec les Turcs (*). Albéroni, cautionné par le Duc de Parme & le Cardinal Acquaviva, promit de respecter les possessions

(*) Elle avoit commencé entre ceux-ci & les Vénitiens, qui perdirent en 1715 & en moins d'un mois, tout le Peloponèse autrement dit la Morée. » Que sert à la tête, *Annali,*
 » dit ici Muratori, que lui sert d'être saine t. 12 p. 93.
 » & forte si les bras sont engourdis ou gagnés ? Le Sénat s'aperçut, mais trop
 » tard que les Gouverneurs de la Morée
 » avoient diverti les deniers publics, au lieu
 » d'en entretenir leurs places & leurs gar-

du César, protesta de n'en vouloir qu'aux Africains & nommément à la Ville d'Oran, obtint même, à ce titre, des décimes sur tout le Clergé d'Espagne, & au moment de la plus profonde sécurité, lança toute sa Marine sur l'Isle de Sardaigne qui fut rapidement envahie. Tandis qu'on se déchaînoit contre un pareil attentat, la flotte & l'armée Espagnoles recevoient des mu-

» nifions. Dépravés par les ardeurs & les vo-
 » luptueuses impulsions du climat, les Vénitiens y vivoient sans frein & faisoient re-
 » gretter à ces peuples le joug des Ot-
 » mans. Delà, & de l'épouvantable multi-
 » tude des assaillans, l'incroyable rapidité
 » avec laquelle ce beau pays fut enlevé à la Ré-
 » publique ». Ivres de leurs succès, échauffés encore par le fameux Langallerie, les Turcs porterent, dit-on, leurs vues jusques sur Rome & descendirent au nombre de quarante mille dans l'isle de Corfou, peu distante de l'extrémité orientale du Royaume de Naples. Vu le danger que couroient ses côtes de Calabre & de Sicile, l'Empereur Charles VI écouta plus favorablement le Pontife & les Vénitiens qui le pressoient de se déclarer contre la Porte. Il n'étoit même plus retenu que par la crainte que l'Espagne ne mit la conjoncture à profit & n'in-

D'ITALIE, LIV. XXIV. 387
ditions & des renforts. On craignit
pour les Places de Toscane, pour
Naples, pour le Duché de Milan; le
coup tomba sur la Sicile à qui personne
ne songeoit & dont il ne resta
bientôt à Victor Amedée que Me-
lazzo & Trapani.

Ce fut alors que l'on vit avec
une surprise, que cinquante ans d'exa-
men, ne font qu'augmenter, la re-
naissante Monarchie d'Espagne, braver
& soutenir les efforts de toute l'Eu-

l'Etat, n'envahît peut-être ses possessions d'I-
talie. Philippe V promit de les respecter,
Clément XI s'en rendit garant; & le Prince
Eugene alla battre les Turcs auprès de
Petervaradin Portée dans l'Isle de Corfou,
la nouvelle de cette victoire frappa les assié-
geants d'une si vive terreur qu'ils coururent
se rembarquer & laisserent aux Vénitiens
tous leurs canons, chevaux, bagages, &
magasins. Eugene ne cessa plus de vaincre.
L'Empereur se voyoit à la veille d'écraser
les Musulmans; mais le fracas qu'Alberoni
faisoit derrière lui l'obligea de signer la
Trêve de Passarowitz, ou les Vénitiens furent
sacrifiés & pour ainsi dire effacés du nombre
des hautes Puissances. Depuis lors ils ont cessé
de figurer dans l'histoire générale d'Europe
& même dans celle d'Italie.

En 1718.

rope. L'Empereur & le Duc de Savoye , si grievement offensés ; l'Angleterre , garante des traités d'Utrecht & de Rastad ; la France elle-même , ou pour mieux dire , Philippe , Duc d'Orléans , attaqué déjà par Alberoni dans ses droits à la régence & à la succession éventuelle de son pupil , convinrent , dans Londres , de plusieurs articles de paix qui seroient signifiés au Roi Catholique avec menace d'en appuyer l'exécution de toutes leurs forces. La Sicile y étoit adjudgée au César Charles VI & la Sardaigne à Victor Amedée , échange bien défavantageux , que celui-ci fut pourtant obligé d'accepter. Mais , peu touchée de la succession au Duché de Parme , réglée par le même accord en faveur d'un fils d'Elisabeth Farnese , la Cour d'Espagne répondit avec hauteur ; & la guerre fut déclarée à Philippe V , ou pour mieux dire , à l'audacieux Alberoni qui ne craignoit pas de la soutenir , de la porter même chez les alliés. Il traitoit à la fois avec Pierre le Grand , avec Charles XII , avec le Prince Ragoski ,

& n'étoit pas loin d'engager les Turcs à reprendre les armes contre l'Empereur. Il fit venir très-secretement à Madrid le Chevalier de Saint-Georges ou Jacques III, que le Héros même de la Suède devoit porter sur le Trône de ses ayeux, & alluma cependant un incendie en Ecosse qui, sans la tempête dont sa flotte fut dissipée, eut embrasé peut-être les trois Royaumes. Dans le même tems il faisoit jouer, jusques dans Paris, les plus secrets, les plus odieux ressorts pour enlever au neveu de Louis le Grand la Régence & Tutele de Louis XV, qu'il prétendoit n'avoir point d'autres Héritiers que Philippe V & ses enfans, malgré toutes les stipulations & garanties d'Utrecht & de Rastad, malgré la solemnité, la réciprocité des renonciations, » malgré le droit » public & des gens en vertu duquel, » dit Muratori, la Maison d'Orléans » est désormais & si formellement, si » évidemment appelée au Trône des » François à l'exclusion de la lignée » d'Espagne.

*Annali
d'Ital. t. 12*

*P. 114 An.
1719.*

Tant de batteries, quoique toutes

démasquées & renversées, annonçoient un génie si fertile, si vaste, si remuant, que malgré la prise de Fontarabie & la victoire de l'Amiral Byng, les Alliés crurent devoir tracer l'averfion d'Alberoni, & en vinrent à bout par le moyen de son ancien Maître, François Farnese, Duc de Parme, qui n'avoit gueres moins à s'en plaindre que la Reine sa nièce. Il est bien singulier, au reste, que toutes ces Reines n'aient su faire que de superbes ingrats, & que presque tous ces ingrats aient été Cardinaux ! Mais laissons la question à ceux qui ont assez de sagacité ou de courage pour l'expliquer. On sent combien il fut aisé de donner à la conduite d'Alberoni les couleurs de la turbulence, de la témérité, de l'inconsidération. Effrayé du degré convulsif où il avoit monté les ressorts de l'Etat & des dangers que couroit celui-ci, Philippe V se hâta de sacrifier, de bannir son Ministre, & la paix fut signée.

Elle le fut même à l'avantage de l'Espagne, qui, sans autres sacrifices que celui de ses conquêtes, cédées

D'ITALIE, LIV. XXIV. 391
à l'Empereur & au nouveau Roi
de Sardaigne, obtint qu'à la défail-
lance des Maisons Médicis & Far-
nese les enfans d'Elisabeth, excepté
celui d'entre eux ou de leurs des-
cendans qui parviendrait au Trône
d'Espagne, succéderaient au Grand
Duché de Toscane, ainsi qu'au Duché
de Parme & Plaisance, sous condi-
tion, à la vérité, que l'un & l'autre
seroient reconnus fiefs impériaux, &
qu'en attendant il y seroit mis,
pour plus grande & respectueuse sù-
reté, Garnison Suisse. On fut bien
assez étonné, dit ici Muratori, de
voir les Potentats d'Europe disposer
souverainement de deux successions
qui n'étoient pas ouvertes, & en
ordonner la séquestration du vivant,
non-seulement des propriétaires,
mais encore de leurs héritiers natu-
rels (*). Le Pape ne cessa plus de
s'en plaindre, de réclamer les droits

(*) Antoine Farnèse, frere du Duc Fran-
çois, & Jean Gaston Médicis fils du Grand
Duc Cosme III : il est vrai que le premier
n'étoit rien moins que jeune & dispos, & que
le second étoit séparé de sa femme.

du Saint-Siège sur Parme & Plaisance , de protester , de négocier. Le Grand-Duc , de son côté , soutenoit à grands cris que la Toscane étoit domaine libre , disponible , absolument indépendant de l'Empire. Florence espéra mettre les débats à profit , & reprendre la forme & le nom de République. Cosme III se hâta de déclarer qu'à défaut de Jean Gaston , son fils unique , le Grand Duché passeroit à sa fille Anne-Marie-Louise , veuve de l'Electeur Palatin. Il députa même dans toutes les Cours , à l'effet de notifier ses dernières dispositions , d'y exposer & soutenir ses droits ; mais il ne fut écouté nulle part.

Pour surcroît , & afin que le cours naturel fut plus étrangement interverti , Vienne & Madrid traitèrent avec cette intimité qu'on avoit tant craint de voir régner entre la France & l'Espagne. Rapprochés , unis étroitement par le suprême intérêt d'éteindre leurs prétentions réciproques , Charles VI & Philippe V signèrent un accord * où , après avoir renoncé de nouveau à la Couronne de France , celui-ci se défistoit

*A Vienne.
An 1725.

de tous les droits sur les Etats de Naples, de Sicile, de Milan & de Flandres, en faveur du César qui, de son côté, renonçoit à tous les droits sur la Couronne d'Espagne & promettoit d'investir l'Infant D. Carlos des Duchés de Toscane & de Parme. Cosme III & François Farnese étoient morts. Leurs successeurs furent obligés de recevoir Garnison Espagnole, & de souffrir que leurs sujets prêtassent d'avance serment de fidélité à l'héritier qu'il plaisoit à l'Europe de leur donner. Antoine, le dernier des Farneses, mourut au commencement de l'année 1731. Sa veuve, Henriette d'Este, seignit d'être grosse & tint, pendant plus de six mois, les Puissances & les Nouvellistes en suspens. Enfin D. Carlos, vint prendre possession du Duché de Parme & se faire reconnoître pour An. 1731. héritier du Grand Duché de Toscane. 32.

Qui n'eut cru le sort de ces Provinces immuable ou fixé du moins pour long-temps. La destination étoit le résultat de quinze ans de négociations & d'une multitude de traités. Elle disparut comme une

décoration de théâtre & fit place à l'inverse. Le Royaume des deux Siciles échut à l'Infant D. Carlos, Parme à l'Empereur, la Toscane à François-Etienne de Lorraine, & Jean-Gaston * demanda si l'Empereur & la France ne lui donneroient pas bien-tôt quelqu'autre successeur.] Mais il est temps de finir : quoiqu'elles n'aient gueres moins influé dans les affaires d'Italie que celles qui ont précédé les traités d'Utrecht, de Rastad & de Londres, les guerres, les négociations & les paix de ces vingt-cinq ou trente dernières années sont si récentes & si connues, que l'exposé n'en seroit gueres moins dangereux que superflu : outre que, si nous voulions les décrire selon la forme & le plan donnés, nous n'aurions, pour ainsi dire, qu'à transporter ici quelques chapitres de l'excellent ouvrage de M. l'Abbé de Mably (1), qu'il vaut bien mieux lire en original.

(1) Droit Public d'Europe, tome 3, chap. 8, 12. & 14.

* Il ne mou-
rut qu'en
1736.

CHAPITRE VI.

*Reflexions sur l'état de l'Italie
depuis la paix d'Utrecht.*

S'IL ne falloit, pour rendre les Nations heureuses & florissantes, que de longues paix, des Souverains résidens, des Ministres appliqués; l'Italie, dans ces cinquante ou soixante années écoulées depuis la paix d'Utrecht, auroit dû croître & prospérer de tous points. S'il n'étoit même trop paradoxal de compter certaines guerres parmi les principes de félicité publique, je n'hésiterois pas d'y ranger celles de 1733 & de 1741 (*), du moins est-il certain que la quantité d'or, que les Puissances belligérantes versèrent dans la contrée,

(*) Voyez-en le précis ou, tableau qu'on a cru placer plus commodément après le Chapitre VII.

396 R É V O L U T I O N S
surpassa de beaucoup , le dégât
qu'elles y firent.

La condition des Etats de Naples , pendant les quinze ou vingt ans qu'ils furent soumis à l'Empereur Charles VI, ne fut gueres meilleure que sous les Rois d'Espagne de la Maison d'Autriche. Mais du moment qu'ils eurent un Souverain propre, résident & servi par d'excellens Ministres, qui n'avoient pas moins à cœur les intérêts de la Nation que ceux du Monarque; on sent bien que ce beau pays dût renaître , refleurir, remonter incessamment à ce haut degré de prospérité où l'avoit trouvé Charles VIII (1), quand il vint troubler le sage Gouvernement des Arragonois.

L'Etat du Saint-Siège & celui de Venise jouirent , au-dedans , d'une paix constante & profonde : ils furent invariablement ce qu'ils étoient dans le siècle précédent.

Quant à la Toscane , considérée

(1) Roi de France. Voyez tome VI, liv. XIX. pages 275 & suivantes.

D'ITALIE, LIV. XXIV. 397
entre la mort de Jean Gaston &
celle de François I, on n'oseroit
avancer que sa condition eut été
améliorée, vu l'extrême difficulté de
suppléer à la possession ou proximité
d'un Souverain. Mais, outre que
François lui-même ne négligea rien
de ce qui pouvoit compenser son élo-
ignement ou le rendre moins onéreux ;
les Toscans en furent ensuite &
bien abondamment dédommagés
par l'heureux avènement de Leopold
d'Autriche (*), dont la sagesse fait
gouter à ces peuples, plus de dou-
ceurs, de délices, de félicités, que
ne leur en départirent jamais les
Médicis en deux cents ans de regne.

Cette partie de la Lombardie,
comprise sous le nom d'Etat de
Milan & réduite, tant qu'elle dé-
pendit de la Cour de Madrid, à la
condition de Province lointaine &
détachée, ne put que gagner à passer

(*) Pierre - Leopold - Joseph d'Autriche
ou de Lorraine, fils de François-Etienne &
frere de l'Empereur Joseph II, actuellement
régnant. Leopold est parvenu au Grand Du-
ché de Toscane, le 23 Août 1765.

sous la domination des Allemands , dont les mœurs , indépendamment de la contiguité , avoient plus d'analogie avec les siennes.

Parme & Plaifance , qui même sous les Farneses , n'avoient jamais été mises au rang des premières Cités d'Italie , ne tarderent pas d'y monter quand elles appartinrent aux Bourbons , qui y ont tellement favorisé la culture des lettres , l'affluence des Etrangers , le commerce , les arts , la circulation que Parme surtout , malgré l'exiguité de l'Empire dont elle est le fiége , peut se placer entre les plus polies , les plus florissantes Capitales.

Mais c'est l'amélioration du Piémont qui est sensible & frappante. Sans avoir changé de Gouvernement , ni cessé d'obéir à la Maison Royale de Savoye ; ces Etats ont si prodigieusement acquis depuis la paix d'Utrecht ; l'industrie , les richesses , la population en sont accrues à un tel point , que les vieillards eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de mettre le présent fort au-dessus du passé ; de convenir qu'il n'est aucune Cité ni

bourgade , aucun village ni hameau où l'on ne compte un plus grand nombre d'habitans , où l'on ne vive plus commodément , plus agréablement qu'autrefois ; ce qui démontre bien sensiblement les progrès de l'Agriculture & de tous les Arts.

Il résulte de cette esquisse que l'Italie est exempte des maux qui la tourmenterent sous les Romains , ainsi que dans les XII^e, XIII^e & XIV^e siècles de l'Ere Chrétienne. Mais combien d'avantages dont elle jouissoit alors , & dont elle est privée aujourd'hui ! Il faudroit savoir où pouvoir les unir pour s'élever au plus haut degré de félicité politique ! Les livres sont si multipliés : les sciences , la philosophie , le droit des gens , l'économie législative & sociale , sont allés si loin , qu'il n'est plus à craindre que nous puissions jamais perdre ce que nous avons gagné à la renaissance des lettres , & redevenir barbares. Que ne sommes-nous également assurés de pouvoir bannir la mollesse & ramener dans les mœurs quelque peu de cette vigueur mâle , de cette

rudesse antique , le plus ferme appui de la grandeur des Etats !

Mais à quoi servent toutes les déclamations , tous les raisonnemens même les plus solides contre le luxe ? à rien , ou presque rien. Des Ordonnances , des Loix somptuaires , ne serviroient pas davantage , attendu l'impossibilité d'empêcher que les riches ne dépensent leur argent à leur fantaisie , & que les indigens ne cherchent avidement les moyens de le leur faire dépenser ; outre que , depuis un siècle ou deux , la navigation & le commerce ont apporté de si grands changemens dans la maniere de vivre de tous les Européens , que vouloir interdire , prohiber les denrées & marchandises étrangères , dont la consommation fait , comme on fait , l'essence du luxe , ne seroit peut-être pas aussi bien vu qu'on pourroit l'imaginer. Seroit-il même au pouvoir des Gouvernemens d'empêcher l'usage de telle ou telle marchandise , denrée , fabrication & manufacture ? Ce n'est ni la raison ni l'intérêt suprême de l'Etat qui reglent les besoins de l'homme social ; c'est l'habitude

plus impérieuse que toutes les Loix ; & les affaires , les intérêts des peuples , sont liés si inextricablement & à tant d'égards que , quoiqu'il y en ait bien peu qui ne se vantent de pouvoir se suffire , de n'avoir besoin de l'étranger pour aucune nécessité ni délice de la vie , les plus grands , les plus despotiques terriens auroient bien de la peine à circonscrire leur consommation. Quelle politique d'ailleurs ! Quelle philosophie que celle qui voudroit ainsi comprimer & retrecir la circulation ! Il vaut bien mieux étendre , aggrandir la sphère sociale , se prévaloir des routes ouvertes , commodées , multipliées à l'infini & qui ne cessent de s'élargir pour inviter les peuples à s'entre - communiquer leurs productions.

La prospérité , la vraie Grandeur , la force réelle consiste dans la faculté de pourvoir autrui , dans l'abondance des choses qui lui manquent : le principe est peut-être encore plus certain de peuple à peuple , que de particulier à particulier. Ne pourrions-nous pas en conclure que la plupart des expédiens , qu'on ima-

gine ou qu'on employe pour faire fleurir les Etats, sont nuls, pernicious même & destructeurs ?

Il n'est aucune denrée, fabrication & manufacture qui, au moyen du commerce & de ce que les Européens possèdent en Afrique, en Asie ou dans le nouvel hémisphère, ne surabondent dans celui-ci & n'y doivent surabonder encore davantage à mesure qu'elles auront plus de cours & de débit : au point qu'il est bien plus difficile aujourd'hui de trouver des consommateurs que des objets de consommation. L'argent lui-même, dont tous les politiques veulent faciliter l'importation & empêcher la sortie, abonde si fort en Europe, que certains peuples sont actuellement & à raison de cette abondance même, dans un état de décadence. Nul peuple, au contraire ; aucune nation qui doive craindre d'abonder en hommes, d'avoir une population plus nombreuse. C'est le seul article dont toutes les Puissances d'Europe aient besoin, soit pour se maintenir au même degré, soit pour croître & s'élever encore. Où est en effet la

nation assez mal partagée qui ne supplée par sa multitude à la stérilité du sol, qui ne se fasse même respecter, rechercher des autres Puissances?

Le principal objet, le mieux raisonné du moins, que les Etats puissent avoir en enrichissant le Fisc, c'est de pouvoir entretenir & soudoyer un plus grand nombre de personnes de toute profession. Il est bien certain que lorsque les Provinces ont beaucoup d'hommes propres aux armes, & appliqués à la culture des arts, l'argent y est reversé par une infinité de canaux. Le bonheur politique consiste dans la multitude de ceux qui le partagent. La mort ou la soustraction d'un certain nombre de sujets, peut bien tourner au profit de quelques autres qui recueillent des héritages, ou n'ont pas tant de concurrents : mais en général, chaque individu trouve son plus grand avantage dans le plus grand nombre de ses concitoyens. L'Ouvrier ne manque point de pratiques, le Professeur d'étudiants, l'Instituteur d'élèves, l'Avocat de cliens : le Tenancier vend plus aisément & à plus haut prix le

produit de ses champs ; le Prince augmente le nombre & les appointemens de ses officiers , magistrats & serviteurs ; les Autels eux-mêmes se chargent d'offrandes. Vingt malheureux qui languissent dans tel canton , faute de savoir ou de pouvoir s'occuper , en auroient bientôt trouvé les moyens s'ils étoient cent de plus.

L'effet de l'excessive population fut , chez les peuples incultes & barbares , de leur faire conquérir des pays dont ils ne connoissoient pas même le nom & chez les Nations civilisées & polies , de leur faire imaginer les Colonies qui , en allégeant la Métropole , étendoient sa réputation & sa puissance. Les Etats d'Europe sont loin , aujourd'hui , d'être surchargés d'hommes. L'Espagne en manque généralement , & le vuide n'est guère moins sensible dans plusieurs Provinces de France. La Hollande , dont le sol est si ingrat , si étroit en comparaison de la grandeur & du nombre de ses Cités , est obligée , pour soutenir la réputation qu'elle s'est acquise parmi les puissan-

ces Maritimes , de foudoyer des Mariniers & Matelots de toute Nation. Et en Allemagne même , la plus populeuse contrée de la terre après la Chine , combien d'Étrangers y sont employés , entretenus , appointés ! Or ce qui est vrai de tous les pays en général l'est à plus forte raison de l'Italie , dont les Provinces , évaluées l'une dans l'autre & chacune en particulier , peuvent sans contredit , & indépendamment des preuves consignées dans l'histoire , fournir à la subsistance d'un nombre d'habitans supérieur à celui qu'elle compte actuellement ; & qui , en eût elle-même beaucoup plus que ne comporte le produit de son propre sol , est située de manière qu'avec de l'industrie & de l'activité , inséparables d'une population nombreuse , elle pourroit aisément se prévaloir de la fertilité de ses entours ; à moins que dans le même temps , toutes les autres parties de l'Europe , ainsi que les Isles & côtes d'Afrique & d'Asie qui bordent la Méditerranée , ne se trouvassent tellement peuplées , que leur sol mis dans toute sa valeur , ne pût qu'à

peine suffire à leurs besoins ; ce qui est bien difficile ou pour mieux dire impossible. Avançons donc hardiment & tenons pour chose indubitable que l'unique moyen d'améliorer la condition de l'Italie en général & celle de chacune de ses Provinces en particulier est d'en favoriser , d'en augmenter la population.

On a bien rarement vu les Nations périr de faim , & encore, si l'on excepte les sièges , ne l'a-t-on vu qu'à la suite de quelque peste ou mortalité , c'est-à-dire , par défaut & jamais par exubérance d'hommes. Le genre humain est très-certainement antérieur aux arts , à toute institution humaine relative à sa subsistance. L'homme , quelque part qu'il existe , fait pourvoir , de manière ou d'autre , à sa conservation. N'est-il pas , de sa nature , intelligent , industrieux , inventif ? Remarquons au contraire que tout ce qu'on imagine pour accroître la population , comme promouvoir les manufactures & fabriques , défricher les terres , perfectionner l'agriculture , rendre habitables & salubres les lieux les plus mal sains ,

tous ces expédiens supposent une population nombreuse. Nous n'avons garde de nier cependant qu'une population énorme puisse incommoder, fatiguer le corps social : mais, tout bien considéré, nous voyons que les mêmes moyens, qui peuvent seuls faire hausser la population, serviront en grande partie, à prévenir les inconvéniens qui pourroient en résulter.

Il n'est pas besoin de demander si les mariages sont plus fréquens & plus féconds dans les Provinces que dans les Capitales, dans les villages & les hameaux que dans les gros lieux. Ce qui n'est guere moins trivial c'est que les Plébeïens & campagnards se marient & multiplient précisément par la raison qui fait vivre dans le célibat une si grande partie de la Noblesse & de la Bourgeoisie ; c'est-à-dire par envie de jouir & de jouir plus commodément. Ajoutons que, les campagnards étant plus laborieux, plus forts, plus propres aux arts mécaniques & grossiers, il n'est point à craindre qu'en multipliant cette classe d'hommes, on augmente le nombre des oisifs & paresseux, espèce si

onéreuse aux Etats. Qu'on châtie seulement, avec rigueur & inflexibilité, l'impuissance affectée de travailler & la mendicité volontaire. Mais l'expérience nous apprend à raisonner bien différemment de l'espèce Civique & Noble ou soi-disant telle. Après avoir parcouru, pendant plusieurs générations, tous les degrés de la disette, de la misère, elle ne peut qu'à peine se résoudre à cultiver les Arts agrestes & mécaniques, qui sont pourtant les plus nécessaires; au lieu que l'espèce Rurale est bientôt urbanisée, initiée à la culture des Arts libéraux & façonnée aux professions, à la vie, au régime des Cités. D'où il est aisé de conclure que les loix, institutions, coutumes & préjugés qui tendroient à retenir au moins dans les champs les individus & les familles qui s'y trouvent (1), feroient, tout à la fois, hauffer la population & naître en foule les moyens de subsister.

Il est vrai que la terre est parta-

(1) Vu qu'il est presque impossible d'y conduire, d'y chasser les habitans des villes.

gée avec une prodigieuse inégalité. On ne considère qu'avec effroi les vastes possessions des Riches : & de tous les abus qui concourent à la dépopulation des campagnes, c'est ici le plus actif, le plus destructeur. Cependant il n'a jamais été possible d'y remédier : l'inutilité des loix agraires n'est que trop constatée ; & le droit de primogéniture, quoiqu'avantageux à beaucoup d'autres égards, augmente encore la difficulté d'arrêter le désordre. Mais s'il est difficile de porter au point qu'on le désireroit, le nombre des Agriculteurs propriétaires, il ne l'est point d'accroître celui des Colons & cultivateurs mercenaires, de multiplier les familles de cette espèce de manouvriers qu'on appelle en différens langages & cantons, Grangers, Fermiers, Métayers. Pourquoi ne pas faire un règlement de Police rurale, en vertu duquel, & eu égard à la qualité des terroirs, aucune ferme, grange & métairie ne pourroit s'étendre au-delà de vint-cinq ou trente journaux ? Combien un tel règlement facilite-

410 RÉVOLUTIONS
roit l'établissement de la jeunesse villa-
geoise (1) !

Les payfans ont un grand avan-
tage sur les habitans des Villes : ils peu-
vent exercer l'agriculture & les Arts,
au lieu que ceux-ci ne peuvent être

(1) Nous avons déjà remarqué (tome V.
chap. XI , page 125) que les Rizieres au-
sistent à la population , par cette raison même
qu'elles exigent , proportionnellement au
terrein qu'on y emploie , une beaucoup
moindre quantité de Colons , espèce qu'il est
de l'intérêt général de multiplier. Je fais bien
que le premier obstacle , que rencontre-
roient la redivision & multiplication des fer-
mes & métairies , seroit le défaut de bâti-
mens pour heberger les Laboureurs ainsi que
le gros & menu betail. Mais quand on con-
sidere la multitude de Pays , cultivés par
des Laboureurs ambulans & logés , comme
le soldat en temps de guerre , sous des ten-
tes de toile ou de peau : quand on voit , en
certaines provinces même d'Italie , ces ca-
banes bâties avec un peu de terre , de bois
& de chaume : on sent combien il seroit aisé
de suppléer aux maisons rustiques , de mettre
à couvert les Colons & leurs familles quel-
ques multipliées qu'elles fussent. Et jusqu'où
n'étendrions-nous pas , s'il le falloit , ces con-
sidérations sur la possibilité & les moyens de
leur procurer des toits & des logemens ?

qu'Artistes. Les commissions venant à manquer & le cours des manufactures à être interrompu ; les Artisans Citadins sont condamnés à l'oïveté , à l'indigence. De leur côté , & la saison n'étant pas toujours favorable , ni le terrain assez étendu pour occuper la famille tous les jours de l'année & toutes les heures du jour , les Laboureurs peuvent se livrer à d'autres travaux. Il faudroit donc introduire dans les bourgs , dans les villages même & les hameaux , certaines Manufactures ; & attendu qu'il n'est pas possible de monter partout des grandes Fabriques de laine ni de soye , il suffiroit d'y faire cultiver , d'y encourager ces métiers dont l'attirail est moins compliqué , moins dispendieux , & qui n'exigent pas de gros fonds. Si de maniere ou d'autre , on pouvoit faire que les femmes & les jeunes filles de la populace rustique & citadine gagnassent journellement quelques *quatrins* , les mariages en deviendroient tout-à-coup & incomparablement plus fréquens. Mais il faudroit en même temps diminuer le nombre, l'attrait , la tyrannie des occasions

qui enlèvent tant d'hommes à la vie champêtre.

On peut généralement tenir pour certain & démontré que les mariages devenant plus fréquens dans toutes les autres classes & conditions, sans excepter les plus hautes, les plus illustres, on ne verroit plus déserter tant de payfans. Les premiers occupant les postes auxquels les seconds pourroient aspirer, les seconds ceux des Nobles & Citoyens du troisième ou quatrième ordre . . . & tous gravitant ainsi les uns sur les autres, il faudroit bien que chacun restât dans sa sphere : insensiblement, & par la pesanteur des masses sociales, l'homme des champs se trouveroit dans l'impuissance d'en sortir. Il est vrai que, pour augmenter la fréquence des mariages parmi la Noblesse & la haute Bourgeoisie, il faudroit changer presque entièrement notre maniere de vivre : il y auroit trop à réformer dans notre législation & dans nos mœurs. Je ne fais même si, pour arriver au but, il seroit absolument nécessaire de proscrire le célibat des Citadins nobles, riches & aisés ; célibat qui, ainsi que le luxe des Grands, est moins nuisi-

ble par lui-même que parce qu'il s'empare de cette multitude d'esclaves ou valets qui peuple les Maisons.

C'est ici le premier ou très certainement l'un des plus puissans obstacles à l'accroissement de la population rurale. Il seroit par conséquent bien avantageux de réduire le nombre des domestiques ; non par des loix somptuaires & portant expressément ce qu'il seroit permis à chacun d'en avoir ; loix odieuses de leur nature & d'ailleurs trop faciles à éluder ; mais en formant des établissemens (1)

(1) On a fondé, on entretient à grands frais des Collèges où les jeunes gens passent un temps considérable & perdu, ou peu s'en faut, pour la République. Vu les facilités que nous avons aujourd'hui pour étudier ; vu l'excessive quantité de Savans & de Lettrés relativement au besoin de la religion & de la société ; ne seroit-il pas plus convenable de procurer aux enfans Plébeiens quelque autre espece d'Ecole, où, sans qu'il en coûtât que très-peu aux parens & au public, ils passeroient les années classiques à apprendre un bon métier ? Une fondation de deux mille écus annuels suffiroit pour en élever plus de cinquante, pourvu qu'on s'attachât moins à la montre qu'au solide.

qui faciliteroient , qui multiplieroient les mariages parmi l'espèce qui recrute l'ordre servile , & bien mieux encore en abolissant l'usage de tirer les domestiques de la campagne , en introduisant la coutume de les prendre dans la Cité même & parmi ces individus oisifs , parasites , onéreux , qui , ne pouvant se livrer aux humbles & fatigantes professions ou rougissant d'y descendre , ne trouvent pas cependant à se placer dans les professions plus honorées. Dans combien de pays a-t-on vu des fils de Prince servir , en qualité de Pages , des Princes plus puissans ! Ne voyons-nous pas même encore d'anciennes , d'illustres Maisons , s'honorer de donner des Pages & des Écuyers aux Princes non Souverains ? Or pourquoi ne pourroit-on pas de proche en proche amener les Gentils hommes ruinés & les pauvres Demoiselles au point de servir , sous quelque titre honnête , la Noblesse opulente ? Qu'est-ce qui empêcheroit que le Gouvernement appuyé des personnages les plus importants , les plus considérés de la Nation , n'attaquât , ne détruisit ce

D'ITALIE, LIV. XXIV. 415
préjugé , que servir chez autrui , dans
des fonctions qui n'ont rien de bas
ni de vil , emporte la dérogeance ,
l'incapacité de remplir aucun em-
ploi civil & l'exclusion de toutes
compagnies. S'il faut respecter tous
les préjugés , toutes les traditions ,
qui nous viennent , pour la plupart ,
d'un vulgaire ignorant & barbare ,
il ne sera jamais possible de rien exécu-
ter à l'avantage de nos contemporains
& de nos neveux.



C H A P I T R E VII.

*Continuation de la même matière
& fin du présent Ouvrage.*

N O U S savons que, depuis un siècle & spécialement par les vastes entreprises de Louis XIV, les troupes d'ordonnance ont été démesurément augmentées, & que cette soldatesque innombrable, extraite en très-grande partie des campagnes, est notablement préjudiciable à la population rurale. Mais il faut en même temps, & indépendamment de ce que le système militaire pourroit se rectifier au point de concourir, bien loin de nuire à l'exploitation des champs : il faut que l'on sache que, dans la plus grande partie des Provinces d'Italie, le plus grand obstacle à la régénération est cette multitude infinie de célibataires cloîtrés & non cloîtrés. Nous savons encore que, si le célibat des laïques est fondé sur la cou-

tume plus puissante que les loix, & celui des militaires sur la raison d'État, la première des loix humaines; le célibat par vœu dérive des principes de la Religion dominante, chose sacrée pour la politique même. Cependant, si l'on veut y regarder sans prévention & avec d'autres yeux que ceux du bigotisme & du vulgaire, on verra qu'il est possible que le Clergé séculier & tous les effains divers de Religieux concourent au bien temporel de la société, & qu'il n'est pas besoin pour cet effet de renverser les principes du gouvernement Clérical & Monastique, mais seulement de s'en rapprocher. Les règles antiques, la pure discipline dont tous les Ministres & zélateurs de la Catholicité s'efforcent de faire sentir la nécessité par rapport au spirituel, à l'édification, à la splendeur de l'Eglise, ne se rapportent guère moins directement au bonheur temporel & civil; elles pourroient.... elles devroient être vantées, prêchées, inculquées par tous les politiques.

Pourquoi respecter des abus manifestes & palpables? Celui en vertu duquel toute personne, tant soit peu

riche & qualifiée, voudroit avoir une Messe à point nommé, & dans l'Eglise ou Chapelle qui lui convient le mieux, peut bien faire regretter à cette multitude d'êtres dévots & non pensants que les Prêtres ne soient pas multipliés encore davantage. Mais combien, & même en Italie (1), qui souhaitent d'en voir réduire le nombre ? Veut-on que la réduction en fut trop difficile & dangereuse ? Qu'on recrute donc la Tribu sacerdotale de la maniere la moins couteuse à la population. Où seroit l'inconvénient, par exemple, de promouvoir aux ordres sacrés cette sorte de personnes qui, par d'autres motifs, ont déjà renoncé à l'état du mariage ? Si l'on ne fait aucune difficulté de confier le gouvernement d'une Paroisse, ou du moins l'important, le difficile emploi de confesseur, à un Prêtre de vingt-quatre ans, qui en a employé cinq ou six à l'acquisition de

(1) Voyez, à ce sujet, une dissertation di Onorato Agnello, Docteur ès-Loix & Chanoine d'Averse. A Venise 1668.

sciences assez inutiles ; pourquoi craindroit-on d'en charger un homme de sens & non illitéré qui , ayant vécu honnêtement au milieu du siècle & acquis dans l'usage du monde une maniere de voir & de juger qui peut en grande partie tenir lieu de l'étude , voudroit embrasser la vie Ecclésiastique ou Religieuse ? (1) Les Canons qui demandent vingt-quatre ans révolus pour la promotion au Sacerdoce , ne défendent nullement d'ordonner un Diacre & bien moins encore un Prêtre sexagénaire. L'esprit , au contraire , des Loix Canoniques , l'étymologie du nom prouvent que les Ministres des Autels , que les pasteurs des ouailles du Christ devroient être plus

(1) D'un autre côté , & au lieu de remplir les Cloîtres de jeunes gens qui manquant ensuite d'occupations ou n'en ayant pas d'assez strictement déterminées , s'abandonnent à l'oisiveté & aux amusemens profanes ; pourquoi les Monasteres ou Couvens ne serviroient-ils pas de retraite aux vieux Prêtres séculiers qui auroient employé leur printemps & leur été au service de l'Eglise & dans des œuvres de charité ?

près de la vieillesse que du moyen âge. Sans doute que le Concile de Trente, qui, adhérant au vénérable Barthélemi des Martyrs a statué, contre l'avis de plusieurs autres peres, que tous postulans, âgés de seize ans, pourroient être admis à la profession Religieuse, n'a point entendu s'opposer à ce qu'on en reçût de quarante & de cinquante. La raison dont les Evêques ont coutume de motiver leur condescendance pour les jeunes Candidats, savoir que dans le grand nombre il est plus facile d'en trouver de bons, ne seroit recevable que dans le cas ou ceux qui ne réussissent pas, pourroient embrasser un autre genre de vie. Mais en l'état, une jeune personne engagée imprudemment dans la vie cléricale ou religieuse est un mauvais sujet introduit sans retour dans l'Eglise, & peut être un bon citoyen enlevé à la République. Quant à ce qu'on ajoute, que c'est un moyen d'alléger, de décharger les familles; il faudroit prouver auparavant que dans les pays Protestans la condition des peres est beaucoup plus pénible & laborieuse que chez

D'ITALIE, LIV. XXIV. 421
les Romains. Ne pourroit-on pas affirmer au contraire que s'il n'y avoit pas tant d'asyles ouverts à l'aveugle jeunesse, les parens seroient plus soigneux de procurer à leurs enfans d'autres moyens d'exister & que ceux-ci entreroient de bonne heure dans des professions plus analogues à la félicité publique ? Mais enfin, & sans diminuer le nombre des sujets, sans toucher aux instituts particuliers ni à l'usage devenu si commun, de recevoir les novices avant l'âge de vingt ans (1), on va faire concourir, si l'on veut, toutes les Communautés Religieuses au bien temporel de la société.

Il n'est pas de corps monastique ni régulier qui ramené à ses règles primitives ne gagnât, même civilement son entretien & sa subsistance, soit en cultivant des terres, soit en exerçant certains Arts mécaniques ou libéraux; soit en instruisant la jeunesse, soit en assistant les pauvres, les ma-

(1) Voyez Tomassin part. 1 liv. 2 chap. 1-82 & part. 2 liv, 1 chap. 88 & 93.

lades, les incurables, à qui la loi naturelle veut aussi que l'on tende quelques secours. Tous les instituts qui n'obligent pas les Moines à travailler manuellement, supposent qu'ils doivent s'appliquer à l'étude ; aux fonctions du ministère, à l'édification des fideles. Du moment donc que le Sacerdoce ne peut employer utilement tous ceux qui en sont revêtus, il faudroit, à suivre l'esprit des Canons & des regles, que chaque furnuméraire vacquât aux œuvres temporeles, non seulement pour fuir l'oisiveté, mais pour contribuer, autant qu'il est en lui au bien de l'humanité qui est incontestablement la premiere obligation de la charité chrétienne. Si l'on ne peut nier que la plûpart des ordres religieux aient été & soient même encore utiles à la société, en ce qu'ils employent aux Arts, aux Sciences, à l'enseignement, une multitude de personnes qui, à raison du rang, des facultés, des préjugés & des mœurs eussent vécu dans l'oisiveté, dans la moleste & très - certainement dans le célibat ; on est également forcé de convenir

qu'ils feront d'une bien plus grande utilité quand ce travail y deviendra plus commun & plus varié. Au lieu donc d'abolir, d'éteindre les ordres, devenus inutiles au soutien de la foi & de la piété chrétienne, on pourroit avec égard à la qualité des sujets & des instituts, en faire des hôpitaux, des écoles publiques, des Collèges où la jeunesse viendroit s'initier, non-seulement aux belles lettres, mais encore à l'Agriculture & à tous les Arts. Les Couvens de Nones, où l'on élève déjà les filles des Citoyens nobles & opulens pourroient servir encore à l'éducation des pauvres filles du canton : si ce n'étoit même que des personnes, qui font essentiellement profession d'humilité, doivent s'estimer toutes égales, nous ajouterions que la destination & l'emploi du Monastere pourroient se proportionner à la naissance & à l'éducation de ceux qui le composent. On pourroit en un mot, prendre conseil des circonstances, du local, de la distribution des bâtimens, de la diversité des instituts, de la condition même & qualité des sujets, & en tirer d'après

toutes ces combinaisons , le parti le plus convenable au bien temporel de l'Etat , sans préjudice toutefois du bien spirituel , à qui toute réordination doit être subordonnée.

Il ne nous appartient pas de creuser plus avant ni d'entier dans un plus grand détail ; & peut être désapprouvera-t-on que nous en ayons tant fait appercevoir. Etoit-il possible cependant , d'en parler avec plus de sobriété. Quelle dissonance entre cette dernière partie de notre ouvrage & les précédentes , si nous eussions entièrement supprimé ces observations ? Nous savons que les projets d'un particulier , inexpérimenté dans les matieres de gouvernement , peuvent manquer d'exactitude & de justesse , être même impraticables pour le moment. Mais ce seroit juger aussi trop défavorablement des hommes & de leurs occupations , si vivant au milieu de la société, observant , lisant , pensant & réfléchissant , chacun selon la mesure de son génie , on les déclaroit incapables d'appercevoir ce qui peut contribuer à la félicité publique. Les Lettres n'auroient plus

d'attraits, si ceux qui les cultivent n'étoient jamais à portée de les faire servir au bonheur de la société, s'ils ne pouvoient, par la voye des livres, proposer aux Régisseurs d'Etat quelque moyen nouveau d'en exhauffer les forces & la splendeur. On pourroit dire, à bien plus juste titre que les écrivains sont en quelque sorte les Conseillers des Gouvernemens & des Rois. Quiconque prend la plume revêt le caractère d'homme public, & il est de son devoir de proposer ce qui, quoique spéculativement, paroît avantageux à la République; le ministère restant toujours le maître de choisir & d'exécuter ce que la raison & l'expérience jugeront utile & convenable. Un Auteur moderne & françois, à qui l'on ne peut disputer de connoître à fond les matieres économiques & les intérêts des peuples (1), observe très-judicieusement que » l'Angleterre

(1) Intérêts des nations d'Europe développés relativement au commerce tome 1, chap. 3 page 25.

» doit à ses Ecrivains les progrès des
 » Arts , de son industrie, de son com-
 » merce , les succès prodigieux de
 » son agriculture & presque toutes
 » ses meilleures institutions. A force
 » de répéter d'utiles vérités , on con-
 » duit le Gouvernement à former une
 » infinité de sages établissemens ! Les
 » bons écrits excitent d'abord un
 » applaudissement universel ; les suf-
 » frages d'une multitude de lecteurs
 » citoyens & philosophes se réunissent
 » & forment le vœu public & le vœu
 » public force enfin l'attention des
 » Législateurs. »

Je ne fais quel sera le fruit de
 cet ouvrage ; mais dix ans employés
 constamment à méditer les causes de
 la grandeur & de la décadence des
 Italiens ; l'histoire de vingt siècles
 examinée avec toute l'attention dont
 je suis capable ; la conformité des
 observations , dont je l'ai semée avec
 celles de tant d'autres Economistes
 politiques & même avec le sentiment
 de différens hommes d'Etat que j'ai
 eu soin de consulter , me font espé-
 rer que la lecture n'en sera pas ab-
 solument inutile : j'aime à croire que

les faits & les résultats n'en sont point à dédaigner de quiconque est destiné à la manutention des affaires publiques & qu'ils pourront piquer la curiosité de cette autre portion, encore plus nombreuse, de lecteurs qui s'intéresse à tout ce qui roule sur les moyens d'améliorer le corps social & la condition de l'humanité.



*Esquisse ou précis de la guerre
de 1733 & de celle de 1741,
pour servir de note ou d'addition
au Chapitre VI du XXIV^e.
& dernier livre.*

ON fait que la première fut allumée par la vacance du Trône de Pologne, sur lequel l'Empereur Charles VI & les Russes portèrent Frédéric-Auguste de Saxe, au préjudice du Roi Stanislas, beau-père de Louis XV. Les Russes n'étant pas à portée de la France, elle résolut de faire tomber la vengeance sur l'Empereur, dont il n'étoit d'ailleurs point à présumer que les Hollandois ni les Anglois prissent la défense, attendu la compagnie de commerce que le César avoit voulu former à Ostende. Suivit un traité entre l'Espagne & la France, dont les articles ne sont pas mieux connus que ceux de l'autre traité, conclu bientôt après entre le Roi de Sardaigne & le Roi

Très-Chrétien. Rassurée par le caractère pacifique & modéré du Cardinal de Fleury, la Cour de Vienne étoit dans la plus profonde sécurité. Cependant le Général *Filippi*, son Ambassadeur à Turin, appercevoit du mystère entre cette Cour & les Ministres de France & d'Espagne : il lui revenoit de tous les côtés que les Bataillons françois affluoiert en Provence & en Dauphiné. Pour éclaircir de si pénibles doutes, il va sommer le célèbre Marquis d'Orméa de lui rendre compte de la ligue conclue entre Sa Majesté Sarde & les Couronnes d'Espagne & de France.

Voudriez-vous bien me mettre cette Muratori ;
sommission par écrit, replique le tom. XII p.
 Ministre Piémontois ? La réponse de 188.
Filippi fut de prendre la plume & d'écrire la demande en propres termes, au bas desquels d'Orméa écrivit à son tour : *cette ligue n'est pas vraie*, & il signa. Interrogé dans la suite de quel front il avoit souscrit un pareil démenti, il répondit que son Maître n'avoit contracté aucune ligue avec l'Espagne, ce qui étoit vrai à la lettre.

An. 1734- Le Milanois & le Royaume des
 35 deux Siciles tomberent en deux cam-
 pagnes au pouvoir des François,
 Espagnols & Piémontois. On a re-
 marqué que cette guerre d'Italie est
 la seule que la France ait terminée
 avec un succès solide, parce qu'elle
 avoit pour allié le Gardien des Alpes
 & parce que l'Empereur, ajouterons-
 nous, fut constamment livré à lui-
 même. « Ceux qui connoissoient la
 » Cour de France, dit ici Muratori,
 » n'avoient point été dupes de l'air
 » ingénu avec lequel elle protestoit,
 » depuis le commencement de la
 » guerre, de renoncer à toute acqui-
 » sition, de vouloir uniquement tirer
 » satisfaction de l'injure faite au Roi
 » *Stanislas*. Tant de modération, au
 » milieu de si grands succès, eût
 » été quelque chose de trop rare & su-
 » blime : elle en rabatit beaucoup en
 » demandant la cession des Duchés
 » de Lorraine & de Bar, moyennant
 » un équivalent qui seroit donné à
 » François-Etienne, Duc & posses-
 » seur actuel de ces Etats. L'équi-
 » valent étoit le grand Duché de
 » Toscane..... Il fut convenu, en

» même temps, que le Roi Stanislas
» jouiroit d'abord, & sa vie durant,
» du Duché de Bar & de celui de
» Lorraine, après le décès de Jean
» Gaston Médicis qui vivoit encore;
» que François-Etienne ne jouiroit
» de la Toscane qu'après la mort du
» même Jean Gaston, & conserve-
» roit jusques-là le titre & les revenus
» du Duché de Lorraine; que la
» France garantiroit la pragmatique
» sanction, par laquelle l'Archidu-
» chesse Marie Thérèse étoit appelée
» à la succession de tous les États &
» Domaines de l'Empereur son pere,
» qui reconnoissoit pour Roi des deux
» Siciles l'Infant D. Carlos & cédoit
» à Charles-Emmanuel Roi de Sar-
» daigne deux Villes de Lombardie,
» à choisir entre Novare, Tortone
» & Vigevano, en compensation des
» quelles Sa Majesté Impériale obte-
» noit Parme, Plaisance & tous les
» États délaissés par les Farnèses ainsi
» que la restitution de tout le reste
» du Milanois . . . Il fallut bien assez
» de peine & de temps pour détacher
» le Duc François de son patrimoine
» & d'un peuple qui l'idolatroit. Le

» magnifique établissement que l'Em-
 » pereur lui préparoit dès-lors , l'aida
 » puissamment à faire le sacrifice
 » On prétendit que le Roi de Sardai-
 » gne à qui la France avoit promis
 » le Milanois , n'étoit point aussi con-
 » tent du traité qu'il paroissoit l'être ,
 » cependant il s'y conforma & se
 » hâta même d'opter Novare & Tor-
 » tone. Mais la Cour d'Espagne se
 » répandit en plaintes, en invectives,
 » même contre la France qui acqué-
 » roit la Lorraine au prix de la Tos-
 » cane , cédée à l'Infant D. Carlos
 » par les traités précédens, & lui en-
 » levoit encore Parme & Plaisance.
 » Le Cardinal de Fleury ne manqua
 » pas de répondre que l'Infant restoit
 » en possession des Royaumes de Na-
 » ples & de Sicile , qui valoient in-
 » comparablement mieux que les
 » Duchés de Toscane & de Parme &
 » qui , bien que conquis par les Es-
 » pagnols , ne l'eussent point été , si
 » le Roi très Chrétien n'avoit occupé
 » les forces du César sur le Rhin &
 » en Lombardie : qu'enfin il étoit rai-
 » sonnable de donner quelque dédom-
 » gement à l'Empereur , qui sacrifioit
 ses

» ses droits à ce même Royaume
 » des deux Siciles que l'Espagne lui
 » avoit d'abord cédé & ensuite en-
 » levé assez injustement ». Les Espa-
 gnols n'en mirent pas moins deux ans
 entiers à évacuer les Duchés de Tos-
 cane & de Parme : jusques en 1737,
 ils restèrent, ainsi que les Impériaux
 dans une posture qui faisoit craindre
 que cette paix ne fut qu'une lueur
 trompeuse.

Quant à la guerre de 1741, on
 fait bien mieux encore que la mort
 de l'Empereur Charles VI en fut le
 signal. Charles Albert Duc Electeur
 de Baviere attaqua hautement la prag-
 matique sanction, garantie par tou-
 tes les Puissances d'Europe, & fut
 couronné Duc d'Autriche à Lintz,
 Roi de Bohême à Prague, Empe-
 reur à Francfort, par les armes de
 la France.

Tandis que la Silésie, la Bohême
 & la Bavière étoient en proye aux
 Prussiens, François & Autrichiens,
 l'Italie voyoit des préparatifs qui lui
 annonçoient que ses Provinces ne tar-
 deroient pas d'être le théâtre de la
 guerre. Peiné de voir les Espagnols

si voisins de ses Etats , le Roi de Sardaigne se tourna , comme on l'avoit prévu , du côté de la Reine , qui étoit d'ailleurs dans le cas de payer plus cher son alliance. D'Ormea fournit une preuve nouvelle de son génie en redigeant le traité *provisionnel* , ainsi appelé parce que son maître ne s'engageoit qu'à préserver & défendre le Milanois , & restoit en liberté de se retirer , moyennant qu'il signiferoit son désistement à la Cour de Vienne un mois d'avance. La mort du Cardinal de Fleury , avec lequel & malgré les hostilités Charles - Emanuel n'avoit point cessé de négocier , dérangea toutes les mesures qu'il avoit prises pour amener les Cours de Versailles & de Madrid à le mettre dans le cas d'user de la liberté que lui laissoit la Reine. Soit qu'il parut à l'Espagne que l'alliance de Sa Majesté Sarde étoit mise à trop haut prix , soit que celle-ci se servit des offres de l'Espagne pour stimuler les Cours de Vienne & de Londres, on ne tarda pas d'être informé de la ligue offensive & défensive , conclue à *Vorms* entre la Reine d'Hongrie , le Roi

An. 1742,

 An. 1743.
44-45.

d'Angleterre & celui de Sardaigne , à qui les contractans promettoient & garantissoient Vigevano , Plaisance , une grande partie du Pavésan & autres possessions considérables.

Cependant les Espagnols & les François commandés par l'Infant D. Philippe , gendre de Louis XV , par le Prince de Conti & par différens Généraux des deux Nations , prirent la Savoye , Nice , Ville-franche , Demont, Tortone, Plaisance, Parme Pavie , Milan & conserverent la supériorité jusques en l'année 1746 , ou l'Impératrice (*) Reine fit la paix avec le Roi de Prusse & grossit son armée d'Italie d'une partie de celle qu'occupoit un si formidable ennemi. Le Maréchal de Maillebois & le Comte de Gages sont battus sous Plaisance & à Tidon ; Philippe V meurt ; Elisabeth mere de D. Philippe cesse de régner, & La Mina vient remplacer le Comte de Gages avec l'ordre secret d'évacuer l'Italie.

(*) Son mari François I étoit élu & couronné depuis un an.

Gènes avoit eu le malheur ou l'imprudence de prendre parti dans cette guerre, elle étoit liée de longue main avec la France qui l'avoit secourue en 1737 & 39, contre ses indomptables Corfes, dont la férocité venoit d'être exaltée par une perfidie du Sénat & par le règne fantastique de l'avanturier Théodore. Le traité de *Vorms* où la Reine cédoit au Roi de Sardaigne le Fief & Marquisat de Final, vendu irrévocablement aux Génois par l'Empereur Charles VI, acheva de les déterminer; & leur Cité ainsi que tous les Etats de la République, servoient d'Echelle, d'entrepôt, de magasin aux troupes de France & d'Espagne. Qu'on se peigne leur terreur à la vue de ces mêmes Espagnols & François traversant précipitamment leurs Etats & n'y séjournant qu'autant qu'il falloit pour embarquer leur artillerie, bagages & munitions; qu'on imagine ce qu'ils devinrent à l'aspect des Généraux *Brown* & *Botta*, déjà maîtres des hauteurs & forçant la Bochetta. La consternation & le peu de raison qu'une Noblesse dédaigneuse & tiran-

nique avoit de compter sur le peuple, ne leur permirent pas seulement de songer à se défendre. Quatre Sénateurs furent envoyez à Saint-Pierre des Arènes, pour demander grace aux Généraux Autrichiens qui se firent configner les portes de Saint-Thomas & de la Lanterne, condamnerent le Doge & six des principaux Sénateurs à s'aller jeter, dans le délai d'un mois, aux pieds de l'Impératrice Reine, qui mit sa gloire, au reste, à les en dispenser, & taxerent la République à trois millions de *Génoises* (environ 25 millions de livres) le premier payable dans quarante heures, le second dans huit jours & le troisieme dans quinze. Muratori

Cependant, & au lieu d'affaillir l'une ou l'autre Sicile qui n'étoient pourtant guere en état de résister, le Comte de *Brown* & le Piémontois Marquis de *Balbiano* fondirent sur la Provence. Ils passerent le Var avec une facilité dont ils furent d'autant plus étonnés, que la Cour de Madrid avoit repris à cœur les intérêts de D. Philippe & ordonné au Marquis de *La Mina* d'agir de concert avec

les François. Les expéditions suivantes répondirent au début & Marseille fut menacée. Un incident dont il est très peu ou point d'exemples dans l'histoire, fit tout-à-coup tourner la chance & ramena les Autrichiens en Italie presqu'aussi précipitamment que les Espagnols en étoient partis.

Les Gênois avoient payé les deux tiers de la contribution, & les Autrichiens refusoient impitoyablement de leur faire grace du reste. Dans cet intervalle (le 5 Décembre 1746) des Canoniers Allemands enlevoient un mortier du plus gros calibre, destiné pour l'armée de Provence. Voutée comme la plupart de celles par lesquelles on descend à Gênes, la chaussée se rompit & la masse fut engouffrée. La manœuvre attira une multitude de curieux qui furent bientôt obligés d'y prendre part. Voyant qu'ils s'y prêtoient non-chalamment & de fort mauvaise grace, l'Officier distribua quelques coups de canne. Un jeune homme saisit une pierre & tire à l'Officier même en s'écriant : *voilà le signal !* Tous les

Muratori.

Génois suivent son exemple, & la soldatesque est mise en fuite. La nuit qui tomboit suspendit l'action; & les vainqueurs allerent parcourir la Cité, faisant retentir tous les quartiers de différens cris de guerre dont le principal, à raison de leur insigne dévotion à la Sainte Vierge, étoit un *Viva Maria* qui divertit beaucoup les Allemands. *Vive Marie-Thérèse*, crioient-ils à leur tour, n'imaginant point que l'aventure des Canoniers put avoir des suites. La facilité avec laquelle ils dissipèrent la multitude qui vint les attaquer le lendemain les confirma dans leur opinion.

Idem.

Le Sénat désavouoit si hautement cette populace, que *Boita* & ses Lieutenans ne le soupçonnerent de souffler le feu que lorsqu'il ne fut plus temps de l'éteindre. Les envoyés de France & d'Espagne, que les Autrichiens avoient sans doute oubliés de faire congédier, n'étoient pas oisifs. La troupe se rallie, grossit démesurément & nomme un Commissaire général qui rendit sur le champ des Ordonnances civiles & militaires, & enjoignit à

chaque citoyen de venir se ranger sous la bannière, à peine d'être poursuivi comme traître. Maître de l'Artillerie qui garnissoit les ouvrages extérieurs de la place, le peuple se mit à la faire jouer contre les Autrichiens. L'ordre des marchands & des artistes se déclare; argent, vivres, armes & munitions, tout abonde. Alors le Commissaire ou Capitaine Génois envoie signifier aux Autrichiens que la capitulation acceptée par le gouvernement étoit nulle, comme ayant été faite sans la participation & le consentement du peuple, nécessaires en pareil cas, & qu'ils eussent à déguerpir de tous les postes qu'ils occupoient. Le Prince Doria entreprit de mettre l'accord, mais excédé des tergiversations de *Botta*, dont la position étoit réellement des plus pénibles, il abandonna la partie & se retira dans ses terres. Le Général Autrichien avoit appelé à son secours les Bataillons Allemands répandus dans les places des deux Rivières. Leur jonction devoit lui former un corps de sept à huit mille hommes,

plus que suffisant pour réduire les mutins. Mais ceux-ci qui comprirent bientôt quel étoit le véritable but de ses délais, se hâtèrent d'attaquer, d'emporter ses quartiers, & il fut contraint de se retirer vers la *Bochetta*, qu'il avoit à tout événement fait occuper par ses Grenadiers.

L'envoyé de France & le Sénat lui-même manderent incessamment au Maréchal Duc de Belle-Isle, qui étoit accouru au secours des Provençaux, la nouvelle d'une si étrange & si importante révolution. Le Comte de *Brown* ne tarda pas de l'apprendre & d'en sentir les effets. Le terrain qu'il avoit envahi, peu fertile de sa nature, étoit entièrement dévasté. Il ne pouvoit plus subsister qu'au moyen des magasins de Gènes tombés sans exception au pouvoir des Gènois. La famine éclaircissoit ses bataillons & surtout sa Cavalerie : l'armée Françoisse ne cessoit de grossir. Il fallut par conséquent repasser le Var, manœuvre qui grâce à la prudence du Général François, ne lui couta pas deux hommes.

Cette armée, toujours secondée

442 R É V O L U T I O N S

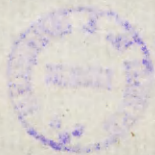
de la flotte Angloise , retomba sur
15 Avril Gènes dont la Cour de Vienne avoit
1747. juré la perte , & qui se trouva peut-
être dans le plus grand danger qu'elle
eût jamais couru. Peut être aussi ne
montra-t-elle jamais tant de courage.
Le Sénat fit monnoyer tout l'or &
l'argent qui se trouva chez les parti-
culiers & dans les Eglises. La France
lui envoya douze cent mille livres ,
cinq mille hommes & le Duc de
Boufflers qui fut reçu comme un
ange libérateur & en mérita le titre.
Le Comte de Schullembourg chan-
gea plusieurs fois de plan , attaqu
la place de tous les côtés & leva le
siège bien plus heureusement qu'il ne
pouvoit s'en flatter d'après l'héroïs-
me & le génie qu'avoit déployé le
défenseur. Mais Boufflers étoit mort
deux jours auparavant de la petite
vérole , & la douleur ne permit pas
aux Génois de poursuivre l'ennemi ,
dont la retraite leur parut d'ailleurs
un assez grand avantage. Le Duc de
Richelieu , qui arriva quelques quinze
ou vingt jours après , chassa les Alle-
mands de la Bochetta & se hâta de
fortifier les approches de Gènes.

Jusqu'à la paix, les Armées d'Italie n'exécuterent plus rien de mémorable, si ce n'est la folle attaque du col de l'Assiette, célèbre par la mort désespérée du Chevalier de Belle-Isle & par celle de tant de François. Enfin cette paix si désirée fut signée à Aix-la-Chapelle, le 18 Octobre 1748. Les articles concernant l'Italie portoient que l'Infant D. Philippe entreroit en possession du Duché de Parme, Plaisance & Guastalla, déclaré reversible à ses possesseurs actuels, c'est-à-dire à la Cour de Vienne, supposé que le Roi de Naples parvînt à la Couronne d'Espagne ou que ledit Infant mourût sans enfans mâles : que le Duc de Modene qui avoit été obligé d'abandonner ses Etats y seroit incessamment rétabli : que la république de Gènes rentreroit dans tous ses droits & Domaines : que le Roi de Sardaigne seroit remis en possession de ce dont il jouissoit avant la guerre & conserveroit tout ce qui lui avoit été cédé par le traité de Vorms, à la réserve de Plaisance.

Fin du huitième & dernier Volume.



On s'étoit engagé d'abord à donner
ici la notice de plusieurs Ecrivains &
Personnages Illustres, que M. de Nina
s'est contenté de nommer dans le Cours
de ses observations : mais on croit de-
voir y manquer, par la raison que le
catalogue ne formeroit guere moins d'un
volume, c'est-à-dire, d'un Dictionnaire.



TABLE

Des Livres & Chapitres contenus dans
le huitième Volume.

LIVRE VING - TROISIÈME.

CHAP. I. *C*AUSES extérieures de la
paix dont l'Italie jouit au commen-
cement du dix-septième siècle. pag. I

CHAP. II. Mort de Vincent II. Duc
de Mantoue , précédée & suivie de
mouvemens & traités divers concer-
nant l'Italie. 15

CHAP. III. Manéges employés dans
la Diette de Ratisbonne, pour abattre
les Autrichiens & terminer le différent
concernant Mantoue & le Montferrat. 30

CHAP. IV. Suite des Négociations
concernant la succession de Mantoue.
Paix de Querasque. 44

CHAP. V. Rupture & négociations
dont la Paix de Querasque fut suivie.
Passage du Cardinal Infant Don
Ferdinand. 49

CHAP. VI. *Duché d'Urbain dévolu au Saint-Siège. Vastes desseins, travaux & intrigues des Barberins : leurs querelles avec différentes Puissances d'Italie.* 81

CHAP. VI ou VII. (*) *Le Cardinal Mazarin succède à Richelieu : premières opérations de ce Ministre sur l'Italie.* 105

CHAP. VIII ou VII. *Fameux tumultes de Palerme & de Naples, en 1647. De Mazaniello Chef des rebelles Napolitains. Caractere, actions & fin de cet étrange personnage. D'un certain Joseph Lési devenu Chef des Palermitains à l'exemple de Mazaniello. Pacification de la Sicile proprement dite.* 113

CHAP. IX ou VIII. *Suite des convulsions de Naples. Projet d'ériger cette Capitale en République. Nouveau choix des séditieux, il est question*

(*) On a laissé par mégarde ces deux Chapitres sous le numéro VI.

de leur envoyer le Prince Thomas de Savoye.

154

CHAP. X ou IX. *Henri II Duc de Guise aspire à la Couronne ou à la suprématie du Royaume de Naples : sa concurrence avec Gennaro Anneſe , ſes fautes & ſa priſon.*

164

CHAP. XI ou X. *Tourmens du Cardinal Mazarin. Nouvelle tentative ſur le Royaume de Naples. Traité des Pyrénées & paix de l'Italie. Guerre de Candie.*

185

CHAP. XII. ou XI. *Origine du fameux différent de Louis XIV avec Alexandre VII. Suite & conſeſion étrange de cette affaire : juſtes terreurs qu'en conçoivent les Puiffances d'Italie.*

200

CHAP. XIII ou XII. *Meſſine , révol- tée contre l'Eſpagne , eſt protégée d'abord & enſuite miſérablement abandonnée par la France.*

214

CHAP. XIV ou XIII. *Le Duc de Savoye eſt ſur le point d'épouſer l'Infante de Portugal & de changer la*

face de l'Italie. Louis XIV fait l'importante acquisition de Casal. 229

CHAP. XV ou XIV. Grandeur de la Monarchie Françoise vers l'an 1680. Louis XIV donne la Loi à toute l'Europe. Il abuse de sa prédominance, humilie la République de Gènes, fait braver le Pape dans Rome. Premier instant de sa décadence, son traité avec le Duc de Savoye pour la neutralité d'Italie. Paix de Ryswick. 241

CHAP. XVI ou XV. Reflexions générales sur l'état politique de l'Italie pendant le siècle XVII. 162

CHAP. XVII ou XVI. Splendeur & magnificence des Cours d'Italie. 271

CHAP. XVIII ou XVII. Sources diverses des richesses qui circulèrent en Italie jusques vers la fin du XVII, siècle. 279

CHAP. XIX ou XVIII. Des effets que le Règne de Louis XIV produisit en Italie. 298

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

CHAP. I. *Premieres intrigues & négociations concernant la succession de la Monarchie d'Espagne vers l'an 1700, & prétentions diverses des Princes Européens sur les Etats qui la composoient. Testament de Charles II, en faveur de Philippe de France Duc d'Anjou.* 313

CHAP. II. *Léopold entre en lice avec les Espagnols & les François, Philippe V se rend en Italie. Victor Amedée se detache de Louis XIV & de son propre gendre, & passe du côté des alliés. Les François levent désastreusement le siège de Turin, suites de ce fameux évènement.* 330

CHAP. III. *Etat de la France en 1709. Négociations de la Hollande pour la Paix générale : projets divers pour la distribution des Provinces & Isles d'Italie, précédemment soumises à la Cour d'Espagne.* 344

CHAP. IV. *Mort de l'Empereur Joseph: les affaires d'Europe changent*

de face. Révolutions de la Cour d'Angleterre. Histoire du traité d'Utrecht.

355.

CHAP. V. *Philippe V épouse, en secondes noces, Elisabeth Farnèse. Suite de ce mariage. Fin des Farnèses & des Médicis.*

384

CHAP. VI. *Reflexions sur l'état de l'Italie depuis la paix d'Utrecht.*

395.

CHAP. VII. *Continuation de la même matière & fin du présent ouvrage.*

416

Esquisse ou précis de la guerre de 1733 & de celle de 1741, pour servir de Note ou d'addition au Chapitre VI du vingt-quatrième & dernier livre.

428.

Fin de la Table.

Le Privilège & l'Approbation, se trouvent à la fin du premier volume.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD,
rue des Mathurins, 1774.

Fautes à corriger dans ce huitieme
Volume.

P Age 2, ligne 3 de la Note : Tuano
lisez, Tuan.

Page 85, ligne 24 & 25 : sans re-
serve, lisez, sans réserve.

Page 295, ligne 6 & 7 de la Note :
Acciajusli, lisez, Acciajuoli.

There is a certain class of persons

who

by their actions show that they

are

not of the same class as those

who

are of the same class as those

who

30

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3211 -KZ

3221-KZ

